

Jean Weber

Mémoires de jeunesse

(1924-1954)

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle
Les souvenirs et les regrets aussi
Et le vent du nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli.

Cette chanson sur un poème de Prévert, c'est celle que je chantais en 1951, quand je quittais la France pour l'Indochine

Maintenant que vient la "nuit froide de l'oubli", j'ai voulu puiser dans mes souvenirs pour décrire ce que fut ma jeunesse. Non pour faire œuvre littéraire, mais en laissant ma mémoire égrener les souvenirs comme ils me restent....

Pour que mes enfants, et surtout mes petits-enfants aient un reflet de ce que furent ces temps troublés que j'ai connus - disons entre 1930 et 1955...

Au fait : cela intéressera-t-il mes petits-enfants ?

LORIENT

Aussi loin que remontent mes tout premiers souvenirs, ils se situent autour de deux pôles : d'abord la maison de la Ville en Bois, où nous vivons la plus grande partie de l'année, d'une part - et autour de ce que nous appelions dans la famille Kernevel - ce que nous appelons maintenant, noblesse oblige, Larmor. Quatre kilomètres entre ces deux pôles, et tout mon univers pendant plus de seize années, puisque grosso modo mon premier voyage a été d'aller passer l'oral du bac (le premier sans doute) à Vannes.

Bien sûr, je suis né à Toulon, mais je suis revenu à Lorient à l'âge de quelques mois. A Toulon, mon père, ingénieur mécanicien de la Marine, était sur le Courbet, un vieux cuirassé obsolète, comme la Marine les aimait - les aime encore ? Ce Courbet était d'ailleurs célèbre, tristement bien sûr, en raison des pannes de ses machines, quand, même, elles n'explosaient pas : en 1923 et 1924 (l'année de ma naissance), deux graves incidents, avec des morts, avaient nécessité l'immobilisation du bâtiment. Mon père, plus tard, parlait de cette période avec des tremblements dans la voix.

Mon père ? Il était né à Lorient en 1883, au sein d'une famille fort modeste. Son père, Louis Weber, fils tardif de Dominique Weber (l'ancêtre lorrain, implanté en Bretagne aux alentours de 1815 après avoir fait les dernières campagnes de Napoléon) était ouvrier ébéniste. Son salaire était fort maigre : on a dit plus tard dans la famille que ce salaire était "d'un sou par jour" - ce qui en fait semble fort peu... mais son salaire était de toute façon un peu étriqué pour élever les onze enfants que lui avait donné ma grand-mère Marie-Françoise Rouilloux.

De cette famille nombreuse, honorée par une médaille, peu d'enfants ont vraiment émergé. L'aîné était mort en bas âge. Si je fouille dans mes souvenirs, je citerai un grand frère qui fut marchand de vélos, peut-être même de voitures - les premières voitures automobiles -, mais les deux frères étaient brouillés, et je me souviens de l'émotion de mon père, à Kernevel, à voir passer son frère devant la maison sans qu'il s'arrête. Une sœur aînée, la tante Maria, avait été buraliste, car elle était mariée à un ex sous-officier de la Coloniale (à moins que ce ne soit des Douanes) bénéficiaire d'un "emploi réservé" : le tonton Despaty. Nous les connaissions bien, même sans trop les fréquenter, car ils avaient une petite maison à Carnel, un des quartiers de Lorient, proche du cimetière, une ou deux pièces sentant le pipi de leurs nombreux chats - mais ils avaient surtout une petite maison sur la digue de la Nourriguel, à quelques pas de la nôtre. Une autre sœur, Valentine, avait été confiée à une famille de Cherbourg (sa mère adoptive était, semble-t-il, cantinière) et elle devint institutrice, ainsi que mère de nombreux enfants... Deux autres sœurs, "les jumelles", moururent aux alentours de la trentaine, de tuberculose (à l'époque, cette maladie faisait des ravages). L'une de ces jumelles avait deux enfants, dont une fille, Renée, fut élevée par une autre sœur de mon père, Alphonsine. Lorsque je l'ai connue, la tante Alphonsine était une petite femme ratatinée, perchée de rhumatismes. Comme ses moyens étaient fort modestes - je crois qu'elle faisait des petits travaux de couture - insuffisants de toute façon pour élever la cousine Renée, elle ne joignait les deux bouts que grâce aux subsides que lui allouaient les nantis de la famille : mon père et sa sœur Maria.

Voilà en ce qui concerne la famille de mon père. J'ai oublié de dire que je n'ai jamais connu mes grands-parents Weber, ma grand-mère était décédée en 1921, mon grand-père en 1913. Pas plus d'ailleurs que je n'ai connu mes grands-parents maternels Rouilloux, décédés en 1921 pour ma grand-mère et 1923 pour mon grand-père. J'ai bien connu par contre le frère de ma mère, mon oncle Antoine, et sa femme la tante Marie - j'aurai l'occasion de les citer souvent.

Revenons à mon père, huitième enfant d'une famille à revenus très modestes. Il dut sa carrière à ses instituteurs, les vrais, les grands instituteurs de l'époque Jules Ferry : ceux-ci remarquèrent cet élève sérieux, intelligent et travailleur, et pesèrent de toute leur autorité pour que mon père poursuive des études secondaires - à coup de bourses évidemment. De ce rôle éminent de ses instituteurs, mon père gardera toujours un attachement viscéral à l'école publique, et il ne sera jamais question que ses deux fils aillent dans un établissement privé.

Sur les instances donc de ses instituteurs, mon père sera au Lycée Dupuy de Lôme de Lorient de la cinquième à la seconde, puis il est reçu à l'école des Arts et Métiers d'Angers et, en septembre 1903, à vingt ans, il entre à l'école des mécaniciens de la Marine à Brest : pour un lorientais, la Marine constitue le débouché le plus naturel.

J'ai été longtemps étonné par le fait que mon père, malgré des notes tout-à-fait élogieuses, et ce tout le long de sa carrière, ait terminé avec trois galons seulement. Mais c'est dû au fait que le statut d'officier mécanicien est à part dans l'organisation de la Marine : les officiers mécaniciens ne sont pas des « officiers de Marine », mais des « officiers de la Marine ». Voici quelques extraits du chapitre « les hommes des profondeurs » du livre de Randier ¹ :



Photo 1 : Baptiste Weber vers 1920

« Ces officiers font partie de l'État-major du bord, cependant en bout de table au carré. Leurs uniformes s'ornaient de galons brisés pour que la confusion ne soit pas possible avec ceux du Grand Corps... Il fallait engager "à tout prix" des ingénieurs mécaniciens de terre qui ne consentirent à embarquer qu'en contrepartie d'une solde importante, de prérogatives très importantes dans leur domaine, et bien entendu une certaine indépendance des choses militaires. Beaucoup d'anciens élèves des écoles d'Arts et Métiers d'Angers, d'Aix, de Chalon s'embarquèrent, attirés par les avantages offerts. Ingénieurs, la Marine dut leur consentir l'épaulette, et les galons brisés reprurent la ligne droite sur leurs manches.

Plus tard encore, la Marine créa ses propres écoles à Brest, Lorient, Toulon. Bien qu'ayant été formés par la Marine, les officiers mécaniciens continuèrent à toucher un salaire élevé, que l'on peut comparer avec celui des officiers de vaisseau.

¹ La Royale t.2, pp 192

ou est fin des galons

*École des Officiers
Mécaniciens - avec
leur compagnie de*

Ils n'en reste pas moins que les officiers mécaniciens étaient traités par les officiers de pont, sortis de l'École Navale, à la morgue bien connue, comme une classe à part, sinon inférieure. Inférieure, certes, car dans les fonds des bateaux, dans les salles des machines de l'époque, dans les poussières de charbon ou les vapeurs de fioul, dans la graisse, la tenue blanche n'avait pas sa place. C'était une époque de grande mutation technique, avec les débuts de la propulsion à vapeur, et croiseurs et cuirassés, au gré des avatars et accidents de machines, allaient de réparations en rénovations.

Durant la première guerre mondiale - la « Grande Guerre » - je trouve dans les états de service de mon père, dans la rubrique « mer-guerre », un embarquement du 1-3-17 au 28-6-17 sur le cuirassé Charlemagne. C'est un navire important sur le plan familial, car il a vu d'abord passer, lors de ses essais à Brest, mon grand-père Antoine Rouilloux (du 1-1-99 au 8-7-99) ; puis son fils, mon oncle Antoine Rouilloux, comme canonier (du 1-8-14 au 15-10-16), alors que le bâtiment était engagé aux Dardanelles et à Salonique - il a dû en tirer des coups de canon ! Et enfin mon père en 1917. A cette époque, le cuirassé est à Salonique, division d'Orient, jusqu'en août 1917. Il va ensuite rentrer, par Bizerte, jusqu'à Toulon, pour être désarmé.



2 : carte postale - 1ère guerre mondiale

Dans la même rubrique « mer-guerre », du 12 janvier 1918 au 4 février 1920, mon père est embarqué sur un croiseur, le Jurien de la Gravière : à cette époque, ce bâtiment évolue en Méditerranée entre Corfou, Le Pirée, Salamine, Messine. Dans les premiers jours de 1919, il ramène dans son pays le régent Alexandre de Serbie. On se souvient que les troupes serbes, épuisées par des combats incessants contre les Bulgares, avaient d'abord retraité jusqu'à Corfou, puis, après avoir été reconstituées à Salonique, l'armée serbe avait remporté, à la fin de la guerre, une belle victoire sur ces mêmes Bulgares. Tous les officiers du Jurien de la Gravière (dont mon père) sont à cette occasion décorés de l'Aigle Blanc de Serbie - belle décoration que j'ai la joie de posséder.

Début 1919 également, ont lieu les événements de Syrie - Cilicie qui mettent aux prises les Français et les Turcs de Mustapha Kemal et le Jurien de la Gravière est engagé dans les bombardements de la côte, pour soulager les troupes du général Gouraud durement attaquées par les Turcs : le 3-4-19, intervention à Mézetli, au sud de Mersina en Cilicie - et le 16-4-19, intervention à Babana au nord de Lattaquié en Syrie. Cela valut à mon père la médaille du Levant.



photo 3: sur le Jurien de la Gravière, remise de l'Aigle Blanc de Serbie (B. Weber est à gauche)

En février 1920, mon père est de retour à Lorient et en mars 1920, il épouse sa cousine issue-de-germain Marie Stéphanie Rouilloux, fille d'Antoine Rouilloux, premier maître charpentier retraité et de Marie-Louise Le Meur, d'une famille de fermiers qui tenaient la ferme du château de Keroman (ma mère y naquit en 1889).

Mon grand-père Rouilloux avait commencé comme matelot de 3e classe, à l'âge de 19 ans et terminé sa carrière en 1911, à l'âge de 52 ans, après avoir participé à plusieurs campagnes coloniales, en Indochine et en Afrique. Ce devait être un sacré bonhomme, petite taille, mais droit dans ses bottes, portant fièrement ses décorations : Légion d'Honneur, Médaille Militaire, Médaille du Cambodge, Médaille du Tonkin, Médaille coloniale. A son foyer, avec toutes ces campagnes, les enfants se succédaient tous les trois ans : ma mère en 1889, un enfant décédé à quelques mois en 92, mon oncle Antoine (les enfants portaient souvent le prénom de leur père) en 95, et le dernier, Pierre, en 98.

Mes grands-parents Rouilloux avaient reçu en héritage une maison rue de Kerlin et en avaient acquies une autre, rue des marronniers. A leur disparition, elles furent naturellement l'objet de discussions - voire de brouilles - entre les héritiers, c'est-à-dire entre ma mère et mon oncle Antoine. Mon oncle hérita de la maison qui faisait l'angle de la rue de Kerlin et de la rue des marronniers, au Pont-la-Pierre et ma mère reçut la "villa" de la rue des marronniers.

photo 4 : mon grand-père Antoine Rouilloux





photo 5 : mariage de Baptiste Weber et Marie Rouilloux le 8 avril 1920

Mes parents donc se marièrent en 1920.

De juillet 1920 à août 1922, mon père est affecté à Paris, au Ministère. Une petite fille naît en 1921, mais meurt quelques jours après une naissance au forceps. Mon frère André naît le 19 mai 1922. Comme, en plus, il ressemble beaucoup à mon père, évidemment, c'est le phénix... Après quelques mois ensuite à Lorient, mon père est affecté pour deux ans, de janvier 23 à février 25, sur le Courbet⁽²⁾, un vieux cuirassé stationné à Toulon. C'est ainsi que j'y suis né, boulevard du Mont Faron. Mais je ne vais guère y rester, car en février 1925, mes parents rejoignent - définitivement - Lorient.



photo 6 : André Weber enfant

Je suis né en avril 1922

Nous habitons rue de la Ville-en-Bois. Nous menions une vie placée sous le signe de l'économie. Les soldes de mon père n'avaient jamais dû être mirobolantes, mais durant toute sa carrière - avant et après son mariage à 37 ans - quand mon père avait quelques économies, il les plaçait dans l'immobilier.

Il avait d'abord fait construire une petite maison rue de la Ville-en-Bois, agrandie ensuite en y juxtaposant une aile - ce qui n'allait pas sans désagréments architecturaux. Il acheta un terrain rue Du Guesclin, qu'il louait à un jardinier. Puis un bois de sapins juste en face du port de pêche, le long de la vasière sur la rive droite du Ter (en face de ce qui est maintenant la base sous-marine et la Cité Tabarly). Et surtout, il acheta quelques arpents de champ de betteraves dans l'anse de la Nourriguel : non pas là où nous habitons maintenant, mais au milieu de la digue et en retrait par rapport au bord de mer. Il mit sur ce terrain une baraque en planches peinte au coaltar, et ce fut Ker Tranquille ! Je m'en souviens encore : c'était assez sommaire, mais déjà l'ébauche de la résidence secondaire - un niveau de plus dans le standing familial. Et bientôt, il acquit, de Madame Coupanec, un terrain plus vaste, et en bord de mer cette fois, là où nous sommes à l'heure actuelle : c'était à l'époque au milieu des champs de betteraves. Et il y fit construire une maison en dur, modeste

R. Coupanec, cuirassé de 23300 tonnes. Lancement 1913. 22 juin 1913, combat en Angleterre le Président de la République. En novembre, rejoint Toulon. 16-8-14 engagement contre le cuirassé autrichien Erzherzog Thérèse et le destroyer Ulan-Novikoff. 1915 carénage à Toulon. 1916-1918 basé à Casles. Septembre - octobre 16 entretiens réparations à Toulon. Octobre 17 réparation carénage à Malte. 1919 rejoint Toulon en avril. Octobre 1920 avril 21 grande réparation à Toulon. Août 21 départ de Toulon. Arsenal de Toulon (incluse à 31 décembre). 1921 nouvelle série de machines Arsenal de Toulon jusqu'au 4-1-23. 1923 école de commandement. Croisière en Corse en avril - en A.F.N. unités 4-9-23. secondaire dans la rue de chauffe N° 2 grande réparation à La Seyne jusqu'à avril 24. 1-8-24 grave accident à une chambre (12 hommes blessés, 3 morts) Arsenal de Toulon jusqu'au 30 décembre 1925. Provence Corse. Brest en juillet. Retour à Toulon le 27 août. 1926 Provence Algérie. 1927 à juillet 1930 grande réparation à La Seyne. 1931 école à feu. Décembre 31 réparation des chaudières Juin-juillet 1932 réparation. Juin-juillet 1933 grande réparation. Décembre 34 à février 35 grand carénage et réparation. Mars 37 à septembre 38 - Arsenal de Toulon. 1939-1940 Brest. Juin 40 rade de Brest où il est désarmé. Juin 44 se sabote à Christchurch pour constituer une digue de protection.

certes, mais quel progrès, quelle ascension par rapport à Ker Tranquille revendu à sa nièce Joséphine Kerboriou, fille de son frère Joseph !

Revenons à la Ville - en - Bois. Du fait de sa construction en deux temps, la maison n'était pas parfaite, mais d'un confort suffisant, parfois teinté de modernité (pour l'époque évidemment). Au rez-de-chaussée, il y avait, donnant sur un petit jardin avec quelques arbres fruitiers, ce que l'on appelait la salle à manger, meublée en style Henry II. En fait, nous n'y mangions quasiment jamais, je ne l'ai vue utilisée qu'une seule fois, lors de la visite d'un supérieur de mon père... Le centre de la vie familiale, c'était une petite cuisine en appentis. Il y avait aussi, donnant sur la rue, une grande pièce sombre, inoccupée, remplie de meubles, où avait dû loger auparavant les parents de mon père, puis la tante Alphonsine avant son départ à Quimper.

Nous entrions dans la maison par un large couloir latéral où passaient les gouttières : Il n'y avait pas de gouttières sur la rue, car à l'époque, les gouttières extérieures entraient dans le calcul de l'impôt (c'est du moins ce qu'on m'a dit.) Il y avait dans ce couloir un long coffre ancien en chêne vernis sombre qui a disparu dans la tourmente des bombardements de 1943, transformé en bois de chauffage par l'occupant, - ou, disait ma mère, « récupéré » par des voisins restés sur place... Plus loin dans ce grand couloir, des W.C., gages de la modernité de mon père, quand nombre d'autres maisons de Lorient en étaient toujours à la tinette.

Au premier étage, par un escalier assez raide, où siégeait le poêle Godin qui chauffait toute la maison, - les hivers lorientais étaient doux - on arrivait à deux chambres. Celle de droite, c'était celle de mes parents, où d'ailleurs nous couchions quand nous étions petits. Et un de mes premiers souvenirs d'enfance, c'est de revoir nos deux lits blancs en fer, garnis d'un ouatiné, et les rais de soleil qui filtraient à travers les volets, avec parfois de fines poussières dansant dans le soleil...

En face, il y avait une autre chambre où nous avons couché, mon frère et moi, quand nous avons grandi. Et aussi une salle de douche - toujours la modernité. Enfin, dans la partie la plus récente de la construction, deux pièces plus petites : la bibliothèque, avec les rangées des prix de lycée de mon père, à l'époque de beaux volumes reliés type Hetzel - et un petit bureau, très encombré, où ma mère n'avait pas accès ("mettre de l'ordre, ça veut dire cacher", disait mon père). Il y construisait ses premiers appareils de T.S.F. Je m'en souviens très bien : c'étaient des appareils à selfs variables, avec des bobines extérieures qu'il fallait rapprocher ou écarter pour capter Radio Paris, le seul émetteur de l'époque. Je me souviens de la fierté du constructeur, quand, après qu'il eût tiré un fil jusque dans la cuisine, nous pouvions écouter « la tour Eiffel »....

J'ai déjà dit que la cuisine était le centre de la vie familiale. Ma mère y cuisinait sur un fourneau à charbon - il fallait faire venir des "boulets", ces agglomérés de poudre de charbon, que nous livrait la maison Marcesche à partir des montagnes de boulets des rives du bassin à flot. Je vois encore le livreur, noir des poussières de charbon, portant son énorme sac sur l'épaule, Et c'est dans la cuisine que nous prenions - toute exigüe qu'elle ait été - tous nos repas, sous la fêrule paternelle. Quand je dis fêrule... la fêrule était en fait la casquette : mon père, coiffé ras, gardait le plus souvent sur la tête - même à table - une casquette à visière type marin pêcheur plutôt qu'officier de Marine, et qui lui servait éventuellement d'instrument du châtime. Et nous marchions à la baguette - plutôt à la casquette. C'est comme cela que nous

a partir des années 1930 les chaudières guttes remplissent les murs de la cuisine. La "Barris" à l'école avait un nom. 7/161

avons appris les bonnes façons de se tenir à table, selon les règles de la baronne Staffe. Mon père était très sévère, il avait la parole brève, et le "coup de casquette" facile... ; « Right », disait-il, et nous nous tenions droit !

Plus tard, quand mon frère a entamé ses études secondaires avec des notes plus que médiocres, - première composition de thème latin : dernier avec 1 - la petite cuisine a été le théâtre de volées de gîles homériques - où ma mère parfois recevait les coups en tentant de s'interposer. *à sa responsabilité ?*

C'est là encore que je revois mon père quand, miné par la maladie, il passait ses journées allongé sur une chaise longue.

A côté de la cuisine, donnant sur le jardin, il y avait ce que nous appelions la véranda. Elle était fermée, entièrement fermée, avec pour toit une verrière au dessous de laquelle courait une vigne. Certes, cela réduisait la clarté des deux pièces devant lesquelles se situait le véranda - c'est-à-dire la cuisine et la salle à manger - mais c'était un endroit fort agréable. Bon an, mal an, la vigne donnait quelques grappes de raisin noir rappelant (de loin) le muscat. Si bien qu'avec les fruits du jardin, poires et coings, et le raisin de la vigne, nous achetions peu de fruits. A l'époque, les familles modestes comme la nôtre essayaient le plus possible de vivre en autarcie. C'est aussi pourquoi, dans le fond du jardin, il y avait un poulailler avec poules, pigeons, et parfois, rarement, des canards.

A Noël, traditionnellement, le menu s'agrémentait d'une salade de mandarines ou d'oranges : la salade d'oranges, pour moi, c'est Noël; Avec les coques des mandarines, mon père faisait de petites lampes que l'on allumait après avoir éteint l'électricité : c'était magique ! *(base du jardin ?) (à la hauteur ?)*

Dans la véranda trônait un grand canapé en lattes de bois peint en vert, et c'est là que mon frère et moi, nous traversions l'Atlantique. "Rame" disait mon frère. "Jette le mouille" (le mouillage). C'était toujours mon frère, au bénéfice de l'âge - deux ans et demi de plus que moi - qui commandait. Que de voyages nous avons faits !

En sortant de la véranda, dans le jardin, sur la gauche, il y avait deux grandes cuves surélevées en ciment, où était recueillie l'eau de pluie. C'était là que notre femme de ménage, la mère Bassal, bretonne en coiffe de Lorient, lavait le linge. Quand, ensuite on a lavé le linge à l'intérieur, ce fut là, dans ces cuves, que nageaient toutes sortes de larves de moustiques : spectacle captivant ! Qui maintenant sait comment nagent ces animalcules ? Qui saurait reconnaître les différentes larves de moustiques ?

Au fond du jardin, contre le mur du fond, près du poulailler, un petit atelier exigü, encombré, où mon père venait bricoler : il y rassemblait par exemple nos ~~sentilles~~ chaussures.

J'allais oublier un des hauts lieux de la maison : le grenier. On y accédait par un escalier très raide. C'étaient en réalité des combles un peu poussiéreuses, pas très hautes. Mais quels trésors elles contenaient ! De vieux meubles déclassés, de vieux sous-verres fendus représentant Venise : mon père y avait séjourné, et y avait peint de jolies aquarelles. Mais surtout toute une collection de revues 1900, type « Veillées des chaumières ». Comme j'aimais lire, j'y ai passé des heures d'enfance merveilleuses. Des histoires de bohémiens, de mousquetaires, ou - horreur ! - de vampires... j'en tremble encore.

*à l'enseigne de commerce cette avenue appellera remonte
un grand lieu Annatto de ce côté
siège de légation au refuge faite à l'abri par l'agitation*

Le quartier de la Ville - en - Bois, avec ses petites maisons - certaines, anciennes, le long de la rue, encore en torchis, d'autres, plus récentes, type "Loi Loucheur" - et même, un peu plus haut, une grande maison de maître, entourée d'un beau jardin - on l'appelait le château - le quartier donc était calme. Quelques mètres plus bas coulait le Scorff : beaucoup moins aménagé que maintenant, montrant au gré des marées ses vases parfois malodorantes, surtout en été. D'autant qu'en certains endroits, quelques riverains avaient l'habitude d'y déverser leurs ordures. Le long du Scorff, sur un emplacement assez vaste, vivaient les "voisins de la côte" (l'endroit s'appelait "la côte d'Alger"). C'étaient des romanichels, des gitans plus ou moins sédentarisés, habitant des roulottes, mais posées sur des parpaings. Cette communauté vivait en vase clos, sans contacts avec les habitants du quartier, se nourrissant on ne savait trop comment. On les voyait de temps en temps griller des hérissos... Sans doute rapinant aussi de ci de là. Mais il faut reconnaître qu'en dehors de leurs disputes intestines, parfois violentes, où le couteau était l'arme habituelle, ces disputes donc, même sanglantes, ne débordaient pas sur le quartier, le voisinage ne souffrait pas trop de leur présence. Et plus tard quand ma mère sera veuve, que nous aurons, mon frère et moi, quitté la maison, ma mère ne fermera jamais sa porte à clef, et rien ne disparaîtra dans la maison.

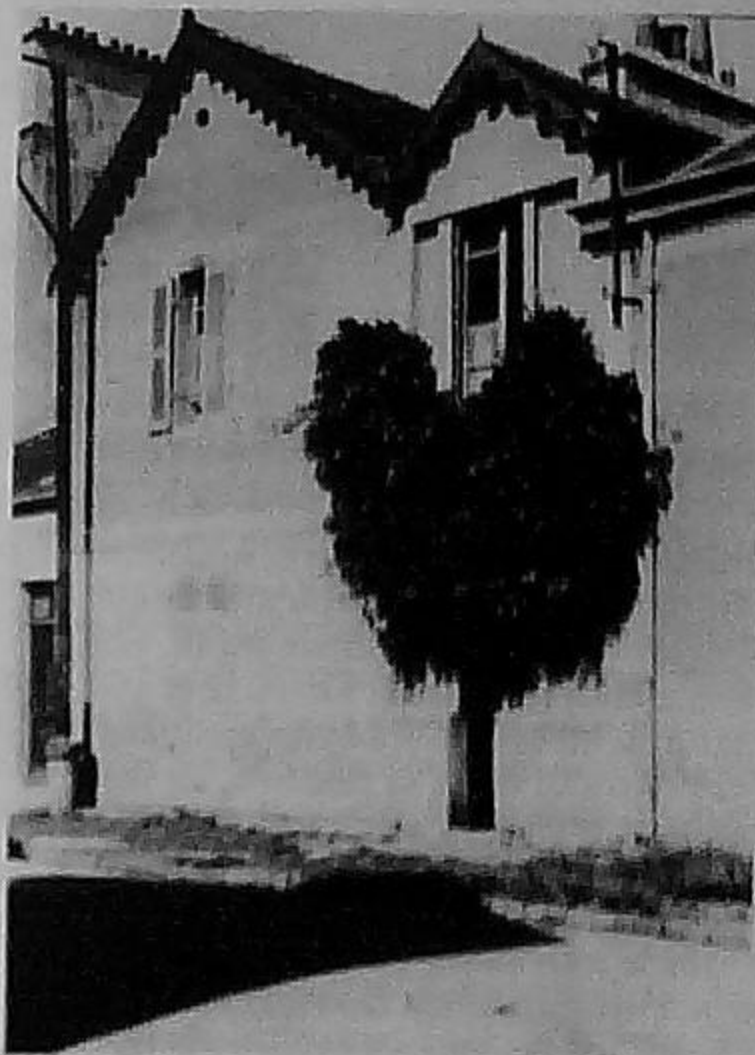


photo 8 - la maison de la Villa-en-bois

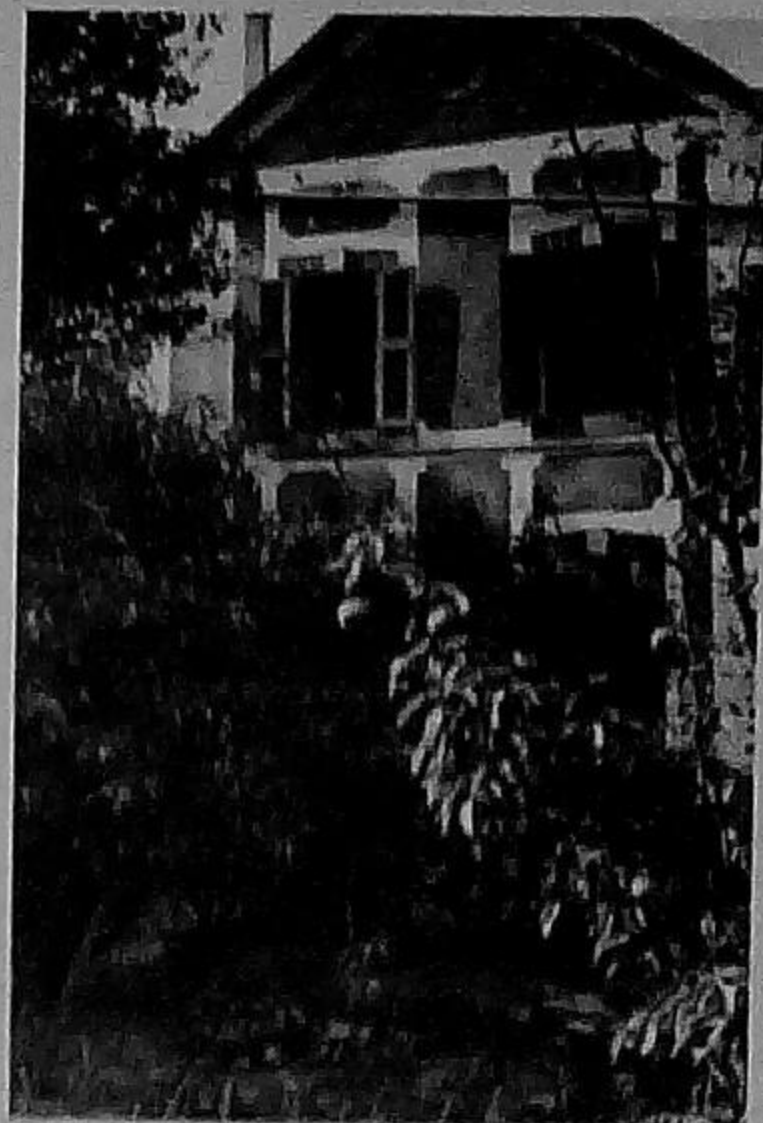


photo 7 - la "villa" de la rue des marronniers

KERNEVEL

Le second grand chapitre de mes souvenirs de prime jeunesse, ce sont les vacances au Kernevel. Certes cela ne durait que deux mois de l'année, mais je pourrais en écrire des pages et des pages. Quand nous étions petits, au début des vacances, pour gagner l'endroit dont nous rêvions pendant les mois d'école, nous prenions un autobus jusqu'à la pointe de La Perrière à Keroman, - à moins que ce soit jusqu'à l'estacade ? (Nous n'avions naturellement pas d'automobile, au demeurant fort rares dans le Lorient d'alors). Puis la vedette du père Kermabon pour traverser la rade jusqu'à la cale du Kernevel - et de là à pied jusqu'à la maison : Ker Tranquille d'abord, puis la maison à l'emplacement actuel. Et, lorsque nous avons été assez grands, nous sommes venus tout simplement à pied, mes parents, mon frère et moi, ainsi que notre petit chien Diamant. Les impedimenta, essentiellement les draps, étaient dans un landau d'enfant, que nous poussions dur pour gravir la côte de "la puce", ainsi que celle des quatre chemins. J'ai encore dans les narines l'odeur de la maison lors de notre arrivée en vacances - une odeur discrète de moisi, de maison ouverte seulement l'été... Mais quelle joie quand nous débarquions !

Évidemment, la maison n'avait rien à voir avec la maison actuelle, à part l'emplacement. C'était une petite maison de deux pièces, couverte en tuiles - je retrouve parfois quelques débris de tuiles quand je gratte la terre sous le grand arbre, et les souvenirs remontent à la surface... Il n'y avait pas l'électricité dans le voisinage, nous nous couchions souvent avec les poules, sinon il y avait des lampes à huile (ou à pétrole ?) qui noircissaient le plafond. Il y en avait une près du lit de mes parents, juste à côté d'une draperie murale avec des hiéroglyphes, ramenée d'Égypte par mon père. Il n'y avait pas non plus d'eau courante, c'est mon frère et moi qui allions chercher l'eau dans des brocs : d'abord par derrière à "fontaine puce", dans une cressonnière, - puis, plus tard, à une fontaine dans les champs près de la place de la Nourriguel - et enfin, lorsqu'une borne pour l'"eau de la ville" fut installée, à l'usine à sardines place de la Nourriguel. Peu avant sa mort, mon père avait fait une citerne pour recueillir l'eau de pluie, mais la guerre passa par là, et nous n'en avons guère profité.

La maison comportait deux pièces. Il y avait une grande cuisine, avec une cuisinière et une table - et, pour la nuit, on y déployait un lit de camp type surplus américain 14-18, où dormait mon frère : comme, le matin, il avait tendance à trainer au lit, cela n'allait pas sans poser problème... L'autre pièce, c'était la chambre avec le grand lit de mes parents, et, pour moi, un "lit cage" - non pour m'enfermer si j'étais méchant, mais on appelait ainsi un lit métallique pliant, que l'on fermait dans la journée. Je me couchais tôt, vers sept heures et demi, juste après le repas du soir - notre petit chien Diamant sur une couverture à mes pieds. Avant de m'endormir, j'entendais mes parents qui prenaient le frais devant la maison en discutant avec les voisins d'en face, les Péron. Naturellement, je me levais très tôt, dès le jour. Mon père était déjà levé. Je me souviens de voir défiler, devant la citadelle de Port-Louis, les magnifiques dundees thoniers, toutes voiles dehors auréolées par le soleil levant : voiles rouges ou bleues passées au soleil, parfois réparées par un grand morceau d'étoffe. Et aussi le teuf-teuf des moteurs des sardiniers, quand le vent était du sud...

Ma cousine Marie-Louise, la fille d'Antoine, frère de ma mère - elle avait une paire d'années de moins que moi - venait passer une ou deux semaines avec nous, et pour elle on installait un lit métallique au fond de la pièce - mais, alors, avec en plus la grande armoire, c'était très encombré, il ne restait plus beaucoup de place. Elle apportait avec elle des illustrés : la Semaine de Suzette, les aventures de Popeye ou les Pieds nickelés, tous ces ancêtres des BD dont nous étions privés, car, pour nos parents, les journaux c'étaient le Nouvelliste ou L'Ouest-Éclair, point. Et comme ses parents avaient un appareil photo, et pas les miens, nous avons aujourd'hui quelques documents que nous sommes heureux de retrouver pour rafraîchir notre pauvre mémoire défaillante....

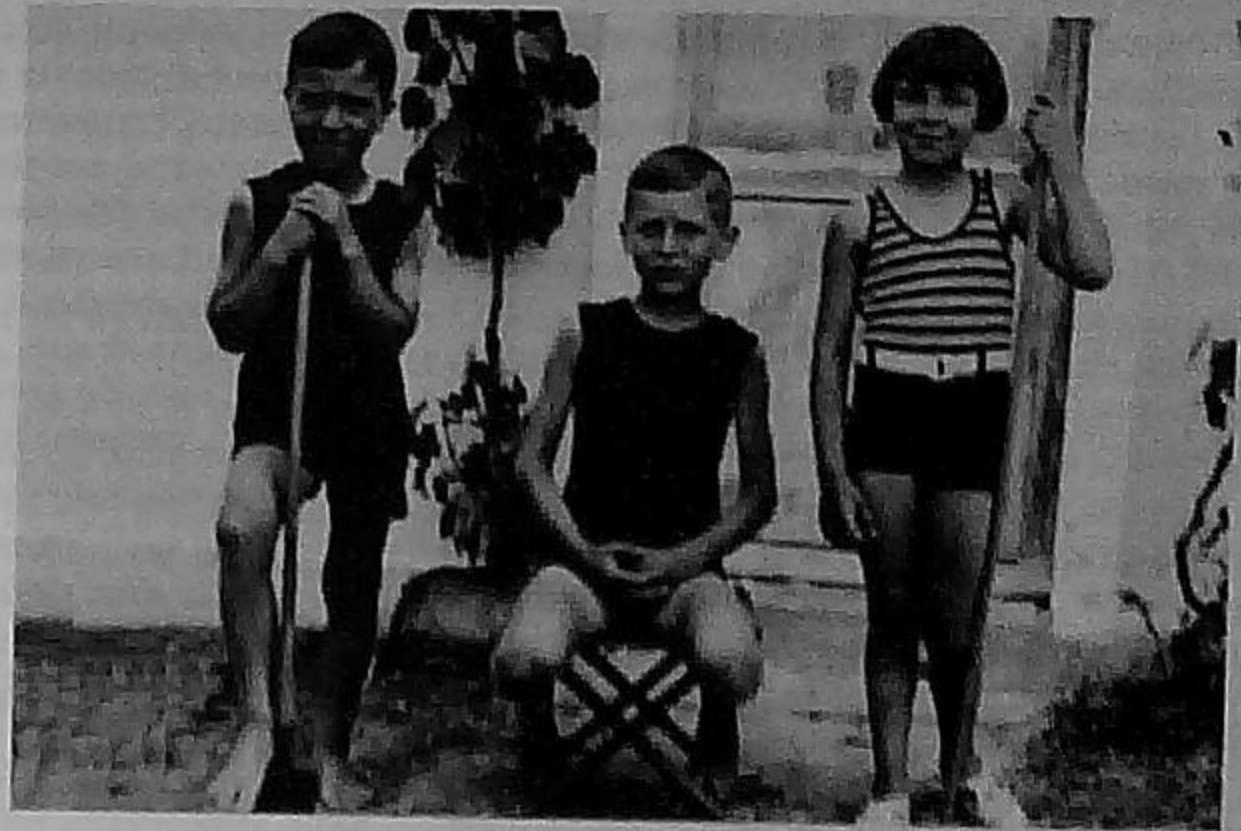


photo 9 : à la Nourriguel, moi, André et Marie-Louise

Devant la maison, le terrain allait presque jusqu'à la digue : il n'y avait pas la rue actuelle, mais une route en terre à peine plus large qu'un sentier de douanier. Ce terrain, assez grand, avait été confié, pour être cultivé, à mon oncle Auguste Despaty, mon parrain en l'occurrence (mais celui qu'on appelait plutôt parrain, c'était Antoine, le frère de ma mère et parrain de mon frère). Le parrain Despaty - grand bonhomme avec des bacchantes et, au niveau de la nuque un gros kyste sébacé - était le mari de la tante Maria, sœur aînée de mon père. Le tonton Auguste, avec son accent rocailleux, reste sans doute de son enfance bourguignonne, avait dû être sous-off de la Coloniale - ou peut-être douanier. Il s'était marié assez tard avec la tante Maria, et ils n'avaient pas eu d'enfant, reportant leur affection sur les chats. Pendant l'été, ils venaient habiter, tout près de chez nous, une maisonnette sur la digue de la Nourriguel, à toucher les actuels Fourgassai (sans doute à l'emplacement de "Rêve d'été"). Pendant les vacances scolaires, ils accueillaient notre cousine Renée Hamon, fille d'une sœur de mon père, Marcelle, une des jumelles. La mère de Renée était morte à 30 ans, comme sa jumelle, minée par la tuberculose. Le père de Renée était alcoolique, incapable d'assumer le fait d'élever sa descendance, et Renée était élevée par sa tante Alphonsine à Quimper. Mais Alphonsine, célibataire, n'avait aucun

de belles "bacchantes", surnom de l'époque pour les jumelles
11/161

moyen, et vivait surtout des aides que lui allouaient la tante Maria et mon père, et elle était contente de confier Renée à sa tante Despaty pour la durée des vacances.

Un peu plus loin, au milieu de la digue, nous retrouvions parfois - en fait, assez rarement - nos cousins Robert et Pierre Kerboriou, dont les parents, Joséphine et Pierre, avaient racheté Ker Tranquille, comme je l'ai déjà dit. Ils vivaient durant l'année à Boissy-Saint-Léger, près de Paris, où Pierre était employé à la SNCF, et n'étaient à Kernevel que pour les vacances. Je ne sais si j'ai déjà dit que Joséphine était une nièce de mon père, fille d'un de ses frères qui s'était marié en Bretagne Nord, à Rostrenen.

A la Nourriguel, à l'époque, il y avait, bien sûr, beaucoup moins de maisons que maintenant. Près de chez nous, à l'emplacement des Guégan, il n'y avait qu'un grand champ inculte, plein d'herbes folles, avec une maison en bois où habitait "la mère Saillard". De l'autre côté, séparé par un chemin de terre, il y avait à l'angle un hôtel-restaurant - terme un peu emphatique pour un établissement très moyen, tenu par Jules Déléter, aidé de sa femme, une grosse paysanne en coiffe, et sa fille Marcelle. Du côté de la mer, l'hôtel avait une grande terrasse surélevée, bordée d'une rambarde en béton imitation branches d'arbre, et en arrière, une tonnelle où les joueurs de boules venaient liquider des bouteilles de cidre (l'hôtel avait, plus haut dans la rue, à l'emplacement des Dubois, un jeu de boules, mais à la bretonne, avec de grosses boules noires en buis... « bringue à ma pied le long du palissade », disaient les joueurs...).

En face de chez nous, de l'autre côté de la route en terre - presque un sentier - il y avait Chambareille : une petite maison basse en bois très coquette, avec devant un petit jardin bien tenu et des rosiers grimpants en tonnelle. C'était là qu'habitait la famille Péron. Lui, grand, barbu et moustachu, avec une casquette de marin pêcheur. Elle, grande et plutôt sèche, avec un terrible accent de Concarneau. Deux filles jumelles d'une vingtaine d'années, qui allaient souvent danser à La Potinière à Larmor - à l'époque, il y avait une piste de danse sur la plage... Elles chantaient, fort bien, les tubes d'alors : Charles Trenet (Boum, J'ai ta main dans ma main, Le soleil a rendez-vous avec la lune) et surtout Tino Rossi, le crooner d'alors. Les chansons traversaient la rue, et comme je n'avais pas les oreilles bouchées, c'est sans doute ainsi que j'ai commencé à roucouler... Enfin il y avait Pierrot Péron, le fils qui avait sensiblement notre âge... mais qui n'était pas aussi discipliné (mais sans doute pas aussi sévèrement tenu que nous). Il était tout le temps à "courir" avec les gamins du voisinage, si bien qu'à l'heure des repas, sa mère n'avait pas trop de toute sa voix pour l'appeler du haut de la digue « Pierroot, Pierroot ». Alors que nous, il suffisait que mon père se pointe sur la digue, tape dans ses mains, et nous remontions dare-dare... D'ailleurs, le plus souvent, Pierrot ne mangeait pas avec ses parents. Il prenait un quignon de pain, et repartait.

Un peu plus haut que les Péron, il y avait sur la route une maison assez récente, style Loi Loucheur, où résidait la marraine d'Odette Lamotte, une camarade de ma cousine Marie-Louise, dont les parents habitaient plus loin sur la digue. Et, encore plus haut, à peu près à l'emplacement de la maison Blanchard actuelle, une maison un peu en retrait du chemin, dans un champ de betteraves : c'était la maison des Le Bayon.

Voilà pour le cadre. Une des premières choses que nous faisions en arrivant, après la distribution des prix le 14 juillet - les vacances d'alors ne commençaient qu'à cette

date - c'était d'abandonner nos chaussures. Toutes les vacances, nous étions pieds nus : ce qui nous formait la corne sous les pieds, mais n'allait pas sans parfois quelques coupures et éraflures, voire quelques piqûres de clous. Et quelle sensation lorsqu'à la fin des vacances, vers le 15 septembre, nous remettions chaussettes et souliers... c'était vraiment la rentrée, avec son cortège de grandes marées d'équinoxe, de pluies ou de crachins. Nous portions des maillots une pièce, type total-body, et souvent un chapeau de paille, ce qui ne nous empêchait pas d'attraper, au début des vacances, de solides coups de soleil, surtout mon frère qui avait le teint clair.

Le matin, nous faisons la plage de long en large pour récolter les débris de bois, d'écorce, de bouchons de liège apportés par la marée, qui servaient à allumer le feu. Et en passant, nous trouvions des os de seiche et des coquillages de toute sorte. Ensuite, au gré des marées, nous allions à la pêche. Mon frère, c'était plutôt la crevette, moi, plutôt la palourde. Quand je voyais dans les trous d'eau les deux trous caractéristiques, je creusais soit avec une vieille cuillère, soit avec le doigt, et, à force, l'index droit avait le bout tout râpé. Avec les Pouézat, nous étions les rois de la palourde, et je ne rentrais pas avant d'avoir rempli un vieux pot à lait en fer émaillé.

Et puis, en fin de matinée, au meilleur du soleil, nous étions sur la plage. A l'époque, devant la maison Guégan, l'érosion maritime avait rongé profondément les terrains, encochant largement le sentier de bord de mer, et il y avait une véritable petite plage de sable fin, recouverte seulement aux très grandes marées. La mer affouillait d'ailleurs un peu partout, créant des grottes abritant parfois des clochards : près de chez nous, c'était la "grotte à Riquita", SDF de l'époque, vivant de sa récolte de palourdes.

Cette plage était le point de rencontre des adolescents du quartier. Mimi Chaperon y installait sa tente, et arrivait Dédé Dolot sa cousine, Monique Le Bayon, quelques autres encore... les parents Chaperon parfois. (Le père Chaperon était inspecteur d'Académie, et avait inventé une méthode d'orthographe reconnue à l'échelon national) Et quand arrivait l'heure du repas, mon père se pointait sur la digue, frappait dans les mains, et nous rentrions... Quel dommage que cette petite plage ait disparu, par le génie des technocrates de la DDE - ou des Ponts et Chaussées ? - qui ont cru bon de construire cette digue au plus court, barrant la plage, et obligeant à un remblaiement qui prit des années.

Une année - ce devait être en 1934 - notre digue, qui alors était en parpaings, fut détruite lors d'une tempête d'hiver. Or, à l'époque, les riverains étaient propriétaires du terrain jusqu'à la mer, et construisaient à leur charge des digues s'ils voulaient se protéger de l'érosion de la mer, cette érosion qui tous les ans rongeaient les terrains près de chez nous. Mon père dut donc faire reconstruire sa digue. L'entreprise choisie fut l'entreprise Thomas-Tydel, et il faut reconnaître que la construction fut très bien menée : il suffit de voir cette digue aujourd'hui, soixante cinq ans après. Mais cela coûta fort cher - autant qu'une maison, disait mon père - Nous avons ensuite entretenu avec la famille Thomas des relations assez suivies, au moins pendant une vingtaine d'années. Mon père leur avait permis d'implanter une baraque dans le bas du jardin, comme abri pour l'été. Et plus tard, en revanche, pendant les bombardements de Lorient, nous sommes allés pendant plusieurs mois, ma mère et moi, coucher rue Faidherbe chez les Thomas, dont la maison possédait un abri assez sûr contre les bombes.

La tribu Thomas venait du Nord de la France. Il y avait d'abord la grand-mère, d'une obésité imposante, carburant au café toute la journée. Le père, colosse aux joues roses voire rubicondes, ayant monté son entreprise sans grands moyens intellectuels, mais fort courageusement. La mère, petite brune à l'accent italien prononcé : à l'époque, il y avait en France un fort apport de maçons italiens. Trois enfants : deux jumeaux et une fille. Et, aussi, la sœur de Thomas, dont l'obésité commençait à ressembler à celle de sa mère, mariée à un maçon italien nommé Casareggio, qui plus tard reconstruira la maison actuelle de Larmor.

Après cette digression sur la digue et la famille Thomas, revenons aux vacances, et donc essentiellement à La Nourriguel, avec parfois - rarement - une traversée du chenal, pour aller à Gâvres où les parents de Marie-Louise (le parrain Antoine et la tante Marie) allaient quelquefois passer quelques jours. Et je me souviens aussi qu'un été - ce devait être en 38, puisque mon père n'était plus là - nous sommes allés, mon frère et moi, rendre visite à Quimper à ma cousine Renée et la tante Alphonsine. Elles habitaient un galetas sous les toits, une ou deux pièces en soupente, avec des fenêtres "en chien assis" par où on donnait à manger aux pigeons...

La tante Alphonsine était une petite bonne femme ridée, à la vois aiguë. Elle avait des rhumatismes, et poussait des petits cris la nuit. C'est elle qui élevait Renée après le décès de sa mère, - l'abandon de son père. A l'époque Renée, qui avait une paire d'années de plus que nous, devait déjà préparer l'entrée à l'École Normale d'instituteurs. Toujours est-il que nous avons passé quelques jours très bien à Quimper, et visité la ville : les ateliers de la faïencerie Henriot et ses « peinteurs », - l'aérodrome de Pluguffan (quelle chaleur il faisait !) - et le mont Fruji.

Mais ces escapades sont restées, dans l'ensemble, très exceptionnelles, et tout nous ramène à Kernevel. En septembre, au moment des grandes marées d'équinoxe, après les grandes pêches, - les grosses crevettes « bouquet », les « dormeurs », les hippocampes, les plies et les poissons torpilles à décharge électrique - quand arrivaient les pluies, le crachin, le vent, - nous fermions la maison pour l'année, et nous rentrions à la Ville en Bois. Nous retrouvions chaussettes et chaussures, les habits de pluie : les vacances étaient finies, il fallait reprendre le lycée.....

LORIENT, ÉCOLE ET LYCÉE

Les études, ce fut d'abord, pour moi, l'école communale de la rue Jubier à Kerentrec'h : à la maternelle pour commencer, puis à la "grande école", avec des instituteurs tout droit sortis des récits d'Erckmann-Chatrian. Même si mes souvenirs se sont estompés après tant d'années, je garde en mémoire quelques images fortes. Par exemple, celle du "père canard", un instituteur à lorgnon (de vrais lorgnon), ainsi appelé parce qu'il avait, à l'angle interne de l'œil, de petites bouffissures ressemblant aux narines du bec de canard - était-ce dû à ses lorgnon ou à des dépôts de cholestérol ? Il y avait aussi Monsieur Fougère, qui nous avait donné notre petit chien Diamant. Et puis aussi le souvenir d'une longue balafre de ma cuisse gauche, due à un coup de pied d'un camarade, qui me valut d'aller à l'infirmerie de l'école, et d'avoir ensuite des pansements, où mon père mettait ce qu'il appelait de la poudre de perlimpinpin - en fait, de la poudre iodoforme, le grand antiseptique de l'époque. L'école primaire de la rue Jubier a disparu dans les bombardements, elle est remplacée à l'heure actuelle par de grands bâtiments scolaires très banals. Par contre, l'école maternelle a subsisté, moins son mur de clôture....

C'est à cette période que mon père, qui veillait sur notre développement intellectuel, décida que nous devions prendre les leçons de musique qu'il n'avait pu avoir pendant sa jeunesse (il avait une jolie voix, et chantait volontiers quelques airs d'opéra ou d'opérette). C'est ainsi que nous allâmes, une fois par semaine, à l'entrée de la rue Paul Guyesse, recevoir les fondements de la musique chez une vieille - vieille pour nous, à l'époque - demoiselle un peu boîteuse qui était chargée de nous enseigner le solfège (brr...J'en frissonne encore), de nous faire faire des dictées musicales (re-brr...), avant de nous mettre au piano pour faire des gammes et jouer quelques morceaux. Elle avait une règle, et gare les coups de règle sur les doigts à la moindre fausse note. Et une fois par an, il y avait une audition grand spectacle pour l'ensemble de ses élèves.

Je ne sais si je serais devenu un grand artiste, - mais quand mon père devint malade, il ne supporta plus de nous entendre annoncer des gammes, et c'est ainsi que ma carrière musicale s'interrompit... Je me demande si le piano que nous avions n'a pas survécu à la destruction de Lorient et s'il n'a pas atterri à Bourg-la-Reine... Quant à Mademoiselle Valentine Quilien, j'entends encore prononcer son nom parmi les bénéficiaires des messes dites « in memoriam » à l'église de Larmor...

Et ce fut ensuite le lycée Dupuy de Lôme.

A l'école maternelle, ma mère venait le plus souvent m'accompagner, ce n'était pas trop loin. Au lycée, par contre, nous allions seuls, à pied naturellement. Jusqu'au lycée, en partant du bas de la rue de la Ville en Bois où nous habitions, le chemin long d'abord, par la rue des Abattoirs, la voie du chemin de fer, franchit le passage à niveau et emprunte le Cours de Chazelles avec ses rangées de platanes. Et nous rentrions en ville par la rue de l'hôpital, à partir de laquelle on se permet parfois un regard oblique sur la gauche vers la rue Sully, siège du stupre lorientais, avec la lanterne rouge de la seule (?) maison close de Lorient. Enfin nous embouquions la rue du Lycée. Vingt minutes de marche en tout. Dans le fond, barrant la rue, la porte de l'Arsenal : l'entrée du lycée se situe juste avant sur la gauche. Si bien que parfois,

lorsque les heures de rentrée et de sortie de ces deux pivots de la vie lorientaise coïncident, c'est un mélange original de lycéens et d'ouvriers du port". Il faut ajouter que l'Arsenal est un des gros employeurs de la ville, que les ouvriers de l'Arsenal aiment s'arrêter au bistrot avant et surtout après le travail, parfois les deux... et donc, il y a énormément de bistrots dans cette Rue du Lycée. Bistrots assez simples, sinon sommaires, comme "chez Marie Sale" chantée dans une chanson. Une autre chanson se chante sur l'air d'"Auprès de ma blonde" : elle célèbre la gamelle dans laquelle l'ouvrier apporte son repas de midi : "avec sa gamelle, à p'tits pas, p'tits pas, etc...."

Que de fois avons nous fait ce trajet, par tous les temps, été comme hiver. Les premières années, mon frère et moi, - comme il pleut parfois à Lorient, surtout l'hiver - nous avons de grandes pélerines bleu marine en feutre, avec un capuchon. Quand il pleuvait, sous le capuchon, c'était une vraie petite maison. Ensuite, bien sûr, notre habillement évoluera, en fonction de la mode, mais surtout en fonction des moyens de la famille, et je porterai souvent les habits de mon frère. Longtemps, les culottes courtes, après, les culottes de golf, et assez tard, des pantalons longs. Aussi loin que je me souviens, nous restons demi-pensionnaires et en étude surveillée, au moins jusqu'à la guerre. Aux pieds, nous avons, quand nous étions jeunes, des galoches à semelles de bois, mais qui furent assez vite remplacées par de grosses chaussures à semelles de cuir, que mon père ressemelait à l'occasion dans son atelier du fond du jardin.

En hiver, comme nous sortons assez tard de l'étude surveillée, nous rentrons à la nuit noire, à la chiche lumière des becs de gaz, et plus tard des lampadaires électriques, - souvent sous la pluie ou le crachin. Mais nous n'avons pas peur, le Lorient d'alors est calme, il n'y a aucune insécurité, et il n'y a pratiquement pas de voitures. Les choses naturellement changeront pendant la guerre, et nous croiserons alors, non sans un certain frisson, les patrouilles de feldgendarmes casqués, bottés, pistolets mitrailleurs prêts à tirer... nous en reparlerons.

Une fois franchie la porte extérieure du lycée, il y a à droite l'entrée de la chapelle. Est-ce là que nous ferons nos communions, mon frère et moi ? - ou à Bonne Nouvelle à Kerentrech ? À gauche, les bâtiments administratifs et la loge du concierge. Il faut ensuite passer sous une galerie qui unit l'Administration au logement du proviseur, et on débouche sur la cour. C'est une assez grande cour, mais, c'est vrai, j'étais petit, et peut-être maintenant me paraîtrait-elle moins grande. Entourée, autant que je me souviens, de platanes, et séparée en deux par un muret surmonté d'une grille. À gauche, c'est la cour des petits, et dans l'axe, la cour des moyens. Les bâtiments des classes ferment les trois côtés du quadrilatère, et dans chacune des deux cours, sous les bâtiments de droite et de gauche, il y a un préau, bien commode en temps de pluie et pour jouer à la balle au mur, l'ancêtre du squash.

Les grands élèves - sans doute après la troisième - sont dans une autre partie du lycée, où on accède en passant en souterrain sous le corps de bâtiment de droite : on arrive là aussi dans une cour assez grande, qui au rez-de-chaussée présente des arcades.

Mais revenons à mes débuts au lycée. Comme mon frère avait commencé en 6e avec des notes disons médiocres, mon père a préféré, pour adoucir la transition entre primaire et secondaire, me faire entrer au lycée dès la 7e, et je vais commencer ma vie de lycéen sous la férule bienveillante d'un vieil instituteur moustachu, le père

Hellégouarc'h. Ce doit être en 1934. Or, en 7e, la classe est mixte - phénomène qui ne se retrouvera qu'en math-élem, à l'autre extrémité de ma carrière dans le secondaire. Il y a deux, peut-être trois filles : Hélène Brulon, Monique Sramota... Mon grand ami est André Hardy, nous nous suivrons jusqu'à la fin de nos études (et même après). Et il me rappelait, il n'y a pas très longtemps, qu'en étude surveillée, comme cela chahutait parfois un peu, et comme nous étions tous deux bons élèves (déjà !), le surveillant nous isolait tous les deux dans une autre classe, pour que nous puissions travailler... Et, de fait, je travaille bien, je termine l'année avec le premier prix.

Et, en 35, j'entre dans le secondaire, je rentre en sixième, je change de cour pour la cour du milieu. Je suis dans la section A, c'est-à-dire que je commence latin et allemand, comme il sied aux bons élèves... Le - ou plutôt la - professeur de français et latin est une jeune femme, bien de sa personne, avec une poitrine comme on les aimait en 1930 - un peu abondante, sur laquelle on jette un regard discret quand elle se penche vers vous... Son mari, au contraire, également professeur au lycée, est un homme sec et froid. Quant à la prof de math, elle est plus âgée (ou nous semble telle), et on l'appelle la Vache, - ou la vache noire, car elle toujours habillée en noir. On ne peut pas dire que nous l'apprécions beaucoup, mais, sous des dehors sévères, elle n'était pas méchante. Son mari, prof d'histoire et géographie, est surnommé "le bed". C'est un grand blessé de 14-18, amputé d'une jambe : on a dit que c'était un aviateur dont l'avion a été abattu, on disait aussi qu'il avait été gazé... Il commence toujours ses cours par : "asseyez vous et vous taisez", dit avec un fort accent, sans doute du centre de la France. Le prof d'allemand s'appelle Fleur : (nous avons su plus tard qu'il était juif, s'appelait Blum, et avait francisé son nom). Nous apprenons l'allemand comme on l'apprenait à l'époque, c'est-à-dire dans les livres : nous récitons par cœur des poèmes de Goethe, Heine, etc... Mais l'accent n'est pas mis sur le fait de parler, c'est un enseignement littéraire, pas une langue vivante. Je jugerai cela lorsque j'arriverai en Allemagne, une paire d'années plus tard... L'écriture allemande d'alors était l'écriture gothique, remise à l'ordre du jour et imposée par le régime national-socialiste. Le pauvre père Fleur eut l'imprudence, à l'arrivée des Allemands en 40, de se faire embaucher à la Kommandantur comme traducteur : en 1942, je l'ai croisé dans la rue, porteur de la sinistre étoile jaune - et il a disparu en déportation. C'était un excellent homme, et je ne peux y songer sans regrets.

Le prof de gymnastique s'appelle Gandoïn. Encore une figure emblématique du lycée. Ancien haltérophile - il paraît qu'il pratique encore, en dehors des heures de cours - figure rubiconde, langage émaillé de mots d'esprit faciles : à la corde lisse, « monte vite et haut, monte eh ! negro ». Il ne réussira jamais à m'inculquer le désir de cultiver le corps, et à part l'escrime que je commencerai plus tard, je n'ai jamais brillé au gymnase du lycée, pourtant vaste, et autant que je me souviens, assez bien équipé.

Et, pour compléter cet aréopage enseignant, une belle brochette de pions - pardon, de surveillants d'externat : Gibaud, dit Tortue - Folliard, qui traînait un peu la jambe - Mercier, dit Tonton, plus tard maire de Larmor - Cochard, joueur de foot chez les "merlus" du CEP, le club sportif de l'abbé Laudrein (lui aussi une sacrée figure de la politique lorientaise...).

Sur le plan scolaire, l'année pour moi se passe bien dans l'ensemble, et, à la distribution des prix, la moisson est bonne. La cérémonie, qui marque la fin de l'année scolaire aux alentours du 14 juillet, se tient à la salle des fêtes de la mairie, sur les quais face au bassin à flot. Je revois la grande salle - l'estrade au fond avec les

autorités municipales et les professeurs, la grande table chargée des paquets de prix liés par un ruban rouge - et, en face, sur des chaises bien alignées, parents et élèves. Le battement de cœur quand on vous appelle, et qu'on redescend les bras chargés.... A l'époque, les prix n'étaient plus des livres de grande valeur, c'étaient plutôt des mal vendus, - voire des invendus - de librairie. Mais à l'époque de mon père, les prix étaient de gros volumes bien reliés, qui trônaient dans la bibliothèque de son bureau de la Ville-en-Bois, et qui ont naturellement disparu dans la tourmente de la guerre.

1936 est en France une année de turbulence, mais, en dehors des grands titres de l'Ouest Éclair et du Nouvelliste, je n'en ai plus grand souvenir. En janvier 36, l'affaire Stavisky qui commence à discréditer nos hommes politiques. Fin avril, arrivée au pouvoir du Front Populaire, et fin mai les grandes grèves. Dans mes souvenirs, - très loin, très loin - il me semble revoir, place du Morbihan, le face-à-face des grévistes de l' Arsenal et des gendarmes ou CRS casqués de noir : prudemment, pour aller au lycée, nous changeons de trottoir, et nous passons vite....

En juillet-août - coup de tonnerre dans un ciel chargé de lourds nuages - éclate la guerre d'Espagne. C'est ma première rencontre avec une guerre, encore extérieure, mais qui se rapproche. Jusque là, la guerre, pour moi, c'était le cuivre repoussé de la salle à manger, œuvre de mon père, le coq gaulois sur le casque à pointe et, en dessous : La revanche 1918. Ou encore le grand phallus de granit gris représentant le monument aux morts, qui alors était cours de Chazelles (il s'est depuis bien promené) et devant lequel nous passions tous les jours pour aller au lycée. Mais là maintenant, ce sont les trois coups, le lever de rideau de la grande conflagration qui se prépare. Guerre civile espagnole, soit, mais où déjà s'affrontent les grands blocs : communistes et anarchistes d'un côté, évidemment soutenus par l'URSS et son émanation les brigades internationales, - et, de l'autre côté, les nationalistes, soutenus par les Allemands et les Italiens. La France socialiste soutient en principe les "républicains" communistes, par l'envoi d'armes et de brigadistes... en réalité assez mollement. On ne cite pas encore les grands aventuriers (de gauche, évidemment) : Malraux, Moulin, Hemingway. C'est plus tard qu'on les sortira du chapeau....

Mais, pour moi, la guerre d'Espagne, ce sont les photos du Nouvelliste : les religieuses violées et tuées par les Rouges, les tombeaux des religieuses profanés par les communistes, les cadavres à Madrid. Plus tard, lorsque les Républicains seront refoulés et battus par Franco, ce sera l'afflux des réfugiés déguenillés, parqués dans les camps français (il y en aura un à Port Louis)... mes idées s'orientent....

Je suppose que c'est vers la fin de la sixième, mi 36, que j'ai un correspondant allemand. Mais en fait, nos relations vont se limiter à quelques lettres, cela ne durera qu'un ou deux ans. Il fait partie, comme tous les jeunes allemands de l'époque, de la H.J. (Hitler Jugend). Sur ses lettres, écrites en écriture gothique, il y a les timbres des Jeux Olympiques de Berlin de 1936. C'est l'apogée du IIIe Reich, les grands films de Leni Riefenstahl, les statues d'Arno Breker, les grands défilés de masse de Munich, réglés comme un spectacle....

Les événements vont se charger d'interrompre nos échanges épistolaires, et il ne sera jamais question, pour nous lycéens de 6e, avec la tension que l'on sent monter, d'aller nous promener outre-Rhin.

J'ai pu retrouver, par d'anciens condisciples, le fascicule de la distribution des prix de cette classe de 6e/1936. J'ai le prix d'excellence et nombre d'autres prix. Mon frère, en sa 4e a deux accessits.

La santé de mon père se dégrade. Quand je regarde les premières photographies anciennes prises au Kernevel, il était plutôt pléthorique. Déjà, deux ou trois ans après il est évident sur les clichés pris par l'appareil de mon oncle Antoine, qu'il a beaucoup maigri. De jour en jour, il ne va plus guère quitter sa chaise-longue, qui, dans la cuisine exigüe à Lorient, prend beaucoup de place. Il a, sur ses cheveux ras, une espèce de toque en fourrure qui, dit-il, est plus chaude que sa casquette de marin. Son humeur s'est beaucoup aigrie. Il supporte de plus en plus mal les résultats scolaires, plutôt moyens, de mon frère, pour qui, cependant, il avait toujours eu une préférence. Il faut dire que mon frère était venu au monde après la mort de la "petite sœur", et que, d'après les photos de jeunesse, mon frère ressemblait à son père comme un clone.... Les jambes de mon père se gonflent d'œdème - et il va décliner régulièrement jusqu'à sa mort fin 1937, sans que le vieux médecin de famille y ait fait - ou pu faire - quelque chose.



photo 10 - 1935 ou 1936 - devant la maison de La Nourriguel (mon père est déjà malade)

De quoi est-il mort ? Question apparemment restée sans réponse.... A l'époque, les examens qui nous semblent actuellement élémentaires - biologiques, radiologiques, etc. - n'étaient pas courants. J'ai, de mes études de médecine, quelques bribes qui me restent sur l'étiologie des œdèmes : foie, cœur, reins... : c'est large et c'est flou. A tout hasard, je dirais : néphrite chronique ou cirrhose hépatique....

De la cinquième, lors de l'année scolaire 36-37, mes souvenirs sont maigres. Est-ce cette année-là que nous héritons en français de Caillé, dit Caïus ? Prof déjà âgé, célèbre au lycée par ses jeux de mots d'un niveau moyen, mais soulevant toujours de

gros rires.... En dessin, mes dons sont modestes, très modestes, et les efforts du prof nommé Prud'homme - il portait toujours une grosse lavallière et un chapeau à large bord - n'y peuvent pas grand chose. Pour reproduire les plâtres, cela va encore - mais pour les dessins d'imagination, c'est la Berezina.... En histoire et géographie, le prof s'appelle Chaumeil : il jouit d'une bonne notoriété à Lorient, car il a écrit un certain nombre de papiers sur l'histoire de la ville, au demeurant fort intéressants, vus de maintenant. Nous avons bien sûr, comme manuels, en géo le Gallouédec et Maurette, et en histoire le Mallet et Isaac - mais, à l'époque, on privilégie, à la différence de maintenant, les faits et les dates, et je n'ai pas la mémoire des chiffres.... Je crois même avoir trébuché une fois, et avoir eu une - peut-être une des seules de ma carrière de lycéen - oui, une mauvaise note !. Heureusement, le reste marche bien.

Plus de souvenirs des vacances 37.

C'est sans doute à cette époque que la famille Blanchard, nos voisins de la Ville-en-Bois, avec qui nous avons commencé à sympathiser, vendent leur "cabine" en bois de la plage de Toulhars - il y en avait toute une série le long de la plage - pour acheter la maison des Le Bayon, en face de chez nous, à La Nourriguel, en fait, à peu près à l'emplacement de leur maison actuelle.

En 1937 a lieu l'Exposition Internationale de Paris, où vont aller, seules comme deux grandes, tante Hélène et une amie de ma mère, madame Fréminet, veuve d'un officier de Direction de Travaux de la Marine. Avant la mort de son mari, elle avait séjourné en Chine et en Indochine, elle en avait rapporté des ivoires et des porcelaines. C'est à l'occasion de cette exposition qu'elle va rencontrer à Paris celui qui deviendra son second mari, Monsieur Miniaou. Plus tard, avant mon départ en Indochine, elle me décrira longuement la vie en Chine et à Saïgon des cadres français, et elle me fera don, avant et après sa mort, de quelques céramiques chinoises et japonaises, que j'ai encore beaucoup de plaisir à regarder aujourd'hui.

A la rentrée de 37, en quatrième, je change de cour, j'entre dans la cour des grands, "la grande cour", avec ses platanes et ses arcades... ses urinoirs, où d'aucuns, dit-on, vont fumer en cachette.... Je continue ma carrière de "bon élève", je suis donc en A et je commence le grec. Le prof de grec s'appelle Martin, il est grand, la tête un peu en arrière, emphatique : je l'entends encore déclamer l'alphabet grec comme une tragédie antique. Il semble que, plus tard, dans cette période trouble d'après 1940, il se compromettra plus ou moins dans la collaboration avec l'occupant. Rumour ? Ou réalité ?

Nous formons une solide cohorte d'amis : André Hardy, bien sûr, Robert Nicolas, Maurice Yquel, François Caradec, Jacques Paul, fils d'un officier de Marine, Jean Kergrene (bien qu'il dise qu'il était un an avant nous - mais les souvenirs...).

Mon père meurt fin décembre 37, à l'âge de 53 ans. Sans être athée, il n'était pas pratiquant, n'allait pas à la messe, contrairement à ma mère et à nous deux, mon frère et moi - mais il n'avait jamais empêché ma mère d'y aller, n'était pas intervenu pour nous empêcher d'aller au catéchisme et de faire notre communion. Lorsque son état s'aggrava, il reçut l'extrême onction. Et le rituel de la Mort s'est abattu sur la maison. Habiller le défunt, lui mettre une mentonnière pour empêcher la chute de la mâchoire inférieure... la veillée funèbre... l'odeur de la mort... on parle bas... l'arrivée du cercueil, la mise en bière. La maison est pleine d'allées et venues - encore que, à part les proches, la famille de l'oncle Antoine, il y ait peu de personnes de la famille.

Toutes ces légendes sur les suites de la mort de son père ne seraient-elles pas à insérer à la suite de la page 15

20/161

lointaine... Peut-être le cousin Aimé Rouilloux, un des enfants de Valentine, la tante de Cherbourg : il était resté proche de mes parents qui l'avaient hébergé, je crois, quand ils étaient à Paris, au Pré Saint Gervais.

Ma mère fait face, comme elle saura toujours le faire. Il y a, à la porte de la rue, de grandes tentures noires, comme on en mettait à l'époque, avec un W en argent.

La cérémonie religieuse a lieu à l'église de Kerentrec'h, notre paroisse. Je suppose, encore que je n'en ai plus grand souvenir, que nous y sommes allés à pied, en procession derrière le corbillard trainé par deux chevaux habillés de noir, avec le prêtre et l'enfant de chœur portant une croix. L'enterrement a lieu au cimetière de Carnel.

Ma mère prend ses grands voiles de veuve, et nous, nous portons un brassard noir au bras gauche.

Cette rencontre avec la mort me marque beaucoup. Rien ne sera plus comme avant. Même si, dans les derniers temps, mon père était dans un état de fatigue extrême, il continuait de représenter l'autorité familiale. J'ai treize ans. Je me renferme dans mes pensées, je me raidis face au monde extérieur.

Après la mort de mon père, ma mère se rapproche de son frère Antoine, le parrain de mon frère. Au moment de la succession de leurs parents, le frère et la sœur avaient eu des mots - comme dans toutes les successions - en ce qui concernait le partage immobilier, mais aussi pour les porcelaines rapportées de Chine par mon grand-père : il y avait les potiches, deux belles potiches : ma mère aurait bien voulu la paire, son frère ayant le service à thé, et il avait fallu les séparer.... Et puis il y avait les maisons : ma mère ayant eu la "villa" de la rue des Marronniers, et son frère les maisons qui faisaient l'angle rue des Marronniers - rue de Kerlin.... Avec la mort de mon père donc, ces regrets s'oublient, et nous allons dîner de temps en temps, le samedi ou le dimanche soir, au Pont-la Pierre. Avec la tante Marie et ma cousine Marie-Louise, il y a la mère de tante Marie, la grand-mère Le Corre - petite femme ridée, voûtée, en petite coiffe de Scaër, avec de grosses verrues séborrhéiques sur le visage. Il y a aussi avec eux la sœur de tante Marie, Soizic, dont le mari, sous-officier de la Coloniale, vient de décéder des fièvres en Afrique, peu après son mariage.

Au rez-de-chaussée de la maison du Pont la Pierre, dont les pièces sont un peu en contrebas de la rue, il y a un poste de TSF : depuis le poste qu'avait construit de ses mains mon père, la technique a fait des progrès considérables, Radio Paris s'est étoffé, je découvre les premières émissions de publicité, la tisane Herbésan et les pâtes Lustucru.... Il y a aussi au grenier un phonographe à aiguilles, dont on remonte le mécanisme avec une manivelle, et avec un haut-parleur en forme de tulipe. Mais, avec lui, de nombreux disques "noirs", qui commencent à s'user et à crachouiller : des valse viennoises, et aussi du comique troupié.... Bref, une ouverture sur la vie.

Tout à côté, un peu plus bas dans la rue de Kerlin, habitent tante Hélène (en fait, cousine germaine de ma mère), son mari Louis Rouilloux et leur fils Jean, mais à l'époque - peut-être à cause de Louis Rouilloux, qui apparemment n'était pas, dans la famille, en odeur de sainteté, pour des raisons que j'ignore - nous les fréquentons fort peu.

Ma classe de 4e se termine en juillet, avec des résultats très bons, et la moisson des prix est copieuse. J'ai retrouvé un certain nombre de signets des prix, et je cite : 2e

21/161

prix de composition française, 2e de récitation, 1er de grec, 1er de version latine, 1er de science naturelle. Je pense que j'ai dû avoir le prix d'excellence, mais je ne puis le prouver, n'ayant pas retrouvé le signet correspondant....

Arrivent les vacances 1938, avec le poids des événements politiques qui font planer leur menace sur la vie de tous les jours. Pourtant, à Kernevel, l'été est magnifique, beau et chaud. Mais l'Europe résonne de bruits de bottes - en attendant les bruits du canon.... En mars, Hitler est entré en Autriche. En avril, l'Anschluss. En septembre, il s'attaque à la Tchécoslovaquie, exigeant les provinces germanophones des Sudètes. La Grande Bretagne et la France mobilisent, puis la Belgique. J'entends encore, dans le bas du jardin de Kernevel, là où mon père avait permis à la famille Thomas d'implanter une baraque, les commentaires préoccupés de Bruno Casareggio.... La guerre ? Non, pas cette fois-ci... Chamberlain et Daladier reviennent de Munich, acclamés par les foules parisiennes, avec en poche un accord branlant. Soupire de soulagement.... 30 septembre : Hitler annexe les Sudètes.

En octobre 1938, je rentre en 3e. Première oscillation du destin : en effet, jusque là, nous avons eu des professeurs de français qui suscitaient plus l'hilarité que la sympathie - et a fortiori l'admiration. Tuna Calmette en 5e - Martin en 4e. Nous avons cette fois un prof jeune, un peu bigleux derrière ses lunettes, mais d'aura rayonnante. Avec lui, je découvre la littérature, je me mets à lire tout ce qui me tombe sous la main, et - premier enthousiasme de mes quatorze ans - je me sens attiré par une carrière littéraire. Et avec ce prof, je vais rester, après son départ du lycée de Lorient, en contact épistolaire jusqu'en 1944 - pendant six ans ! Je viens de relire cette longue dernière lettre, quatre grandes pages écrites fin, où il me recommande toutes sortes de lectures, de Virgile à Jules Romains. Alors qu'il sait qu'étudiant en médecine, je ne serai jamais prof de lettres ! De cette lettre émanent une indulgence et une chaleur humaine qui m'auront marqué - et me laissent encore pantois. Je ne résiste pas à la tentation de citer quelques phrases :

"Avez vous lu Du côté de chez Swann ? C'est un fleuve nonchalant aux mille méandres et aux échappées souterraines, qu'il ne faut pas être pressé pour suivre dans son minutieux écoulement, à la recherche du temps perdu". Il nous faudra une littérature plus forte et plus saine pour retrouver notre norme. Il est bon d'être inquiet pour ne pas se contenter du bon gros sens, du juste milieu primaire, des vertus moyennes et courtes dans lesquelles voudrait nous enfermer une conception étroite de l'esprit soi-disant français de la juste mesure. Mais il est aussi dangereux de se complaire dans le déséquilibre, dans l'anormal. Nous avons fort heureusement, même de nos jours, de quoi nous en guérir ou nous en préserver. Un Claudel qui plane très haut au dessus de notre époque, et rejoindra les Shakespeare et Eschyle dans l'histoire littéraire, est assez débordant de sève pour contenter les plus avides de vie robuste, et haute et large" etc. (suit un panégyrique de Claudel que je passe, n'étant pas, moi, un fanatique du bonhomme) ».

En histoire, Chaumeil est parti de Lorient - pour Paris, je crois, où il sera tué un jour par un automobiliste sur un passage clouté. Je ne le regrette pas, malgré sa valeur d'historien de Lorient. Nous avons pour lui succéder un homme assez jeune nommé Mollat. Il s'appelle en réalité Mollat du Jourdain, il porte au doigt une grosse chevalière à ses armes, et il aura en quittant Lorient une carrière brillante qui le mènera à la Sorbonne et à l'Institut. Il est au demeurant plutôt sympathique. En allemand aussi, changement radical. Après le petit père Fleur et son allemand

littéraire, nous touchons un Alsacien nommé Kieffer, colosse haltérophile qui s'entraîne entre ses cours avec Gandoin, le prof de gym. Mais surtout il parle allemand et nous oblige à parler.... Quel changement ! Par ailleurs, pas question de chahuter : il a une manière péremptoire de mettre à la porte, par le col du vêtement, qui coupe court à toute discussion. Sa formule : « pass mal auf ou passe à la porte ! » Je crois que, s'il était resté à Lorient plus que cette année là, j'aurais beaucoup appris de la langue. Hélas, la guerre passera par là, et son successeur nommé Petitpas (appelé naturellement Schritchen) n'aura pas sa présence.

Avec un petit cercle d'amis, nous nous essayons à versifier. Surtout François Caradec, qui nous domine dans ce domaine. Il fera d'ailleurs plus tard carrière dans ce cadre.... Enfin, carrière assez modeste, mais avec une résonance à l'échelon national : il écrira un certain nombre d'études, surtout humoristiques, et sur les humoristes, en particulier sur Christophe, le père du sapeur Camembert et des demoiselles Fenouillard. Nous nous réunissons, quand nous le pouvons, chez Jacques Paul, fils d'officier de Marine, qui habite une grande maison de maître près des Chatelets (le château de l'Amiral De Spitz, hélas détruit par la guerre). Il y a un grand jardin avec des marronniers, la chambre de notre ami est au dernier étage avec un œil-de-bœuf, et, à chaque strophe écrite, Caradec passe la tête par l'œil-de-bœuf, sonne un coup de trompette d'enfant, et nous montons écouter....

Paul et Caradec ne sont pas dans la même 3e que moi. Ils ont comme professeur de français Alice Coléno, qui commettra un livre sur Lorient, "Quai des Indes" - roman au demeurant assez fadasse. Il paraît que les dialogues en classe entre Alice Coléno, femme assez jeune, et Caradec, sont savoureux, et le dernier jour de classe, Caradec écrira une longue pièce en vers sur un papier enroulé comme du papier toilette, qu'il déroulera à mesure.... En voici le début :

ma chère ! j'espère avoir plus correct

"Mademoiselle, chers
camarades
Dans ce jour de
bruyantes algarades
Il est d'usage
De ne pas être sage
Aussi usant en potache
adroit
De ce droit
J'ai pensé qu'un
discours
Au dernier cours
Serait bien placé, je
crois.
Je ne parlerai pas en
vieux françois
Où, durant ce trimestre
Je suis passé maïstre
Je parlerai avec
simplicité
Dénuée d'aucune
duplicité
Les vacances sont là
Moi aussi je suis las
Si je suis l'as de la
classe
Vous aussi
mademoiselle vous en
êtes lasse

Tout n'est pas une pluie
de métal
Ce n'est pas une "forêt
de cristal"⁴
Ce que je vous offre en
artiste
C'est un bouquet
d'améthyste
Le bleu, le violacé
Sont des fleurs que je
viole assez
Ce n'est pas ma faute :
quand se teinte
Le bleu de rose, qui
tranche comme une
plainte
Le blanc couteau d'une
plume
La couleur "Moa" je la
hume
Je l'aspire
Je la respire
Je la soupire
Et je l'expire
(Comme les conquêtes
de L'Empire
Tout va chez moi de
mal en pire...)

⁴ Allusion à un autre roman d'Alice Colinet

Et cela continuait ainsi, le tout sur quatre pages d'une inspiration pas toujours très élevée - mais, même si c'était facile, cela nous amusait.

Avec Caradec, j'entreprendrai assez longtemps des relations, même après les bouleversements de la guerre : nous nous reverrons surtout quand nous serons tous deux à Quimperlé réfugiés après la destruction de Lorient, et bien sûr seulement pendant les vacances, au cours de promenades avec Pépé Gloux.... Si, physiquement, ce n'était pas un Adonis, il avait une verve gouailleuse qui plaisait.... Quand nos chemins auront divergé, nous nous écrirons pendant quelque temps - j'ai conservé de lui quelques lettres - puis nous perdrons le contact. Je l'ai revu un jour à Larmor, très longtemps après, et je me suis aperçu que nous n'avions plus grand chose de commun... plus rien à nous dire....

Je me demande - est-ce en 3e ou plus tard ? Voir en Math Elem ? - quand nous avons eu ce prof de sciences nat complètement farfêlu - même psychotique... qui sera chahuté comme jamais je n'ai vu. Et qui d'ailleurs ne tiendra pas l'année, terrassé par la *maladie ?*
dépression.

Des signets de prix que j'ai retrouvés, je vois que j'avais le premier prix de français, le premier de thème latin, le premier de version latine et le premier de grec. Je n'en ai pas retrouvé d'autres, ce qui ne signifie pas...etc., etc.

LA GUERRE

Et puis viennent les vacances de l'été 1939. Terribles, écrasées par les événements internationaux. Fin juillet, crise ouverte entre l'Allemagne et la Pologne à propos du "corridor" de Dantzig, ce non-sens historique sorti des traités fumeux de 1918. Le 23 août, signature du pacte germano-soviétique, condamnation à mort de la Pologne et préfiguration de son partage, avec la bénédiction de Staline (bénédiction, si j'ose dire en parlant de cet individu, mais c'est vrai qu'il avait été séminariste...). Hitler a les mains libres. La guerre est, cette fois, programmée. Angleterre et Pologne signent un traité d'assistance. Et comme la France est liée au Royaume-Uni, la France, comme l'Angleterre, la Belgique, la Pologne, décrète la mobilisation générale. Comme un an auparavant, mais cette fois, ce sera la bonne - si l'on peut dire ! On commence à évacuer les enfants de Paris....

Le 1er septembre, les Allemands entrent en Pologne. Le 3 septembre, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne, tandis que la Belgique et les USA proclament leur neutralité. Quand on sait ce qu'il en adviendra plus tard !

A part la tension, l'inquiétude liées aux événements, je n'ai plus grand souvenir de ces vacances d'été 1939, sans doute passées à Larmor ? Je pense quand même que c'est là - ou aux vacances 40 - que se situe cette grande balade en vélo que nous avons faite, mon frère et moi, avec une bande de proches camarades. Destination : Carnac. Dans la bande, il devait y avoir, si je me souviens bien, notre cousin Jean Rouilloux, et un ami de lycée de mon frère, François Cohic. Mon frère et moi, nous avons des vélos achetés, évidemment, d'occasion, dans les années précédentes. Lui, une bicyclette avec un guidon de course et dérailleur. Et moi, avec de gros pneus et un guidon plus pépère, "en moustaches de gendarme", VTT avant l'heure : on m'avait dit que c'était plus confortable, moi je trouvais que ça faisait tarte, et surtout que c'était plus lourd à pousser sur les pédales. Je nous revois, roulant insouciant sous le soleil d'été, en groupe compact, un peu désordre (il n'y avait pas beaucoup de voitures à l'époque). Naturellement, ce qui devait arriver arriva : chute dans le peloton, une pédale cassée que nous devons faire réparer au patelin le plus proche - égratignures, trous dans les vêtements. En arrivant, explications à donner à ma mère : « j'ai glissé dans les rochers » - gros mensonge, qui ne l'abusera sans doute pas.

La rentrée 39-40, en seconde, est évidemment le reflet des événements. Nous avons des élèves en plus, réfugiés préventivement de Paris ou de l'Est : d'après mon livret scolaire, nous sommes 48 en seconde A ! Des concurrents en plus : un des parisiens, du nom de Dollet, sera un concurrent direct pour la tête de classe, la bagarre sera dure. Je ne me souviens plus guère des profs.

L'hiver 39-40 sera très froid, comme le seront tous les hivers de guerre. Il va neiger abondamment, même à Lorient : je revois le petit camélia près de la véranda, chargé de neige. C'est l'hiver de la "drôle de guerre", la France ne se rend pas du tout compte des dangers qui la menacent, et sur la ligne Maginot, ce "rempart contre l'envahisseur", le cœur n'y est pas : on songe plutôt à être compté parmi les indispensables de la Défense Nationale, donc à une affectation dans les usines de l'arrière.... Les fronts sont figés, et à l'arrière, n'était l'absence des mobilisés, la vie continue presque comme avant. Mais au printemps, la guerre se réveille en fanfare. En avril 40, la campagne de Norvège, pour soi-disant "couper la route du fer" aux Allemands. C'est un demi-échec, les chasseurs alpins débarqués à Narvik ont quelque peine à rembarquer. Sans compter

que les Allemands expérimentent les premières mines magnétiques, que les coques métalliques des navires attirent, ébranlant du coup un peu de notre confiance.

Et en mai, c'est l'effondrement qui commence. Les Allemands envahissent la Belgique, qui aurait voulu, et a tant fait pour, rester neutre.... Les tanks allemands bousculent tout, malgré la belle résistance des forts belges. En juin, la trouée de Sedan : les unités blindées allemandes déferlent sur la France, jetant les habitants sur les routes dans l'espoir de fuir l'envahisseur... cibles faciles pour les nouveaux avions en piqué des Allemands, les stukas. C'est une pagaille gigantesque, la fin d'un monde frileux. Les troupes françaises se débandent, se mêlent sur les routes aux réfugiés, accroissant les difficultés des rares débris des armées qui résistent encore. Et ce ne sont pas les incantations de la voix tragique de Paul Raynaud : "L'armée française a tiré l'épée, la France se recueille" - ni le Te Deum à Notre Dame de Paris - qui pourront y changer grand chose. Dunkerque - les Anglais qui fuient - s'effondre le 4 juin. Les Allemands sont à Paris le 14 juin - et ils continuent....

Ils arrivent à Lorient le 21 juin. L'ambiance est apocalyptique. Les dépôts de munitions sautent dans un tonnerre de détonations. Le port de pêche et l'arsenal sont couverts de la fumée produite par les incendies des dépôts de carburant. Le préfet maritime, l'amiral De Penfentényo de Kervéréguen (« et autres terres découvertes à marée basse » disent les marins) tente d'organiser aux Cinq chemins de Guidel une résistance symbolique - mais qui va se révéler assez meurtrière : ce verrou saute rapidement, et les Allemands entrent dans la ville. De la Ville-en-Bois où nous sommes restés prudemment, nous les entendons passer avec leurs blindés le pont de Saint Christophe : c'était à l'époque un pont suspendu d'aspect classique, avec des planches disjointes, qui faisaient clac clac clac. Nous sommes donc derrière nos volets clos, et j'avais dans l'esprit que toute la ville en avait fait autant. J'ai lu depuis qu'au contraire il y avait, sur le cours de Chazelles une haie de curieux pour voir passer nos vainqueurs. J'ai encore aujourd'hui un certain sentiment de gêne, voire de honte, à y penser.... Mais je me dis que j'ai aussi vu cela en Allemagne, dans certains villages rhénans, lorsque nous y sommes entrés cinq ans plus tard....

Confusion des souvenirs en ce qui concerne les derniers jours de classe.... J'ai quinze ans et demi, je n'ai pas d'idée précise de la situation. Je reporte inconsciemment les grandes décisions. Mais chez certains de mes camarades plus âgés, se pose la question de l'attitude vis-à-vis du vainqueur. Quelques bateaux - surtout quelques barques de pêche et des chalutiers - appareillent pour l'Angleterre. Combien ? Je ne sais pas. L'un d'eux restera douloureusement dans la mémoire lorientaise, c'est le chalutier la Tanche qui quitte le port de pêche au moment où arrivent les Allemands, chargé de jeunes. Il n'ira pas bien loin, car au large de Croix, il saute sur une mine que les avions allemands (ou les avions anglais) ont mouillée dans le chenal. Il y a beaucoup de victimes - dont un voisin de la Ville-en-Bois, le fils Delacre - et quelques survivants qui reviennent la rage au cœur.

Le 22 juin, c'est l'armistice. Accueilli avec soulagement pour les uns - résignation pour d'autres - colère enfin pour d'autres encore - plus nombreux maintenant qu'à l'époque. Toute la France écoute la voix cassée du Maréchal Pétain, qui, après la fuite de nos dirigeants (quoi qu'on puisse dire maintenant, le gouvernement n'existait plus), tente de remettre sur pied ce qui reste de la machine de l'État, de faire vivre les Français, d'obtenir le plus possible de ce qui peut être sauvé. La France, écrasée et humiliée, reprend doucement espoir - comment n'aurait-elle pas confiance dans ces deux gloires

Enlèvement en 1940

militaires que sont Pétain et Weygand ? La France essaye de s'organiser dans la défaite, malgré la présence de l'occupant, présence dont on ne mesure pas encore le poids. De Gaulle ? On ne le connaît pas. Pas encore. Personne n'a entendu son "appel" ... diffusé quelque temps après par les ondes anglaises. Mais, des Anglais, au moins à Lorient, mieux vaut ne pas en parler. A Dunkerque, les Anglais ont rapatrié en priorité leurs compatriotes, et, des Français ayant été sauvés par la flotte anglaise, la plupart sont revenus en France, dégoûtés par l'attitude de nos anciens alliés - et peu attirés à l'époque par les sirènes gaullistes.

Et puis, en juillet 40, c'est Mers-el-Kebir, l'attaque par surprise de notre flotte par les avions et les bateaux anglais, les bateaux français coulés, et 1300 marins tués. Lorient, ville de marine, ressent de plein fouet ce coup bas. Et en ce qui me concerne, je dois ajouter que j'avais encore à l'oreille les propos de mon père vis à vis des Anglais : depuis longtemps l'anglophobie était la loi dans toute la Marine. Sur nos ex-alliés, mon opinion était faite, définitivement.

Sur la fin de l'année scolaire, je n'ai pas d'indication sur les prix obtenus. Je doute qu'il y ait eu une distribution des prix... Mais j'ai les résultats inscrits dans mon livret scolaire. Je ne faiblis guère ... qu'en éducation physique : 9e au 1er et second trimestres, et 3e (quand même !) au troisième.



photo 11 : devant la maison de la Nourriguel - 1940/41

Viennent les "grandes vacances" 1940. Avec mon frère nous allons souvent à Kernevel, en bicyclette, retrouver François Cohic, qui passe ses vacances dans une ou deux pièces louées par ses parents près de la cale. Il a une "plate", bateau à fond plat (comme le nom l'indique), en bois, à rames, assez lourd à manœuvrer. Avec lui, nous allons à la pêche dans les abords immédiats de la cale, soit à l'anguille après être allés chercher des "gravelles" (vers mille pattes) sur la vasière, soit au "tacot", poisson qui mord à tout, mais qui n'existe que dans des "trous" qu'il faut connaître. Et c'est ainsi qu'un jour où nous pêchions, mouillés près de la cale, nous avons vu passer, dérivant avec le courant, une grosse boule noire ressemblant à un gros mouillage. Comme elle dérive assez vite vers le large, que la plate est lourde à la manœuvre, nous renonçons à aller voir de près cet engin. Bien nous en a pris sans doute, car une ou deux heures après, notre pêche est interrompue par un gros "boum" : une barge transportant de la vase vers le large (ce que nous appelions une vasousse) venait de sauter, la grosse boule noire que nous avions vue était une mine, sans doute mouillée par des avions anglais, comme ils le faisaient presque toutes les nuits. Frissons rétrospectifs...



photo 12 : devant la maison de la Nourriguel - retour à la terre - 1940

Car la guerre est là, elle est toujours là. Les Allemands occupent le Kernevel, même si ce n'est pas encore le PC de Dönitz. Les travaux de la base sous-marine vont commencer, et l'endroit fourmille d'uniformes verts. Avec circonspection et beaucoup de réticence, nous parlons de temps en temps aux jeunes soldats pour tester nos connaissances de la langue - c'est vite limité.

En octobre 40, je rentre en première. Mon frère André, qui a obtenu sans peine son bac de philo est parti à Rennes commencer ses études de médecine. Pourquoi la médecine ? Sans doute par respect pour les conseils - ou les consignes - donnés jadis par mon père. Durant sa carrière d'officier mécanicien, il avait sur les bateaux côtoyé des médecins de Marine, et il avait pensé que ceux-ci menaient, dans ce cadre qu'il connaissait - mais, pour un Lorientais, quelle autre carrière que la Marine ? - menaient donc une vie intéressante, sinon toujours agréable. Alors, pourquoi pas ses enfants ? C'est donc dans cette perspective de présenter dès que possible le concours de l'école de Santé Navale de Bordeaux que mon frère rejoint la capitale bretonne. A cette époque, la première année des études médicales se passait en fac des sciences, sous forme d'un certificat de Physique Chimie Biologie PCB. Ensuite il fallait faire cinq ans d'École de médecine - Rennes, comme Nantes n'était qu'une école de plein exercice rattachée à Paris, et non une Faculté de Médecine - et le concours de Bordeaux ne se passait qu'en fin de 1e année de médecine.

Me voilà donc seul avec ma mère dans la maison de la rue de la Ville-en-Bois. Et sous les bombardements anglais. Après quelques incursions des avions anglais début septembre 40, le premier bombardement sérieux a lieu le 27 septembre, à bombes explosives. Comme les objectifs sont - ou sont supposés être - l'arsenal et les lignes de chemin de fer, nous sommes, à la Ville-en-Bois sur le trajet des bombes, d'autant que la précision des attaques dépend des réactions toujours violentes de la FLAK allemande (Flug Luft Abwehr Kanone). Sans compter que les Allemands ont installé des Sperrballons - des "saucisses" selon la terminologie française - autour des points

A Dunkerque les 2 remorqueurs
les 2 navires auxiliaires, charbon, "lucifer" flammes
et un prof de lycée, ayant vu les avions les 2 remorqueurs

stratégiques. Donc cette précision va s'avérer toute relative... et les bombes de tomber un peu partout : 30 morts français le 27 septembre. Ensuite les alertes vont se rapprocher et devenir presque quotidiennes - plus exactement presque toutes les nuits.

Le scénario est toujours le même. Les bombardements se font le plus souvent au début de la nuit (en plein jour, ce serait plus risqué pour les aviateurs). Dès que nous entendons les sirènes de l'alerte, nous enfilons quelques vêtements, et, comme notre maison n'a pas de cave, nous traversons la rue pour gagner, par un soupirail à ras de trottoir, la cave de la maison d'en face. En face donc, après le départ de nos amis Hurvoy, habitent les Péresse, des mareyeurs. La mère en coiffe de Lorient - deux fils qui travaillent au Port de pêche, et qui, de temps en temps, ramènent quelques paquets de cigarettes qu'ils ont volés dans les wagons destinés aux sous-mariniers allemands. Car Lorient accueille déjà des sous-marins, et les cigarettes des sous-mariniers sont de tabac blond, du tabac turc de première qualité.... Revenons à la cave des voisins. : on suit, tapis dans cette cave, la progression des avions au bruit que cela fait : le ronronnement des avions, le crépitement des canons anti-aériens à tir rapide, le sifflement des bombes. Car les bombes sifflent, surtout les grosses. On courbe la tête. Quand on entend l'explosion, on sait que ce ne sera pas pour nous. Mais certaines bombes tombent très près : une grosse maison de la rue, située un peu plus haut, et que nous appelions "le château", est détruite. Les fils Péresse, inconscients du danger, sortent parfois sur la rue pour suivre le spectacle toujours fascinant : projecteurs, balles traçantes, etc. Mais, un jour, un des fils a un pied sectionné par un gros éclat de bombe, et il devra être amputé.

A la suite de cet accident, notre moral a fléchi. Les attaques aériennes anglaises continuent, mais elles sont de plus en plus imprécises, car les Allemands ont perfectionné leur défense antiaérienne. De plus, la cave des Péresse n'est qu'à demi enterrée, avec le soupirail sur la rue qui n'offre aucune protection contre d'éventuels éclats. Aussi décidons nous au printemps, ma mère et moi, de céder aux conseils de nos amis Thomas, l'entrepreneur qui dans les années 35 avait fait la digue de la Nourriguel, et à qui nous avons permis de mettre une baraque de vacances sur le terrain. Ils habitent à l'entrée de la Nouvelle Ville, rue Faidherbe, et leur maison possède une cave solide bien enterrée. C'est pourquoi nous acceptons de venir coucher chez eux, même si cela nous oblige à faire le trajet tous les soirs, et à revenir à la Ville-en-Bois le lendemain matin pour le petit déjeuner.... Un quart d'heure environ à chaque fois, plus ensuite le trajet pour le lycée.

Comme nous, les Lorientais s'organisent pour vivre avec les bombardements. Beaucoup partent passer la nuit dans les environs. Tante Hélène et son mari Louis Rouilloux prennent tous les soirs le petit train d'intérêt local pour Pont-Scorff. Il est vrai qu'ils habitent maintenant rue du 62e RI, tout près de la "petite gare". C'est dans ce train qu'un jour, Louis Rouilloux va s'effondrer sur les genoux de sa femme assise en face de lui : il venait de mourir, sans doute d'une hémorragie cérébrale foudroyante ou d'un infarctus. Il faut dire qu'il avait de lourds antécédents familiaux (son père était décédé d'une attaque cérébrale) et que lui-même fumait - et sans doute buvait - pas mal.

Le travail scolaire ne se ressent pas trop des événements - ou peut-être que tous les élèves s'en ressentent de la même façon ? En histoire, nous avons toujours Oger, en allemand, le proviseur Nayel, et je suppose qu'en math, c'était Mazé. Mais nous subissons de plein fouet les difficultés de la France. Après le traumatisme de la défaite militaire, les efforts du gouvernement pour remettre le pays en route - les réalités

commencent à se faire sentir. Les Allemands sont là. Sous forme par exemple des patrouilles de feldgendarmes, casque sur les yeux, bottes sonnantes, grosses plaques sur la poitrine, pistolets mitrailleurs en position de tir, un sous-officier devant, quatre hommes derrière : nous les croisons le soir en revenant du lycée.... Sous forme aussi des sous-mariniers en casquette de marine, barbe rouquine, fumant du tabac blond et regardant les filles : Lorient a été choisie comme base de départ des U-boote, et les travaux de la base sous-marine ont commencé. Sous forme parfois des femmes allemandes en uniforme gris, celles qu'on surnomme les "souris grises". Sous forme enfin des séides de l'Organisation Todt, formidable organisation chargée des gros travaux de la base et du "mur de l'Atlantique", les fortifications censées empêcher une éventuelle tentative de débarquement alliée. L'OT rameute des ouvriers des quatre coins de l'Europe occupée, Lorient est devenue une tour de Babel. Mais il faut nourrir toute cette population surajoutée, et le ravitaillement se fait rare. Nous vivons un rationnement réglé par des tickets : de pain, de viande, de matières grasses, de savon, de textile, et j'en passe....



photo 13 : photo d'archives

La politique ? Bien sûr, on en discute. Dans l'ensemble, la classe paraît calme, et ne réagit guère à la mise en condition par les journaux. Vichy est loin, il faut bien, à notre âge avoir confiance en la seule autorité existante, nous n'avons pas a priori de raison de refuser la Révolution nationale ou le retour à la terre... du moins pas encore. La résistance en Angleterre ? Pour nous, bretons, après Dunkerque, Mers-el-Kebir, les bombardements qui continuent avec leur cortège de morts... Comment y avoir foi ? Rares sont ceux qui parlent de partir : d'ailleurs, après les départs au moment de l'arrivée des Allemands, comment partir ? Y a-t-il des réseaux constitués ? Le seul de la classe qui soit parti, c'est Maurice Le Peutrec, matamore rouquin qui m'avait agressé un jour à la sortie du lycée, qui m'avait jeté à terre, sonné par un uppercut de grand style - c'était facile, je ne m'étais jamais battu.... Engagé dans la RAF, en formation de pilote de Spitfire, il va mourir - de maladie, ou dans une rixe ? - sur une base anglaise. Ce qui n'empêche qu'on le dira mort pour la France, et que son nom a été donné à un prix du lycée.

Mais il y a Radio Londres et la propagande gaulliste, en contrepoint de la propagande gouvernementale. Certains dans notre classe sont gaullistes (même s'ils sont en 1940 moins nombreux qu'ils le seront après la Libération). J'ai des discussions animées - toujours amicales - avec Maurice Yquel. Rares sont ceux qui vont prendre l'option Grand Reich. Dans mon souvenir - je peux me tromper - parmi nos camarades, j'en vois un dont nous parlons souvent encore avec Jean Kergrène, un dénommé Elie Cardun, fils d'un instituteur communiste. Bien qu'il n'ait apparemment rien d'un écervelé, il s'engagera dans la LVF (Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme). Je me souviens que nous l'avons croisé à Rennes, un ou deux ans plus

tard, face à l'entrée du Thabor, le grand jardin de Rennes : mais c'est là qu'intervient la subjectivité des témoignages : je suis sûr, quant à moi, qu'il était en uniforme allemand, et Yquel est sûr, quant à lui, qu'il portait l'uniforme bleu et le gamma de la Milice. Qui croire ? Après guerre, nous n'en aurons plus aucune nouvelle. Mort en Russie ? Ou passé à la Légion Etrangère ?

Dans ma mémoire, un autre nom, celui d'un prof de français, qui deviendra censeur, nommé B....., surnommé Sosthène, qui quittera d'ailleurs le lycée à la fin de l'année. Lui et son fils auraient pris fait et cause pour l'occupant et auraient tenu une officine de recrutement pour la LVF. En fait, je me souviens de lui surtout pour une autre raison. En composition de récitation, il nous avait laissés libres de choisir nous-mêmes notre texte : grande nouveauté pour nous. Ayant peu d'imagination, et après moult hésitations, je choisis la nuit de mai de Musset : "Poète, prends ton luth et me donne un baiser". C'était long, difficile à réciter, et je fus loin de briller. Alors, le prof de me dire : pourquoi avoir choisi ce texte mièvre et sirupeux ? Pourquoi ne pas avoir choisi quelque chose de plus rantanplan, comme la tirade des nez de Cyrano, par exemple ? Évidemment, il avait raison... Et depuis, en ce qui concerne Cyrano, je me suis rattrapé !

Sur 29 élèves, je suis dans le peloton de tête (je n'ai pas la liste des prix, mais mon livret scolaire est éloquent). Je passe l'écrit du premier bac à Lorient, et l'oral à Vannes - ma première sortie seul de Lorient. Je suis reçu avec mention « bien ». Je suis vexé, je visais « très bien ». Je crois avoir quelque peu trébuché sur Eugénie Grandet, que j'ai toujours détestée...

Je pense que c'est pendant les vacances d'été de 1941 que nous nous réfugions à Bannalec, sans doute pour échapper à la hantise des bombardements qui continuent, quoique plus espacés. Pourquoi Bannalec, petite ville un peu endormie, mais qui va revenir souvent dans mon récit ? C'est que, sur la place de la Liberté et ses érables, vivaient des amis - ou des cousins à la mode de Bretagne - d'une amie de ma mère, Madame Besnard, qui habitait Paris (j'aurai l'occasion d'en reparler) : Madame Thiec, veuve d'âge moyen, en grand costume de Pont Aven, coiffe à rubans hauts et grand col tuyauté - sa fille Anne sensiblement de l'âge de mon frère, blonde à cheveux bouclés en anglaises, accent de Quimperlé, gaieté contagieuse, émule de Tino Rossi (bel objet de taquineries...). Et, cerise sur le gâteau, Madame Thiec tient de main de maître... une épicerie en gros ! A Lorient, le ravitaillement commençait à se faire rare : tickets de pain, de viande, de matières grasses, de savon, etc. Madame Thiec et Anne sont d'une bonté et d'une obligeance incommensurables qui ne se démentiront jamais durant ces années de guerre et de misère.

A Bannalec, ma mère avait loué une ou deux grandes pièces en rez-de-chaussée sur la route de Rosporden, tout près de chez les Thiec. Comme il n'y avait que très peu de voitures à circuler à l'époque, compte tenu des restrictions drastiques d'essence - juste quelques gazogènes - cette situation sur la route nationale n'était pas trop gênante en ce qui concernait le bruit. Je joue sur la mandoline que mon père avait jadis rapportée d'Italie - une belle mandoline qui est maintenant, je crois, à Bourg la Reine - toutes les rengaines à la mode, parfois avec le renfort de François Cohic, qui vient nous voir à bicyclette de son lieu de repli, qui était je crois Mendrignac. En face, de l'autre côté de la rue, il y a une marchande de crêpes, où nous allons une fois par semaine, et où nous apportons une assiette avec quelques morceaux de beurre, denrée rare, mais grâce aux Thiec... Avec les crêpes, lait caillé ou "ler dous" (lait ribot).

Enfin, une fois par semaine, je file en vélo à Lorient, rue de Belgique près de chez les Cohic, donner un cours de latin à un jeune de sixième. Une soixantaine de kilomètres aller et retour. Mais cela me permet de jeter un coup d'œil à la Ville-en-Bois - et de gagner un peu d'argent pour la première fois de ma vie.

Ces vacances 1941 m'auront donc changé d'atmosphère et ouvert sur d'autres horizons. Mais il faut rentrer à Lorient et reprendre le lycée. Les bombardements anglais ont pratiquement cessé : le dernier a eu lieu le 5 juillet 41. Je rentre en Math-élem. Pourquoi, me direz vous, faire des maths alors que je suis plutôt littéraire ? Parce que les bons élèves font math-élem, tout comme, au début, ils ont fait du latin et de l'allemand, et ensuite du grec. Mais pour moi, c'est une course à handicap, un "challenge" comme on dit maintenant en langage franglais, puisque je n'ai aucune disposition pour les équations, que je m'intéresse aux belles-lettres - au point d'avoir envisagé un temps d'y faire carrière. Il faut dire, à la décharge des maths, que je n'ai pas été gâté par les professeurs, alors que nous avons eu des profs de français magnifiques. L'exemple type est notre prof de math de 3e (ou de 2e ?) : Mazé, dit Jésus, parce qu'il portait une chevelure jusque bas dans le cou - et, à l'époque, cela se remarquait - et une barbe fournie. Il avait aussi toujours, été comme hiver, les mêmes habits, une veste à revers douteux, et aux pieds, soit des espadrilles soit des socques. On disait qu'ayant été reçu à Normale Sup seulement dans les premiers, il avait démissionné pour repasser l'année suivante et être reçu le premier. Il écrivait tous ses cours au tableau, d'une magnifique écriture ronde - mais faisait rarement faire un exercice. En bon élève, j'apprenais ses cours par cœur, mais que valent des cours sans problème à la clé ? Je devrais être - a posteriori - plus indulgent pour cet original atypique et utopique, qui, étant sans doute de gauche, se lança dans la Résistance. Comment pouvait-il imaginer passer inaperçu ? Conclusion : il fut pris par les Allemands, et finit fusillé à Port Louis. Paix à son âme !

Donc, me voilà en Math élem. Je subis plus que je domine - je traîne. Le prof de maths s'appelle Rochet, il ne s'intéresse pas spécialement à moi, les exercices sont ma hantise, les intégrales me sont une langue obtuse, la géométrie dans l'espace tout autant. La physique, sous l'égide d'un prof surnommé Sodion, ne m'enthousiasme pas - et j'en verrai les conséquences en juillet. Et la cosmologie, comme on disait alors ? Il n'y avait pas encore de voyages spatiaux, cela semblait tellement un monde à part...

Nouveauté dans la classe : nous accueillons cette année, après avoir été si longtemps dans un monde purement masculin, une demi-douzaine de filles, car le collège de filles de Lorient n'a pas de classe de Math élem. Débarquent ainsi Hélène L'Hévéder (fille du député socialiste du Morbihan), Simone Le Meur, Madeleine Le Crom, Anthelme Guillard, Armande Le Mouillour, et Ginette Bonnefoy. Première découverte de la mixité. Mais à l'époque, les mœurs sont strictes : on se vouvoie, - peut-être même les appelle-t-on mademoiselle ? Au maximum fait-on quelques pas de conserve - par exemple, on "fait" la rue des Fontaines (haut lieu de Lorient) - ou le cours de Chazelles, sous les platanes... De toute façon, ma timidité quasi-morbide vis-à-vis du sexe dit faible m'interdit toute approche autre que purement amicale ou platonique. De même que n'avaient jamais compté dans mes préoccupations les amies de ma cousine Marie-Louise, Madeleine Allain, Odette Lamotte, ou Pépé Gloux, dont je me contentais d'admirer, lorsque je la croisais cours de Chazelles, la démarche aérienne qui faisait, à chaque pas, onduler ses cheveux... donc, un choc plus esthétique que sensuel : c'était l'époque, et c'était moi...

C'est lors de cette rentrée 41 - après, je pense, l'épisode bannalecois - que nous abandonnons la Ville-en-Bois, ma mère et moi. Mon frère est toujours à Rennes, en première année de médecine, nous ne le retrouvons que pour les vacances. Tante Hélène vient de perdre son mari, mort l'hiver précédent dans le train de Pont-Scorff. Elle habite, avec son fils Jean, une maison rue du 62e RI, et, comme les deux cousines sont restées très proches (malgré, il y a longtemps quelques compétitions lors de leurs mariages ?), tante Hélène propose à ma mère de venir habiter avec elle rue du 62e : elles seront ainsi moins seules toutes les deux. La maison rue du 62e est agréable, assez centrale, assez vaste pour nous loger tous. Moi, j'ai une petite chambre mansardée, très bien. Après la mort de son mari, tante Hélène a pris un magasin de chaussures rue de la Patrie, en partie pour donner du travail à son fils, qui y aura un petit atelier de cordonnier. Jean n'a jamais fait beaucoup d'études, il a juste un CAP d'électricien... mais il se débrouille bien en TSF. Il y a d'ailleurs dans la maison un bon gros poste de radio, c'est la grande époque de Raymond Legrand, Django Reinhardt, Aimé Barelli, Alix Combelle, Hubert Rostaing. J'aime le jazz symphonique de l'époque, et le quintette du Hot Club de France. Et toutes les chansons de cette époque, susurrées par Jean Lumière, André Claveau, Jean Sablon, Léo Marjane, Germaine Sablon, Édith Piaf, Suzy Solidor, et naturellement j'en oublie....



photo 14 : chez Tante Hélène, rue du 62ème RI, en 1942 (?) avec Suzy Jolivet et François Colic

A Lorient, la vie s'est organisée tant bien que mal, - et plutôt mal que bien - sous la chape de plus en plus lourde, de l'occupant. Les restrictions sont présentes à tous les moments du jour : alimentation, vêtements, chaussures (évidemment; sur ce plan, tante Hélène occupe une position stratégique). C'est la grande époque de la construction de la base sous-marine, c'est plein d'ouvriers de toutes nationalités, rameutés par l'Organisation Todt, et l'employée de tante Hélène - la "factrice" - est en ménage avec un Hollandais.... Par contre, les bombardements ont cessé, paradoxalement, puisque c'était le moment de bombarder la base pendant qu'elle était en construction....

*Bonjour Hélène, à l'eff. de l'unité locale d'après avoir
vu de la dernière, mais du jour j'ai vu le numéro 34/161
de novembre. Il y a une date d'attente qui n'est pas*

pour savoir à la fin de l'année et le jour où je t'écris...

Moyennant quoi, l'année scolaire se passe, - assez bien. Médiocre, je l'ai dit, en maths (10e aux 3 compositions). Un peu mieux en physique (3e, 4e, 4e). Et, horreur ! Plus que médiocre en philo (16e et 25e) : pour un littéraire, c'est surprenant ! Les grandes discussions ésotériques n'ont pas semblé m'émouvoir, et de plus, nous changeons plusieurs fois de prof en cours d'année.... Heureusement qu'il y a les deux gros livres de Cuvelhier ! En sciences nat, nous avons un Alsacien nommé Guth, qui, avant les vacances, nous joue des airs alsaciens sur sa cithare.

Arrive le deuxième bac. C'est la Bérézina ! Je ne fais que la moitié du problème de maths, et - honte ! - je perds pied en physique sur les interférences.... Je suis collé !.... C'est la honte, c'est le drame. Alors que, dans l'ensemble, les filles sont reçues (Hélène en particulier), Robert Nicolas est collé lui aussi. Heureusement, il y a une session en septembre. Alors, je vais me mettre à travailler comme un fou, et ce pendant toutes les vacances. Cette année là, l'été fut caniculaire, avec un soleil merveilleux, et moi enfermé dans ma mansarde surchauffée. Du coup, j'ai décidé - mieux vaut deux cordes à son arc - de me présenter également au bac de philo. Et je vais être aidé en cela par mon dernier prof de philo, femme d'âge - avec un gros angiome facial - mais d'une obligeance et une bonne volonté remarquables. Elle me donne les sujets, je lui adresse mes devoirs, elle me les renvoie corrigés, expliqués, longuement. Mademoiselle Dalmar restera - avec Allain en français, et Kieffer en allemand - ceux, parmi les profs du lycée qui m'auront le plus marqué.

Tout ce travail ne sera pas inutile. En septembre, je suis reçu aux deux bacs, Math et Philo, avec même mention AB en Math ! Ouf ! J'ai eu chaud ! Petite consolation : mon ami Robert Nicolas, ce bon élève, régulier dans son travail, plus porté que moi vers les abstractions mathématiques, fut lui aussi collé. Je me demande même s'il n'a pas dû redoubler....

Avec ces dernières péripéties, voilà donc close cette période de l'adolescence : théoriquement la période la plus heureuse de la vie, puisque ne se posent pas encore les grands choix. C'est vrai que j'y ai fait de merveilleuses découvertes. La poésie : de Ronsard à Rimbaud, à Rilke, voire à Henri Michaux.... L'amitié, et je n'ose citer tous mes camarades, de peur d'en oublier.... L'autre sexe ? - là, c'est plutôt transparent, et ce pour de multiples raisons : d'abord parce que, peut-être en raison des événements, je suis plutôt introverti, avec une timidité presque pathologique, qui m'interdit toute audace. Et puis, il faut bien le dire, l'époque était pleine d'interdits, de tabous : pour moi, l'idéal féminin restait une silhouette éthérée. Enfin, étant brévilligne, bigleux (je porte des lunettes depuis la troisième ou la seconde), et pataud, je n'ai rien de la typologie masculine idéale de l'époque style Clark Gable.

La religion ? J'ai bien eu quelques éclairs - quelques flash, dirions nous maintenant - mais je ne pense pas avoir été véritablement, profondément touché. Ma religion est plutôt restée une tradition, un respect pour mes ascendants, mes ancêtres... pour la poésie des églises bretonnes, pour les messes de Larmor, pour les calvaires bretons.

En fait mon adolescence a été lourdement plombée, écrasée par les événements. La mort de mon père d'abord, qui me prive d'un appui, d'un tuteur, d'un conseiller, je suis obligé de trouver la force en moi-même... et puis le face à face avec la mort, la notion du néant. Enfin, les événements extérieurs : la guerre, la défaite, les bombardements, l'occupation du pays, le poids de l'armée allemande, l'incertitude du lendemain.... Cette période difficile nous a tous très durement marqués, au moment où nous nous ouvrons à la vie....

RENNES

Avec le bac en poche, finies les études secondaires, fini le lycée, - finie l'adolescence.... Il faut maintenant décider de l'avenir. Mais le choix est fait depuis longtemps, et je ne me pose guère de questions. Je n'ai aucunement l'intention de faire des maths, pour lesquels je ne me sens aucun attrait. L'élan juvénile vers les belles lettres est retombé : éliminé l'enseignement. Et puis, il faut libérer dès que possible ma mère de la charge financière de mes études, surtout s'il doit s'agir de longues études : elle a pour vivre la pension de retraite de mon père, plus la petite pension d'invalidité de celui-ci, plus encore quelques revenus immobiliers, avec la location de la villa de la rue des Marronniers, héritage de ses parents. Mais tout cela ne va pas chercher bien loin, et nous menons petite vie : je crois que je ne suis pas allé plus de deux fois au cinéma à Lorient. Le dernier film était *Blanche Neige*. Alors, je vais suivre l'exemple de mon frère, en même temps que les conseils posthumes de mon père : donc, commencer la médecine dans l'optique de passer dès que possible les concours militaires.

D'ailleurs mon frère vient d'être reçu, en fin de première année de médecine à Rennes, au concours de l'École du Service de Santé Militaire de Lyon. Bien sûr, ce n'est pas tout à fait ce qui était prévu initialement, c'est-à-dire l'École de Bordeaux, et la Marine. Il a présenté les deux concours, a été reçu à celui de Lyon et collé à celui de Bordeaux. *Alea jacta est...* Compte tenu des événements, militaires entre autres - de la situation financière de la famille - il ne va pas hésiter longtemps, et il opte pour l'École de Lyon. Ce qui fait qu'il va quitter Rennes au moment où je vais y arriver. Et je chausserai ses bottes, à l'endroit où il logeait à Rennes. Quant à lui, il va faire une année à l'École de Lyon, après quoi, en juin 43, l'École, dans cette situation très ambiguë de l'armée d'armistice tolérée par les Allemands, va l'envoyer "à la relève des médecins prisonniers" en Allemagne (ceux qui y sont depuis juin 40) : c'est ainsi qu'il atterrira au stalag XI B, dans les landes de Lunebourg au Nord de l'Allemagne, et qu'il y restera jusqu'à l'armistice de 1945.

Pour sa part, Jean Rouilloux va partir au STO (service du travail obligatoire, une invention des Allemands pour embrigader les jeunes Français et les faire travailler à peu de frais pour le Grand Reich). Il atterrit, lui (peut-être dans sa spécialité de cordonnier ?) à Munich où il connaîtra, en fin de séjour, les gros bombardements anglo-américains.

Me voilà donc, en novembre 42, à dix huit ans, débarquant à Rennes pour y commencer, en fac des Sciences, un certificat de Physique Chimie Biologie PCB, qui à l'époque, était le préambule obligatoire des études de médecine. C'est évidemment un changement complet : quitter des études secondaires bien encadrées pour un enseignement supérieur où chacun est un peu abandonné à sa guise (et je me rends compte maintenant que je n'étais pas préparé à cela - n'étant sans doute pas très mature). Quitter la chaleur du domicile familial, quitter aussi Lorient en ces temps perturbés, moi qui n'étais sorti de Lorient que pour passer à Vannes l'oral du premier bac. C'est vraiment une nouvelle vie que je vais avoir à affronter...

Je loge chez l'habitant, dans une chambre d'étudiant rue Dupont des Loges, à deux pas de la Fac des Sciences, là où mon frère logeait déjà. La taulière est une femme veuve, entre deux âges, chez qui je prends le repas du soir. Le midi, je mange au restaurant

des étudiants de la rue Lebastard. Comme je suis boursier en tant qu'orphelin de père, les repas me sont gratuits, moyennant un petit service : je distribue le pain et je prélève les tickets de rationnement correspondants. La nourriture est tout ce qu'il y a de plus sommaire, c'est l'époque des grandes restrictions. Je me rattrape un peu le soir, car la logeuse a des accointances paysannes dans la région, et c'est ainsi que je fais la connaissance de la soupe au potiron....

En faculté, sans perdre pied véritablement, je flotte un peu. Les cours sont déléterés. En physique, un hurluberlu nommé Dufieu essaye de nous intéresser à la mécanique des fluides et aux vertus du corps noir - sujets dont nous ne voyons pas l'intérêt immédiat pour la médecine. En chimie minérale cela va encore : par exemple, en travaux pratiques, on verse dans un tube à essais un liquide clair, puis un autre liquide clair, et on forme ainsi un sel qui est bleu, ou vert, ou rouge : c'est de la magie ! (à l'époque, notre voisine de Larmor, Madame Guégan, qui faisait sa pharmacie, était prosecteur et surveillait les TP, mais je ne la connaissais pas encore). En chimie organique, je découvre la magie des formules développées, des formules qui couvrent parfois tout le tableau... de quoi s'y perdre ! En Biologie Animale, la génétique de l'époque, les haricots de Mendel, les croisements de *Drosophila Melanogaster*, avec la transmission des variantes sans ailes... passionnant ! Ou encore les tritons à qui on greffe des pattes... pauvres bêtes ! (au lieu de nous apprendre les amibes ou les protozoaires, ce qui eût été d'un intérêt plus immédiat....) De la biologie végétale, je n'ai plus aucun souvenir.... Dans tout cet univers nouveau, dans cette ville inconnue, - sans personne pour vous conseiller - sans cours photocopiés (le papier est rare en temps de guerre) - sans livre à consulter - j'ai du mal à m'organiser.



Heureusement, nous avons constitué un petit groupe d'amis très solides, trois filles et trois garçons : anciens condisciples du lycée de Lorient : Maurice Yquel et Georges Rouzaud, le play-boy - lequel, d'ailleurs, abandonnera la médecine en fin de première année pour la Marine Marchande.... Brigitte Waquet, fille d'un médecin de Lorient, petite rousse à la chevelure flamboyante et aux taches de rousseur. Yvonne Théfioux, un peu boulotte, la seule rennaise. Et Janine surtout, Janine Le Doré, brune aux grands yeux de velours, avec un type physique un peu « des îles », un peu plus âgée que moi. Nous nous retrouvons souvent, aux cours sur les bancs de la fac - ou au restaurant universitaire rue Lebastard - voire sous les cèdres du Thabor, le grand jardin de Rennes. Trois garçons, trois filles, certes, mais n'allez pas croire à une quelconque vie en couple : l'époque, comme je l'ai déjà dit, est pleine de retenue, d'interdits...

photo 15 - Rennes 1943 - Maurice Yquel et nos égéries :

Janine, Brigitte, Yvonne

Nous retrouvons aussi, de temps en temps, assez rarement, nos anciens camarades du lycée : Georges Raude, mon grand ami Robert Nicolas en prépa Math Sup, d'autres en licence d'anglais comme Simone Le Luec, ou Marie Thérèse

L'atmosphère à Rennes, la guerre, la situation du pays ? En cette fin d'année 42, les choses ont bien changé depuis l'armistice de 40. Après les grands succès de l'armée allemande, en Afrique avec Rommel, en Crète brillamment conquise par les parachutistes allemands, après l'écrasement des armées russes lors de l'invasion en juin 41, nos vainqueurs ont connu l'hiver russe, les premiers "replis élastiques stratégiques", le "front hérissé". En novembre 42, ils butent sur Stalingrad. Et surtout, le 8 novembre 42, les Anglo-américains débarquent en Afrique du Nord : du coup, les troupes allemandes envahissent la zone libre, l'armistice vole en éclats, la flotte française se saborde à Toulon Mais le mythe de l'invincibilité allemande a du plomb dans l'aile. Si on ajoute à cela les exécutions d'otages, le STO, les énormes prélèvements de la Wehrmacht sur les biens de consommation des Français - donc l'aggravation des restrictions - il n'y a plus grand monde, en dehors de Radio Paris, à croire en la victoire du Reich. Mais en attendant, il faut vivre....

En janvier 43, deux ou trois mois après mon arrivée à Rennes - je parlerai plus loin des voyages Lorient - Rennes - alors que les bombardements anglais sur Lorient avaient pratiquement cessé depuis un an et demi - alors que l'énorme base sous-marine était pratiquement achevée sans que les avions alliés soient intervenus au moment où elle était la plus vulnérable - les stratèges anglo-américains s'aperçoivent que les U-boote allemands, les loups gris, font des ravages dans les convois vers l'Angleterre - ces convois qui représentent le cordon ombilical Amérique-Angleterre, tout l'approvisionnement stratégique. Dönitz écrit : "Si nous engageons tous nos sous-marins devant les côtes américaines, nous pourrions saigner à mort le tonnage ennemi". Churchill prend peur. Le 14 janvier 1943, il adresse une directive au Commandant de l'aviation stratégique : "En raison du récent accroissement de la menace des U-boote, le cabinet de guerre a donné son autorisation pour un bombardement de zone contre les bases opérationnelles des U-boote sur la côte ouest de la France. En conséquence, votre commandement devra attaquer de nuit, avec tous les moyens disponibles. Votre mission est de dévaster totalement les zones dans lesquelles sont situés les sous-marins. Je vous demande de commencer une opération de ce type contre Lorient, avec les moyens les plus puissants".

Et Lorient, comme Carthage, va être détruite, anéantie, rasée systématiquement par une série de bombardements - d'abord par bombes explosives, puis par bombes incendiaires, larguées de 5000 mètres sous forme de conteneurs qui s'ouvrent avant de toucher le sol : un vrai tapis. Qu'importe si la base elle-même ne sera pas atteinte, delenda est Carthago ! L'assaut commence dès le jour où il est décidé, le 14 janvier : 14 morts parmi la population civile. Puis le 23 janvier : 10 morts. Puis ainsi de suite jusqu'au 16 février.

Les civils sont évacués... ou s'évacuent par eux-mêmes... Ma mère et tante Hélène réussissent à trouver des charrettes de paysan - c'est difficile, mais la solidarité fonctionne. Elles chargent tout ce qu'elles peuvent, choisissant de leur mobilier ce qu'elles préféraient, le choix est difficile... Elles gagnent au plus près : Pont-Scorff d'abord, puis Quimperlé, où on se souvient qu'on a eu des amis d'enfance, même si on ne les a pas revus depuis des lustres : les Tréguier, marchands de machines agricoles, au carrefour de la ville haute vers Mellac. Et l'élan de solidarité joue encore : les

Tréguier les accueillent, et elles vont rester là plusieurs mois, un an peut-être. Ensuite elles loueront quelques pièces chez Jules, un ancien coiffeur qui a une maison sur la route de Mellac vers Bannalec, à un ou deux kilomètres de Quimperlé. Tante Hélène louera un magasin près de chez les Tréguier, pour continuer son commerce de chaussures.



photo 16 : photo d'archives

A soixante ans de distance, actuellement, je reste encore pantois devant cette solidarité dans l'épreuve - et aussi devant cette volonté de rebond de deux femmes dans le malheur.



photo 17 : Quimperlé, rue Mellac, 1943 ? Avec ma mère, Tante Hélène et Jean Rouilloux

Au plus fort des bombardements - sans doute le 23 janvier 1943 - on décide à Rennes de faire appel aux étudiants volontaires pour déblayer la ville de Lorient.

Naturellement, Maurice Yquel et moi sommes les premiers volontaires. On nous donne une couverture, et nous partons de Rennes par un train poussif, dans des wagons de troisième classe (à l'époque, il y avait trois classes) qui devaient dater de 14-18, avec des banquettes en bois à claire-voie et des portières par compartiment qui s'ouvraient entièrement vers l'extérieur. Cahin-caha, nous parvenons en fin de journée en gare de Lorient - ce qui restait de la gare de Lorient, où règne un désordre indescriptible. Le soir tombe, c'est en janvier. Nous avons à peine, avant la nuit, le temps de constater que Lorient n'existe plus... qu'il n'est pas possible de déblayer, à la main, des maisons qui n'existent plus, des rues pleines de gravas.... De ma mère, de tante Hélène, pas de traces. Et soudain, les sirènes de l'alerte se mettent à hurler. Nous n'avons que le temps de nous réfugier dans l'abri, qui était (et je crois, est toujours) en face de la gare, sous la terrasse de l'école de Kerentrec'h. Les pinceaux des projecteurs balayaient le ciel, les canons de DCA crachent leurs rafales, on suit le ronronnement des moteurs des bombardiers, des bombes sifflent et éclatent un peu partout. Et cela va durer une partie de la nuit. Au petit matin, nous n'avons plus qu'à reprendre le train pour Rennes, avec le sentiment d'avoir tourné une page de notre jeunesse....

177 ans d'une ville rasés en quelques raids.

Tout un pan de mémoire qui s'effondre.

Je ne retrouverai plus jamais, dans la ville moderne qui sera reconstruite - mal reconstruite, à la va-vite- mes racines.

A quoi a avancé, dans une guerre, la destruction systématique des habitations ? Et en plus, d'un pays soi-disant ami ?

Merci l'Angleterre, merci Churchill.



photo 18 - photo d'archives

Lettre de Jean Kergrene, "Hurmengol", 12-7-43 (Hurmengol est le nom que donne Kergrene, par dérision, à son lieu de repli : Remungol).

Mon cher Jean,

Deux pages entières ! Et à la fin, encore 7 lignes ! Diantre, tu as l'excuse profixe ! Rassure-toi donc, mes cordes vocales n'ont pas encore disparu.

J'avais d'abord attribué à l'adresse fantaisiste (si tu t'en souviens) de ma missive ce silence. Puis j'avais vu Le Moign pendant le gras. (NB: le Mardi Gras) Je revenais de Lorient, lui allait à Tréauray voir Yves Delacré. Nous avons devisé assez longtemps.

Apprenant peu après la mort de Peutrec, je lui avais envoyé au 3, 8, ou 11 (je ne me rappelle plus) rue une missive funéraire tout à fait tapée : j'attends toujours la réponse....

J'ai vu aussi Niko : il n'avait rien reçu. Mais après les bombings répétés de Rennes, je pensais que les lettres avaient été détruites.

Ainsi, ton frère va partir : comme médecin auxiliaire, sans doute ? Encore un que la guerre aura empoisonné dans ses études - à moins qu'on ne l'envoie dans une ville bombardée, et qu'il se destine à la chirurgie. Il acquerra là-bas une sûreté de main prodigieuse, et après cet entraînement intensif, il sera un praticien émérite dans l'art de couper têtes, bras, jambes (les guerres successives améliorent la chirurgie.)

Comment a marché ton évacuation ? Dire que tu avais ramené à Noël tout ce que tu avais à Bannalec ! J'espère que tu as pu sortir le maximum. J'ai vu à Lorient Yquel le dimanche 17 janvier. Es-tu venu à Lorient à cette époque ? Et ta maison ? La rue du 62e doit être massacrée, si je me souviens bien.

Après des prodiges de reptation, j'ai réussi à attendre un transporteur. Mon père ayant eu un autobus des tramways, nous avons à peu près tout sorti (sauf la cuisine : mon père ayant été maintenu jusqu'en fin février, tout y est resté : buffet, fourneau, chaises, table). La table est toujours debout, car les alentours n'ont rien eu : un chapellet à 200 mètres vers Lorient, un autre à 300 dans la direction d'Hennebont, un troisième dans les champs, deux bombes incendiaires : rien, autrement dit.

Le pillage donne à mort, car de nombreux indigènes sont restés.

Pour le massacre, il y a eu trois coups au but : $11 + 24 + 3 = 38$ macchabées. Sans compter ceux qui ont été tués au début, en particulier dans le dernier bombardement de jour.

Je suis allé à Lorient une fois, depuis qu'il est interdit d'y pénétrer. Good work ! Temps clair ! Bonne visibilité ! Grand sport ! Regrettable que les sous-marins continuent à sortir et qu'il y ait presque autant d'ouvriers qu'auparavant.

Oh ! Je n'ai pas mauvais esprit ! Je veux bien que le fait de raser l'entrée de la rue du Morbihan (C'as tu vu ? Il n'y a plus un pan de mur !) porte un sacré coup à la machine de guerre allemande - mais j'avoue que je ne vois pas comment. Sauf le fait que les Allemands ont dû installer leurs maîtresses plus loin.

A Hennebont, par exemple, ville avant guerre confite de bigoterie, et maintenant ! ! !

Bref, Lorient, Saint Naz, Rennes : qu'est ce que la Bretagne déguste ! Après guerre, il y aura du travail pour les urbanistes !

Et justement, je serais curieux de voir si Rennes avait une DP (défense passive) sérieuse ? A Lanester, un homme est mort, l'artère radiale coupée : personne ne savait faire de garrot, bonne mère ! Nous n'avions rien, les toubibs s'évacuaient le soir, pas un poste de secours, rien, rien, rien.

J'avoue ne pas comprendre l'importance de la maîtrise de l'air, puisque les bombes tombent toujours à côté. Yquel, évidemment, ne doit pas partager ces idées : l'exemple de Lorient n'a pas dû le corriger.

Ainsi, tu as été reçu 23e : félicitations ! Car enfin, Rguzaud devait être de ta force, si je me souviens, en maths. Tu vas sans doute continuer tes études de médecine. Travaille pendant que tu le peux, car je ne crois pas que l'après-guerre sera propice

épiciers (je n'insinue rien, épicier désigne ici par exemple le monsieur qui a une excellente situation dans les Indirectes) et qu'une impression d'ailleurs, mais dans le cas de la défaite de qui tu sais, il pourrait y avoir du sport.

et je m'encroûte terriblement. Pour réagir, j'ai repassé le bac de maths (avec une préparation sérieuse de 3 mois). Le résultat ne s'est pas fait attendre. Je me déciderai un de ces jours à préparer un concours administratif! Ah, vingt dieux! Présentement, je travaille surtout le breton, par cours par correspondance.

Hurmengol Carte Michelin N° 63 pli 2 N° 59 pli 19. Sur la route de Locminé à St Nicolas des Eaux.

Ce trou infect possède un fragment de voie romaine, et un château où le 27 juillet 1719, Lambilly rédigea la réponse à Philippe, roi d'Espagne et lui proposa l'alliance bretonne (conspiration de Pontcallec).

Hurmengol est dédiée à Ste Julitte. Tu ne la connaissais pas! Et son masculin est Cyr (comme Saint Cyr). Ca vaut presque Anthelme. Le cimetière entoure l'église. Une rue entoure le cimetière, qu'entoure une rangée de maisons, c'est tout.

Notre turne est située dans un quartier-rue (entends une route bordée de maisons, presque toutes couvertes en chaume). Devant notre porte, un puits en pierre avec date 1833. Sur le puits s'appuie un tas de fumier. A titre indicatif, un enfant est mort du croup dans la maison d'à-côté. Cette maison que nous occupons est neuve. Elle possède deux pièces, dont une a un plancher - et un grenier. Elle nous est louée 50 francs par mois!! Personnellement, je dors dans un hamac dans le grenier.

A Lorient, j'avais rempli une caisse de bouquins. Elle est venue ici, mais des tas d'autres sont restés là-bas. Ma mère cuisine dans le foyer, sur un trépied, et pour le ravitaillement, il faut faire au moins deux kilomètres.

Les indigènes sont répartis en deux groupes: les Bourgeois et les Pésants. Les bourgeois habitent, cela va de soi, le bourg. Ils sont tous obnubilés par Paris. Y aller, revenir avec un accent Belleville et se foutre de la gueule des péquenots: ceux qui travaillent dur toute l'année, et qui ont des enfants parce qu'ils ne savent pas y faire. Voilà leur idéal.

Il existe un certain dimorphisme. Les mâles ont comme but le dimanche: faire le plein au rouquin. Les femelles sont toutes du type petites femmes, s'inspirant de Marie Claire, Notre cœur, Sensation etc... etc... Elles posent à la jeune fille type cinéma américain: cigarettes, culture physique, etc... (tout-a fait curieux d'ailleurs). Elles cherchent surtout un mari qui les sortira de ce trou, - et pour n'être pas troublées dans la chasse, aucune ne travaille. C'est chez elles que se recrutent toutes les petites tapins de France (qui sont en majorité des bretonnes). Car comme moralité, ça se pose là! Enceintes avant le mariage, avortements sont des événements quotidiens, auxquels on ne prête pas attention. Dans ma classe, j'ai 4 ou 5 bâtards sur 30 élèves.

Les paysans sont des beaucerons. Ils partent au printemps et reviennent en automne avec 15 à 18000 francs d'économies. Ca leur permet de s'établir après un certain nombre d'années. Ceux qui sont fermiers ou propriétaires ne vont naturellement pas en Beauce.

Je suis en vacances depuis le 1er juillet. Un vaste étang permet de nager quelque peu.

Voici un poème de Tristan Corbière dont parle Verlaine dans "les poètes maudits":

Eh bien, tous ces marins - matelots, capitaines
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines
Sont morts - absolument comme ils étaient partis.

Battant à travers l'eau! - Ca se dit
encombrer...
Un coup de mer plombé, puis la haute mât
Fouettant les flots ras - et ça se dit sombre

Allons, c'est leur métier; ils sont morts dans leurs
bottes
Leur bourjaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
- Morts... Merci: la Camarde a pas le pied marin
Qu'elle couche avec vous, c'est votre bonne femme
- Eux, allons donc: Entiers! Enlevés par la lame!
ou perdus dans un grain...

- Pas de fonds de six pieds, ni rats de
cimetière
Eux ils vont aux requins! L'âme d'un mate
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre
Respire à chaque flot.

Les amours jaunes - Gens de mer

Un grain... Est-ce la mort, ça? La basse voileure

Je suis aussi allé voir ma frangine à Quiberon, mais depuis août, je ne sors pas, car mon père a été opéré d'une hydrocèle et reste couché. Je suis donc seul à nourrir les lapins, tirer de l'eau, etc... Ma mère ne va pas fort non plus.

Je ne puis donc m'absenter. A Lanester, en juillet, j'ai songé à pousser jusqu'à Quimperle, mais j'avais là-bas trop de travail: barricader les portes, cueillir les fruits dans les arbres... Mais j'espère pouvoir m'y rendre la semaine prochaine. De toute façon, je ne puis m'engager, mais j'espère quand même pouvoir te voir là-bas. Excuse-moi donc de ne pouvoir te donner de jour - peut-être jeudi? Je te remercie beaucoup de ton invitation, mais je ne sais pas si vraiment...

Pour le 25 août, je marche... que dis-je, je vole! Mais certains points ne me semblent pas clairs. A quelle heure? Mangerait-on là-bas?

Passant à La Trinité-sur-mer, j'ai demandé à plusieurs personnes s'ils ne connaissaient pas un réfugié lorientais nommé Jeffrédo. Aucun n'a pu me répondre.

Console-toi de ne pas m'avoir répondu. Tu as l'air si affecté de cela que ça me fend le cœur. Je ferai mon possible pour te voir là-bas.

A bientôt, vieux trognon

Kergrene

J'ai cité in extenso cette longue lettre, car elle reflète tous nos soucis - et nos joies - d'alors. La perte de nos racines, les soucis des réfugiés, l'incertitude des lendemains, la vie à la merci des bombes... Mais aussi l'amitié, une certaine naïveté, une certaine verve... Une rancœur devant la médiocrité de certains. Quand ma mère a dû évacuer le mobilier de la Ville-en-Bois, elle a empilé sur la charrette du paysan (encore heureuse d'en trouver une, même si elle était un peu chère) ce qu'elle pensait avoir une certaine valeur, au moins, pour elle, sentimentale.

Lorsqu'à la fin de la guerre, après la reddition des Allemands de la poche de Lorient, nous avons retrouvé la maison, elle était encore debout, quoique assez abîmée. Mais à l'intérieur, plus rien... tout avait disparu. Je veux bien que les Allemands aient brûlé ce qui restait des meubles, - mais les livres de mon père?

Lettre de Jean Kergrene Vannes le 20-10-43

Cher Jean

L'en-tête de cette lettre, inusité, est une conséquence de l'honorerie du 28 septembre, par laquelle l'inspecteur d'Académie (Vannes) faisait savoir à Monsieur Kergrene (Jean) que vraisemblablement il n'aurait pas d'intérêt à lui confier, mais qu'il lui ouvrirait les bras pour un stage d'un an, avec traitement, dans divers organismes (gym, agro, pédagogie). Comme un PS précisait que la rançon de ce stage serait un engagement décennal, ledit Kergrene (Jean), de sa plus belle plume, lui a foutu illico sa démission dans le Q.

Mais comme malgré tout, il faut vivre (vivre, ça va encore, mais manger) je suis entré à la gare de Vannes comme auxiliaire. Pendant quinze jours j'ai collé des étiquettes "colis express" sur les colis ad hoc. Puis on m'a, depuis lundi, collé un horaire à la noix : 10h-11 ½ renseignements (très intéressant, ça me change du sexe féminin de Remungol, par Locminé) 12 ¼ - 3 ¼ : télégraphe-téléphone 6 ¼ - 10 : renseignements bagages. L'empoisonnant, c'est pour l'heure des repas.

J'avais l'occasion de voir Rouzaud assez souvent. Il se tape Auray-Vannes-Auray pour un motif assez habituel chez cet individu. Mais maintenant, je ne pourrai le voir que quand il prendra le train.

J'ai vu Le Cunff, La Ferrière, j'ai aperçu Le Boulch à Vannes, et Godard en train. Et même Cochard, un de nos anciens pions, qui est venu me serrer la main : je ne le regardais pas, car je restais cogitant, me demandant si je devais lui casser la gueule, comme je me l'avais juré au bahut... Il y a aussi Dantec et Audic dans le coin.

Le recensement de la classe 43 va encore empoisonner bien des gens dans leurs études. Et d'autre part, la classe 44 sera aussi la prochaine à passer sous la toise : "on parle" même qu'on lui ferait son affaire : dans un mois disent les uns, en janvier disent les autres.

Après l'expérience de Nantes, il semble que le Bomber Command marque un temps d'arrêt. Nul doute qu'il s'agit d'un réajustement des méthodes, et que dans un avenir assez proche, on va voir quelque chose de mieux : Lyon ? Marseille ? A moins que Vichy ? Vraiment, 2000 morts - chiffre officiel, mais paraît-il réduit - sur 200000 habitants, ça ne paie pas : à peine 1/100 ! By Jove ! Il nous faudrait du 95/100 - et même du 105 !

J'espère que tu as de bonnes nouvelles de ton frangin (dans la marge : en relisant, je ne puis m'empêcher de constater que j'ai le sens des transitions, ainsi qu'un tact très approfondi) : peut-être n'a-t-il plus pour longtemps là-bas ?

Quoiqu'en cas de victoire AS R, j'ai l'impression qu'il y aurait du sport, et que nous n'aurons pas fini de voir la guerre : guerre entre les puissances victorieuses, contre les japs, guerres civiles entre les bolchevistes, gaullistes, giraudistes, etc....

Vivement la paix qu'on retrouve des week ends, et du beurre à 5f la livre !

Les vacances se tirent, et tu dois être assez occupé. Quand, de m'écrire, fantaisie te prendra :

Jean Kergrene, en gare de Vannes. Morbihan.

Malgré tous ces drames, malgré les restrictions de tous ordres, cette année 42-43 à Rennes va s'achever, sanctionnée par un PCB enlevé sans gloire, avec une place honnête, sans plus : 23e. J'en conserve, de cette année, je dois dire, un sentiment mitigé, lié à cet abord d'une nouvelle vie hors du cocon familial, dans un certain isolement malgré notre groupe d'amis, et dans des conditions matérielles difficiles. Je n'ai pas eu l'impression de me réaliser pleinement !

Je pars donc en vacances à Quimperlé. Mais je vais revenir à Rennes passer - vraisemblablement au début des vacances, car il fallait avoir été reçu au PCB - le concours de l'École du Service de Santé Militaire de Lyon (celui de Bordeaux n'était ouvert qu'à la fin de la première année de Médecine). Je n'avais plus ma chambre de la rue Dupont des Loges, et ne savais où loger. Mais durant le voyage Quimperlé - Rennes (je reparlerai de ces voyages épiques) - à moins que ce soit à l'arrivée gare de

Rennes - je rencontre au hasard d'une conversation un jeune homme de mon âge, qui m'invite à loger dans sa famille, dans une maison située au bord du canal qui se jette dans la Vilaine.... Famille fort sympathique, avec plusieurs filles... : il y avait beaucoup de solidarité pendant la guerre !

L'Hôpital militaire où avait lieu l'écrit était situé un peu plus haut, pas très loin : c'était, je crois, l'hôpital complémentaire du Grand Séminaire. Il y avait eu à Rennes, en ce qui concerne les hôpitaux de l'époque, un jeu de chaises musicales (expression peu adaptée pour un sujet aussi grave...) : les Allemands avaient réquisitionné pour leurs ressortissants l'hôpital civil, l'hôpital civil avait élu domicile dans l'hôpital militaire rue St Hélier (je crois) - c'est là que je ferai ma première année de médecine - et les militaires étaient logés au Grand Séminaire.... Le concours se passe assez bien. En culture générale, le sujet de dissertation est : "La discipline fait la force principale des Armées, elle est aussi celle des Nations". Quand j'y repense, je trouve que ce sujet, dans le contexte de l'époque, était particulièrement tendancieux : le Maréchal, ou De Gaulle, apôtre de la désobéissance ? Et sans doute périlleux, en fonction des idées de l'examineur. Mais j'ai dû bien m'en sortir, car, évidemment avec les notes des autres matières, je suis admissible.

Vient l'oral. Je crois, malgré que mes souvenirs ne soient pas très frais, que l'oral s'est passé à Paris au Val-de-Grâce. Et c'est là que j'ai dû faire connaissance avec Paris, et avec le Val. Ma mère avait, dans la capitale, une amie de jeunesse, Madame Besnard, qui habitait Issy-les-Moulineaux, où elle tenait avec sa fille un magasin de fleurs. Je revois le magasin sur la rue, croulant sous les fleurs, et le logement en rez-de-chaussée sur cour. Je fais connaissance avec le métro, la ligne 12 et ses stations. Je suis frappé par les façades grises de la rue de Vaugirard.... Malraux n'était pas encore passé par là.. Et, de plus, c'est le Paris de l'occupation, avec les uniformes hostiles et les pancartes en allemand.... Premier contact réticent - mauvais début !

L'oral au Val-de-Grâce, c'est l'effondrement, c'est la Bêrezina. Je tombe sur des questions qui ne faisaient pas partie des programmes rennais du PCB. En biologie animale : les rhizopodes. Il faut que ce soit l'examineur - fort débonnaire au demeurant - qui m'explique qu'il s'agit des amibes. Que leur division est, soit asexuée par scissiparité, soit sexuée par kystes : on était loin des tritons de Rennes.... En biologie végétale, je tombe sur les méristèmes : cela va un peu mieux, car je me souvenais du Boulet et Oubrède de la classe de math élem. Mais ce sera quand même insuffisant pour me racheter. C'est l'échec.

Rétrospectivement : comment ai-je pu aborder ce concours sans connaître le programme exigé ? Cette absence de préparation, c'était sans doute par angélisme, par manque de maturité, par manque de rigueur, d'esprit d'organisation. Sans doute aussi par manque de conseil : mon père ni mon frère n'étaient près de moi.... Personne ne m'avait dit que, malgré la guerre, il existait à Toulon et surtout à Brest des "écoles annexes" à statut paramilitaire, où on pouvait entrer dès avant le PCB, et où naturellement les élèves étaient spécialement préparés au concours de l'École. C'est là que l'on mesure l'absence du père !

Après l'aventure du bac de maths, deuxième échec. Le coup est rude ! Vae Victis. Mais, à part cela, je vais passer à Quimperlé d'excellentes et longues vacances. Nous devons encore, je crois, loger chez les Tréguier. Je retrouve dans cette petite ville certains de mes amis de Lorient : soit qu'ils y soient réfugiés, comme François Caradec - les promenades en Basse Ville, parfois avec Pépé Gloux - soit qu'ils viennent

me voir, comme André Hardy réfugié, lui, à Pontivy. Mais j'ai aussi lié des amitiés nouvelles locales. D'abord avec Jean et Christiane Le Goc, les quincailliers en face de chez les Tréguier. Christiane joue fort honorablement du piano, par exemple "Sur un marché persan" de Kettelbey. Nous discutons vivement - nous nous chamaillons parfois, toujours amicalement... Avec Jean Goc, et parfois Christiane, nous allons jouer au tennis sur un terrain appartenant à un propriétaire d'une usine dont je ne me souviens plus du nom. Il y a aussi les frères Jean et Robert Béchu, qui tentent de m'entraîner chez les scouts : avec eux, j'apprends à chanter à plusieurs voix les belles chansons scouts. Nous faisons de grandes promenades à pied. Et, à bicyclette, quelles randonnées magnifiques, non troublées par les automobiles, si rares à cette époque de restriction d'essence. Nous allons à Concarneau voir Gaby Boucher, fille d'amis - ou de parents ? - des Tréguier. Elle est un peu plus âgée que moi, elle vit avec des parents âgés, tristes comme bonnets de nuit, et plus ou moins malades. L'hiver, en temps de guerre, Concarneau est morne et triste, certaines plages sont interdites par l'occupant (la hantise du débarquement). Mais, l'été, Gaby a beaucoup d'amis (et amies) étudiants, cela forme des bandes fort joyeuses - et mes souvenirs seront radieux comme le temps.

Par la suite, Gaby et moi, nous nous écrivons longtemps, et de longues lettres. J'en ai conservé certaines, elles sont le reflet de cette vie de guerre, de la jeunesse qui fuit sans qu'on puisse en profiter vraiment. Gaby était sensiblement de l'âge de Jean Rouilloux - et tante Hélène n'aurait pas vu le mariage d'un mauvais œil. Gaby s'y serait peut-être ralliée - je n'ose dire résignée - malgré qu'elle ait été d'un niveau intellectuel plus élevé. Ne serait-ce que pour échapper à cette vie restreinte auprès de ses parents ? Mais le sort en décida autrement...

Ma correspondance avec Gaby cessa après mon retour à Lorient, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Bien sûr, je vais aussi à Bannalec, sans doute pour le ravitaillement (toujours difficile, malgré la monnaie d'échange constituée par les chaussures de tante Hélène) - mais pas seulement : je suis toujours accueilli si gentiment par Anne Thiec et sa mère....

Autant que je puisse me souvenir, l'été fut beau. Dans les impressions qui me restent, autant les hivers de guerre furent froids - j'ai quelques photos de neige sur Rennes -, autant les étés furent chauds... à moins que l'on ne garde que les bons souvenirs ?

Je ne sais quand Jean Rouilloux est parti en Allemagne au STO (service du travail obligatoire). Quant à mon frère, il n'était pas à Quimperlé pour ces vacances : en juin 43, alors qu'il est rentré à l'école de Lyon en 42, l'École les a envoyés, comme je l'ai raconté plus haut, relever les médecins prisonniers, et c'est ainsi qu'il va rester prisonnier au Stalag XI B jusqu'à la libération... deux longues années !

Lettre de Robert Nicolas 22 septembre 43 Langroise (près d'Hennebont)

Mon vieux Jean

Comme d'habitude, voilà les vacances terminées, et on ne s'est pas vu plus souvent que les autres fois. Enfin, je pense aller à Quimperlé d'ici quelques jours... Et alors, l'autre jour, ton voyage t'est bien terminé sous la pluie, tu aurais mieux fait de rester coucher. D'ailleurs, tu serais venu faire une promenade dans les bois le même soir, parce que, à peine arrivé

chez moi de la petite conduite que je t'avais faite, la chasse à l'homme a commencé, et il nous a fallu faire un petit stage à l'écart. Ils n'ont pas eu grand succès

J'ai entendu dire qu'à Quimperlé aussi, il y a eu quelques mouvements rassembleurs... enfin, passons.

Et ton concours de Lyon ? Je pense que tu as les résultats - bons naturellement ?

Pour ma part, tu dois savoir que le lycée de Rennes se replie dans certaines localités assez éloignées de la ville : il m'est sûrement impossible d'être externe. L'internat dans des baraquements n'est pas pour me plaire non plus. Ah ! Si ça pouvait craquer un peu, on y verrait peut-être plus clair.

Par ailleurs, je pense que Kergrène t'a écrit depuis notre rencontre à Hennebont : il m'a donné quelques bouquins à toi. Je te les apporterai lorsque j'irai à Quimperlé. Tu n'as qu'à me dire quel jour je pourrai aller, parce que si je reste sur ma propre décision, je pourrai reculer la date comme la dernière fois.

Salut à toi

Robert

Lettre de Robert Nicolas Langroise 21 octobre 43

Mon vieux Jean

J'arrive hier de Rennes.

Pour y aller, difficultés. Vendredi, déraillement, pas de train correspondance avec Redon⁷. Lundi matin, nouveau déraillement. Il fallait pourtant bien se décider : j'ai donc pris l'express suivant à 10 heures du matin. Après un transbordement sur les lieux de l'accident, après plusieurs heures de trajet, après plusieurs heures de retard, je suis arrivé à Rennes à 11 heures et demi du soir. Et il y a des gens qui écrivent dans Ouest Eclair que c'est un jeu d'aller à Rennes !!!

A Rennes, rien de changé. J'ai apporté le "gros ballot" au gros bahut, qui l'a accepté après le "dernier délai" du 15 octobre.

J'ai vu le patron qui m'a paru assez sympathique. Mélédo au contraire m'a raconté qu'il est embêtant comme pas un. Je verrai cela sur place. La rentrée est fixée au 3 novembre, comme pour vous, d'ailleurs.

Je ne crois pas pouvoir aller à Quimperlé si le temps persiste à mouiller. Si tu veux, toi, viens le matin - d'ailleurs, c'est obligatoire si tu veux retourner dans la même journée.

Sur ce, au revoir, à bientôt. Bonjour à Madame Weber.

Robert

J'ai cité ces deux lettres écrites à un mois d'intervalle pour montrer que malgré les vacances, malgré les heures ensoleillées, l'atmosphère reste lourde. Il y a le poids écrasant de l'occupation. On sait, bien sûr, que la victoire de l'Allemagne n'est plus qu'un slogan vide de Radio Paris, mais l'occupant accentue sa pression, essaie de rassembler le plus possible de travailleurs pour le STO. Pendant ce temps la Résistance tente de s'organiser, fait sauter les rails de chemin de fer, coupe les liaisons téléphoniques ou électriques, ce qui entraîne de la part des Allemands, sanctions et répression. Ces trajets en train Quimperlé-Rennes ! C'était devenu ma hantise... ma

⁷ A cette date, il y avait assez souvent des rafles de la gendarmerie pour contrôler les jeunes de la classe 43 réfractaires au départ en Allemagne au STO. Le plus souvent, avertis par les gendarmes, les jeunes en question préféraient se cacher...

Robert ayant échoué au bac de math 41-42 avait dû redoubler la classe de Math Elem au lycée de Lorient replié à l'époque à Guéméné, ce qui explique qu'il n'a intégré Math Sup Rennes qu'en septembre-octobre 43

Il y avait de fréquents déraillements sur la voie Quimperlé-Rennes liés à des sabotages par les résistants

galère dirions nous maintenant ! D'abord l'inconfort des troisièmes classes de l'époque, les banquettes en bois.... Les incidents sur les voies, comme les raconte Robert dans sa lettre, les rails qui sautent, les déraillements, les bombardements.... Et puis, les changements à Redon, avec l'angoisse des correspondances aléatoires : que de temps j'ai passé dans la salle d'attente de cette gare - parfois toute la nuit à se geler sur les banquettes en bois ! Toutes les fois que je passe maintenant par cette petite gare, qui n'a pas changé d'aspect depuis ces temps mouvementés, je pense à ces changements pendant la guerre....

Et encore, l'arrivée à la gare de Rennes, qui avait été bombardée et où un train de munitions avait sauté... tout alentour avait souffert, les immeubles de l'avenue Janvier rasés : oui, il y a eu du travail après guerre !



Le Service de Santé Militaire n'ayant pas - pas encore - voulu de moi, je vais reprendre, à cette rentrée 43, mes études médicales. Plus exactement, je vais les commencer, puisque le PCB n'était qu'un certificat de Sciences. A Rennes, j'avais eu, avant les vacances, des mots avec ma logeuse de la rue Dupont des Loges : elle s'était absentée quelque temps, et, en son absence, j'avais - paraît-il - laissé ma chambre un peu en désordre. Ce qui était sans doute vrai. Bref, je vais transporter mes pénates - ma raison sociale - en traversant la Vilaine, chez une amie du Général Jolivet (un ami de ma mère), Madame Chartier. Dans les notes que j'ai conservées, j'ai deux adresses : 33 rue Aristide Briand et 1 rue de Belfort, je pense que c'est cette dernière qui est la bonne. Cela se situe sur les quais, et mon frère y avait déjà logé : il s'était lié d'amitié avec le fils de la maison, Paul dit Polo, lequel s'essayait au journalisme et comme chansonnier. Géographiquement, l'implantation est idéale, proche de la fac de médecine que je vais fréquenter, et pas très loin des hôpitaux. La chambre est moins enthousiasmante, contiguë à la chambre

des propriétaires, avec toilettes et WC communs... bref, manquant totalement d'intimité. Mais, c'est la guerre, il faut se contenter de ce qu'on trouve....

L'ambiance en médecine est très différente de celle du PCB, expurgée qu'elle est des scientifiques purs. Et puis, je crois que j'ai mûri, je commence à me réaliser. Nous sommes une trentaine d'étudiants de première année. Le matin, c'est le stage à l'hôpital - l'hôpital civil, comme je l'ai déjà dit, occupant l'hôpital militaire Ambroise Paré, rue St Hélier. Je commence mes stages en chirurgie chez le "petit père Legal - Lasalle" Je découvre la maladie, sinon les malades, lesquels sont fort mal installés en

chambre commune d'une dizaine de lits. Je me souviendrai toujours de la première malade que je vois : un cancer du sein évolué et ulcéré. Prémonition de ma carrière - de ma vie ?

Et la première fois que je rentre dans une salle d'opérations ! Quelle émotion, proche du malaise... il faut faire sur soi un gros effort pour avoir l'air indifférent devant le sang qui coule ! Mais l'ambiance, en ces temps de guerre, dans ces petites promotions d'une petite école de médecine - Rennes comme Nantes n'accèdera au rang de faculté qu'après la guerre - l'ambiance donc, est extraordinairement amicale. On se soutient et on s'aide, on peut travailler de ses mains autant que l'on veut - et je pense avec émotion aux internes qui nous "coachaient" : Louise Toudic, Yvonne Rapidement, je vais faire les actes courants, pansements, injections intraveineuses, etc. En fin d'année, on peut commencer à songer à l'externat - et ensuite, si l'on travaille, on peut être interne. C'est une formation sur le tas, solide.... Quelle différence avec ce que je connaîtrai plus tard, dans la "grande" faculté lyonnaise ! C'est l'antithèse. Mais n'anticipons pas.

Nous avons retrouvé, et reformé, notre petit groupe, trois garçons, trois filles. Amitié exempte de tout élément trouble : l'époque est pudique. Sinon toutefois de préférence : j'ai un faible pour Janine, elle a de grands yeux noirs, et un air un peu maori, comme le prétendra un de mes collègues que je retrouverai beaucoup plus tard, dans des circonstances spéciales, Sauvent. Peut-être n'aurait-il suffi qu'une étincelle ? Mais elle avait un ou deux ans de plus que moi, avait tendance à materner. Bref, nous ne serons jamais que camarades....

A Noël, c'est elle qui nous emmène chanter dans les salles de malades, et avec le groupe, nous allons apprendre l'anatomie sous les cèdres du Thabor - en tout bien tout honneur, naturellement.

A propos d'anatomie, et malgré les beaux dessins d'un interne barbu nommé Carré (avant qu'il se marie avec Mimi Chaperon, venue faire sa pharmacie à Rennes), malgré les cours de De Goascaradec, qui succèdera un jour à Legal - Lassale, malgré les livres (j'avais les Grégoire et Oberlin, avant d'avoir les Rouvière que mon frère rapportera de son stalag), malgré donc tout cela, je peine un peu. J'ai une mémoire moyenne, une mauvaise représentation dans l'espace, et ce ne sont pas les séances de dissection de macchabées qui vont m'éclairer sur le trajet de la sous-clavière, l'espace de Retzius, ou l'arrière-cavité des épiploons.

Pour les autres cours, c'est un peu mieux. Je me souviens d'un prof de médecine nommé Massot - qui aura des problèmes à la Libération pour ses prises de position maréchalistes - et d'un autre qui avait un blocage à 90° du genou, et marchait avec une prothèse en pilon (les prothèses du genou n'étaient pas encore à l'ordre du jour).

Sur le plan matériel, la vie à Rennes ne s'est pas améliorée. Il y a de plus en plus de restrictions alimentaires, avec tickets de pain, de viande, de matières grasses, de tabac : je fume un peu, du gris naturellement, celui que mon père roulait jadis... je fume aussi la pipe. Comme j'ai une bourse, je suis toujours administrateur au restaurant des étudiants - mais pour le reste la bourse est plate, archi-plate : pas question d'acheter quoi que ce soit au marché noir. Je me rappelle cependant avoir eu une fois, dans une boulangerie - par quel miracle ? - un morceau de pain blanc, et je me souviens de cette découverte éblouie, alors que nous mangions à longueur de temps ce pain noir où rentrait plus de pomme de terre que de blé ou de sarrasin. Le

café, c'est de l'orge grillée, chose que nous garderons d'ailleurs longtemps après la fin de la guerre.

L'atmosphère est lourde. Il devient de plus en plus évident que l'hégémonie allemande est finie. Les Américains ont débarqué en Afrique du Nord en novembre 42, en Italie en juillet 43, en Corse en octobre 43 : l'étau se resserre. Sur le front de l'Est, le maréchal Paulus a capitulé à Stalingrad en janvier 43, l'armée rouge a lancé une offensive d'automne et reconquis le territoire perdu. Mais si le mythe de l'invincibilité allemande a vécu, en France, nous sommes toujours occupés....

Sur le plan intérieur, depuis le retour de Laval au gouvernement en avril 42, la collaboration bat son plein, annihilant les espoirs du début de la Révolution Nationale, et ceux qui y ont cru ont la bouche amère. Mais dans notre petit cercle, on parle peu politique - peut-être parce que nous savons ne pas avoir tous la même vision des choses. Pour ma part, je n'ai jamais entendu parler de la Résistance - sans doute parce que le propre des résistants véritables est de ne pas le crier sur les toits - mais aussi parce qu'ils ne devaient pas être très nombreux dans notre première année de médecine, où certains portaient encore la francisque.

Nous avons quand même quelques moments de détente, en ce début de printemps 44. et nous allons de temps en temps canoter (avec nos filles) à Cesson - ou encore au moulin du Bouel. Maurice Yquel et moi, nous avons amené nos bicyclettes, nous avons aussi, à l'A, fait connaissance de deux charmantes infirmières, et nous faisons ensemble quelques escapades printanières.... Ce qui intrigue, voire inquiète nos filles - avec un brin de jalousie ?

Je retourne de temps en temps à Quimperlé - oh, rarement, sûrement pour Noël, peut-être à Pâques ? J'ai déjà parlé de ces trajets terribles, dans des trains poussifs mal chauffés, sur des voies souvent bombardées.... Parfois, en passant à Vannes, je m'arrête pour voir Jean Kergrène, qui vient d'entrer comme auxiliaire à la SNCF. Nous parlons muse, discutant d'Ubu, recherchant chacun de son côté tel livre devenu introuvable en librairie. Et il me racontait encore l'autre jour qu'il venait me voir de temps en temps à Rennes, que je l'avais même entraîné en salle de dissection - qu'il y avait deux macchabées, un homme et une femme - paraît-il deux amants qui s'étaient suicidés ensemble.... J'avoue que ma mémoire n'en avait pas gardé trace...

Avec François Caradec, poète à la petite semaine qui essaye de trouver sa voie dans les belles lettres, qui vogue de Quimperlé à Paris, où il dit (?) mener une vie de débauché sans le sou... quitte à crever la faim... avec François donc, je correspond assez souvent - quand nous ne nous retrouvons pas à Quimperlé. Il continue à rimaiter... et il continuera plus tard. Je ne résiste pas à l'envie d'inclure ici deux de ses poèmes :

Grand large

De ma fenêtre j'aperçois
La mer houleuse des toitures
De tuiles, d'ardoises ou de bois
Des villas et des filatures.

Tu viendras, nous serons heureux
Cet océan de toits grisâtres
Rappellera les temps pluvieux
De nos Breagnes, près de l'âtre.

Des chats noirs moumouteront,
Appels, sirènes de détresse
Chalutiers sous les horizons
"Un cochon d'suroit dans les fesses"

Lentement nos poètes cœurs
Vogueront au grand vent du large
Ca sentira le remorqueur
Ca chantera du monte charge

Réalisant nos vœux (amen)
Précipiterons nous peut-être
A défaut de rocs de Pen Men
Dans cette mer, par ma fenêtre...

Merde pour moi

(Rimbaud)

Sur un air de

Dans l'antique donjon, morne et
digne plaisance,
Où quelque aïeul resta cinquante
ans assiégé
Monsieur de Haute Dalle a, de son
air léger
Composé quelques vers qui
chantent son enfance.

Puis il se laisse aller au flot des
souvenances
Amours, chasses, sonnets quand
son grand-père âgé
Traînait syphilitique. Hélas ! Tout
est changé
Les oubliettes sont une fosse
d'aisance.

Il songe, triste et muet.
L'entêtement viril
Lui fait baiser des fleurs qui n'ont
plus que pistil
Il songe à tout cela qu'encore il
faut qu'il perde.

Entre sa cuisinière et sa fille aux
crins blonds
Monsieur de Haute Dalle inspecte
les croupions
Et triste en son donjon,
s'enschopenauerde...

Et voilà que juin 44 arrive, et avec lui l'énorme événement, le véritable début d'une ère nouvelle : le débarquement américain en Normandie. Je pense que les Facultés ont dû rapidement fermer, et que les étudiants ont été invités à regagner, non moins rapidement, leurs foyers. Le concours de Bordeaux était fixé au 8 juin au Val-de-Grâce : il n'est pas question, compte tenu des événements, d'y aller. De toute façon, il sera supprimé ultérieurement.

Pendant un temps, la situation en Normandie n'est pas claire. Les Américains ont bien pris pied, ils ne sont pas rejetés à la mer comme le prétendent les commentateurs de Radio Paris (Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand, comme chante Radio Londres). C'est vrai, les Allemands ont réagi et les Alliés sont stoppés... mais maintenant c'est clair, les Allemands ont perdu, la Libération est proche. Et les journaux français (sous censure allemande) ne pourront indéfiniment cacher ce que nous entendons par Londres. Mais il faudra quand même attendre deux mois, deux longs mois, pour que les Américains percent les lignes allemandes à Avranches (31 juillet). Et, après le 2 août, les chars de Patton foncent vers Rennes et Nantes d'une part, vers la Seine d'autre part. Le "nettoyage" est confié à la Résistance.

En ce qui me concerne, j'ai dû sans doute rentrer rapidement, dès le 6 ou 7 juin, à Quimperlé, où se trouvent ma mère et Tante Hélène. J'ai déjà dit, je crois, que pour ne pas gêner indéfiniment, malgré leur obligeance, nos amis Tréguier, elles ont loué quelques pièces sur la route de Mellac chez un ancien coiffeur prénommé Jules. Ce n'est pas luxueux, mais ce n'est pas trop loin du magasin de chaussures de Tante Hélène situé en ville (un ou deux kilomètres). Le ravitaillement est assez facile, il y a dans les environs une ferme où nous avons nos petites et nos grandes entrées : ferme tenue par une femme assez âgée et ses deux filles (dont l'une a une luxation congénitale de la hanche, malformation fréquente en Bretagne), aidées par un commis.

Ces longues vacances vont être évidemment marquées du sceau des opérations militaires. Après la trouée d'Avranches, la Bretagne est rapidement libérée par les blindés de Patton - la Bretagne, mais pas Lorient, car les Allemands ont décidé d'y replier toutes les troupes disponibles de la région (25000 hommes) et de constituer une poche de fixation autour de la base sous-marine : ce sera la "poche" de Lorient, "Festung Lorient", - comme il y en aura aussi à Saint Nazaire et à Royan. Et ces poches vont perdurer jusqu'à l'armistice du 8 mai 45. Sauf celle de Royan qui sera liquidée pour le panache, sur l'ordre de de Gaulle, au prix de nombreux morts et d'énormes destructions.

C'est ainsi qu'un après-midi, nous voyons de loin les Allemands, se replier sur la route de Lorient, par une rue parallèle à la rue Mellac. Ce ne sont certes plus les vainqueurs que nous avons vu - avec quel étonnement, et presque de l'admiration - arriver quatre ans auparavant à Lorient. Ceux-ci sont à pied, parfois à bicyclette, parfois avec des charrettes de paysan - plus question de blindés ni de motorisés. Pour mieux les voir, nous montons avec ma mère et tante Hélène dans le grenier de Jules, où il y a un œil-de-bœuf. Mais les Allemands de loin ont dû nous voir, et voilà que l'un d'eux lâche une rafale d'arme automatique sur notre œil-de-bœuf : vitres brisées, balles dans la toiture, mais, par miracle, personne n'est touché.

Par crainte de représailles, comme cela est souvent arrivé, nous allons passer la nuit à la ferme que nous connaissons, et mettre quelques centaines de mètres de plus entre les Allemands et nous. Cela me vaudra ce soir-là de partager avec le commis le lit clos où il dort - (lit clos situé comme souvent dans les fermes, dans la salle commune).

Le lendemain, les Allemands se sont tous repliés à Lorient, et voilà qu'apparaissent à Quimperlé les FFI. Pas très nombreux, d'ailleurs, au moins au début, mais quel volume ils font ! Tractions avant, brassards, calots, mitraillettes Sten (celles qui portaient toutes seules...) etc. Libération donc, que j'ose qualifier à Quimperlé de folklorique, malgré quelques excès - il a bien dû y avoir quelques femmes tondues, mais pas de liquidation de soi-disant collabo, comme cela s'est souvent produit ailleurs, hélas ! Mais je dois rendre justice, il n'y a pas eu seulement, parmi les FFI, ces quelques guignols : il y avait aussi, près de Quéven, à Saint Marcel, un véritable front, avec des volontaires locaux armés par parachutages, encadrés par des éléments d'active parachutés d'Angleterre, sous les ordres du Colonel Bourgoin. Un de mes cousins, Paul Le Goff, était parmi ces volontaires, il poursuivra plus tard une carrière de parachutiste. J'aurai l'occasion de le retrouver lors d'une de mes visites à Scaër, où est réfugié l'oncle Antoine et sa famille (tante Marie, Soizic, la mère Le Corre et Marie-Louise) et, avec sa tenue de para et son béret rouge, j'avais trouvé Popaul assez fringant.

L'oncle Antoine (nous l'appelons parrain, car il est parrain de mon frère - il est aussi beaucoup mon parrain, car j'avais des relations beaucoup moins proches avec mon vrai parrain, Auguste Despaty, mari de la tante Maria, la sœur aînée de mon père) Parrain Antoine donc, est en mauvaise passe. Il avait commencé une carrière de canonier dans la Marine - je crois qu'il avait été aux Dardanelles lors de la guerre de 14-18. Il n'avait pas voulu, comme son père, continuer dans la Marine, et il était entré comme ouvrier à l'Arsenal de Lorient. Après l'arrivée des Allemands, il a dû y travailler encore un temps, mais maintenant il a une pleurésie, sa santé décline rapidement, et il va mourir peu de temps après ma visite.

Ma cousine Marie-Louise va bientôt se marier avec un masseur-kinésithérapeute de Scaër nommé Kervéhan - mais le mariage ne tiendra pas très longtemps, quelques années, le temps d'avoir deux enfants, Luc et Maryse.

Pour revenir donc à la libération de Quimperlé, n'ayant jamais été FFI, je la regarde d'un œil étonné, voire goguenard. Mais, là encore, je manque de présence d'esprit, de vision de l'avenir, de pragmatisme, d'opportunisme, - car j'ai compris plus tard que c'était une occasion à ne pas manquer pour meubler son curriculum vitae. Combien à ma place en auraient profité, plutôt en auront profité... Je me contente, en tant qu'étudiant en médecine de première année, d'aller me mettre à la disposition de l'hôpital de Quimperlé, qui a naturellement été réquisitionné pour la circonstance. Et cet hôpital ne fera jamais appel à moi étant donné qu'il n'y aura jamais de blessé à soigner... Mais ce geste n'aura pas été inutile, nous le verrons...

A la fin de ces vacances fort mouvementées, je vais assister à deux mariages, coup sur coup, à Bannalec. C'est normal, après les guerres, il faut rebâtir. Le premier, c'est celui de Juliette Morice et d'Alexandre Herpe le 4 octobre. Juliette est une amie d'Anne Thiec, elle est gaie, toujours prête à plaisanter. Elle épouse un maréchal-ferrant, installé à quelques kilomètres du bourg, à Loch an Traon. J'ai comme cavalière Gaby Boucher. Le père de Juliette est en costume local, avec le grand chapeau de Bannalec.

C'est la noce de village, avec amuseurs publics - mais c'est fort gai, et, sortant de ces années de guerre, c'est ma foi fort sympathique. Juliette perdra son mari assez tôt, d'une crise cardiaque - elle a dû avoir deux ou trois enfants, dont l'un sera médecin près de Nantes.

Le second mariage est celui d'Anne Thiec avec Henri Quénéhervé, il a lieu une semaine plus tard, le 11 octobre. Même ambiance de noce de campagne. Madame Thiec mère en grande coiffe de Pont Aven, coiffe haute avec rubans et grand col tuyauté (les repasseuses avaient eu du travail...). Là encore, grand repas avec amuseurs publics : au sortir des restrictions de guerre, ce fut fort apprécié. Ma cavalière désignée refuse - je ne sais pour quelle raison, je ne la connaissais pas - d'être avec moi toute la journée. Une jeune femme, invitée seule, prend sa place, ce fut pour le bal de la soirée une charmante cavalière, fort indulgente pour mes talents de danseur. C'était l'époque du "poney, poney, horsay, horsay", danse récemment importée d'Amérique (déjà l'américanisme...), mais aussi de la valse et du tango. Manquant là encore d'opportunisme, je l'ai laissée partir à la fin de la soirée, et je ne l'ai jamais revue. J'ai su plus tard, par Henri Quénéhervé, que « cela aurait pu aller plus loin » Peut-être dommage, sans doute même... toujours cette timidité qui me paralysera pendant si longtemps.... Première rencontre fortuite avec la femme en tant que telle...Raté.

Lettre de Georges Rouzaud Auray 12 août 1944

Cher vieux,

Je te réponds par pure politesse, car je n'ai aucune envie d'écrire. La première semaine des vacances, grand courage, j'ai écrit à Brigitte et Yvonne, puis à nouveau à Brigitte, dont j'ai reçu deux lettres. Une lettre aussi d'Yvonne, ne racontant rien d'intéressant.

J'ai revu Janine cinq ou six fois avec Mimi. Nous sommes sortis, plage, île aux Moines. Depuis trois semaines, rien. Tous allaient bien, aux dernières nouvelles, et déplorait les circonstances qui vont empêcher notre pèlerinage à Ste Anne du mois de juillet. Seuls, Mateudi, Mimi et moi l'avons fait. Que d'événements depuis notre départ de Rennes !

Aux dernières nouvelles, mobilisation de tout le corps médical, y compris les étudiants. Mobilisation sur place.

Tai-je dit que depuis le 6 juin, j'étais interne à l'hosto d'Auray ? Je vais surtout en chirurgie où je fais pansements, piqûres intraveineuses et autres sondages, anesthésies, etc. ... Mais hier, il m'est arrivé une chose peu banale. Le chirurgien très chic m'a laissé faire une amputation. Il m'a indiqué ce qu'il fallait faire, et m'a laissé me débrouiller tout seul. A part la ligature de la fémorale qui a été pénible parce que le catgut a pété en faisant le nœud, le résultat n'est pas mauvais. Peut-être ferai-je d'autres opérations. ... J'aide assez souvent les chirurgiens dans leurs opérations, bref, je boulotte bien en pratique, mais absolument pas en théorie. Et toi ? Hosto à Quimperlé ? Boulot théorique ?

Je crains que nous ne puissions faire notre deuxième année de sitôt avec cette mobilisation du corps sanitaire. Cela t'enchantait-il de servir sous le signe du caducée ? Moi, oui, s'il n'y avait de perte de temps.

Mon vieux, l'effort que je viens de faire est déjà bien grand pour moi, n'en demande pas plus, j'en suis incapable. Et ne m'en tiens pas rancune. Tu connais ma paresse, elle est légendaire (presque).

Amicalement à toi

Georges

Lettre de Maurice Yquel et Yvonne Théfioux (à quatre mains ?) Mardi 24 octobre 1944 (adressée 10 rue Mellac Quimperlé)

Y.T. Tout d'abord, je voudrais te dire qu'il est très difficile de trouver des chambres à Rennes actuellement. Maurice, qui est à Rennes depuis quatre jours, a cherché pour toi sans rien trouver. Ton ancienne chambre sur les quais et exposée au sud n'a plus de plafond ni de mur, je crois, et il vaut mieux ne pas penser au sud plutôt qu'au nord.

Quant à la rentrée, elle n'est pas encore fixée, mais les examens commencent le 6 novembre. Donc probablement après le six, les facs rouvrent.

M.Y. Je suis actuellement à Rennes, venu renifler l'air et les dates. Je suis dans l'impossibilité de repartir par manque de transports. Je vais bientôt pouvoir penser à m'inscrire comme marcheur dans le Paris-Bordeaux.

Je te suppose à Quimperlé lisant, fumant, te baignant en compagnie de Caradec dit Rabelais, et de son excellente fiancée. Je n'ai aucune nouvelle de notre bande. Georges, tu le sais sans doute, part à Nantes cette année. Toutou est ici (Toutou = Louise Toudic, interne) Nous sommes allés avec Yvonne hier visiter l'hôpital américain, visite dont Yvonne va te donner les "détails".

Y.T. Je ne pourrai te dire grand chose de cette visite, car j'ai dû quitter Maurice, Louise, et l'hôpital un quart d'heure après avoir obtenu l'autorisation d'y pénétrer. Je n'ai donc vu qu'une salle où tous les blessés avaient des fractures de jambe, l'un d'eux avait les deux jambes coupées. Que te dire comme détails, si ce n'est que nous avons trouvé cela un peu triste, très propre et assez perfectionné. Maurice te suppose lisant et fumant, mais je te suppose aussi bûchant ton concours de Bordeaux ou ton externat, et je suppose que tu fais aussi tes préparatifs pour revenir dans notre Rennes, où tu retrouveras la bande et probablement une petite infirmière. Je pensais que les vacances, les événements auraient fait disparaître en toi un sentiment dont tu n'étais pas sûr. Et cela aurait peut-être été mieux. Enfin tu verras à la rentrée quels rapports tu auras avec elle.

M.Y. Je l'ai revue hier à l'A, toujours en excellente compagnie bien sûr. Simone semble filer le parfait amour avec un étudiant juridique, ce bon gros garçon qui nous tint compagnie un jour au Thabor. Ici, rien de changé. La ville est encore plus sale à cause des démolitions allemandes, mais les habitants sont redevenus apathiques. Sans les uniformes, on se croirait en paix.

Y.T. et je crois que l'année qui va commencer ressemblera à celle qui vient de finir. Les carabins et les carabines commencent à rentrer. L'hôpital n'a pas changé. Paul Massot n'est plus là. ... Je ne vais plus à l'hôpital, car je préfère préparer l'externat, mais j'attends avec impatience la rentrée qui nous réunira tous, mais reviens avant, peut-être, pour trouver une chambre.

M.Y. Je te souhaite de ne pas être obligé de faire à pied la moitié du chemin, et peut-être à bientôt

Maurice et Vonnick.

Ces longues - cinq mois ! - et tumultueuses vacances d'été 44 vont quand même se terminer. Le concours de Bordeaux a été supprimé, celui de Lyon reporté sans date précise. Je rentre donc à Rennes commencer ma seconde année de médecine. D'après la lettre d'Yvonne Théfioux que j'ai retrouvée, la rentrée est fixée au 3 novembre. Mais il faut d'abord arriver jusqu'à Rennes, et ce n'est pas le moindre problème. Ce n'était déjà pas facile avant, comme je l'ai dit : mais sur la ligne habituelle Quimperlé - Rennes, il y a maintenant la "poche" de Lorient, c'est un obstacle infranchissable pour le train. Alors, il faut aller prendre le train à Rosporden, changer à Landerneau, et aborder Rennes par la ligne du nord : quelle équipée ! Mais les voyages forment la jeunesse !

Dans Rennes libérée, l'ambiance a changé. Moins lourde assurément, mais encore très marquée par la guerre. Il y a toujours les restrictions alimentaires, même si la couleur des uniformes a changé. Il y a beaucoup d'Américains. Nous sommes béats d'admiration devant leurs équipements - surtout celui des officiers. A côté de nous, traîne-savates (ou plutôt traîne-socques, puisque j'avais souvent des socques, sabots à

semelles de bois et dessus en cuir), ce sont les rois. Naturellement, ils draguent beaucoup, la liberté, c'est aussi la licence, et il se dit que le matin, les encoignures de portes de la place de la Mairie sont jonchées de préservatifs... vrai ou pas vrai, peut-être regrets d'envieux ? Beaucoup de trafic aussi, les spécialistes du marché noir ont trouvé là de quoi se reconverter. Et on dit que les chauffeurs noirs des GMC qui forment, à partir de Brest, la chaîne de ravitaillement des troupes américaines "perdent" des camions entiers, cargaisons comprises. Un de mes camarades de Math Élem, un des premiers de la classe, y laissera son avenir en même temps que son honneur....

En seconde année de médecine, quelques vides. Un tué - par accident de mitraillette, dit-on. Un ou deux absents, disparus. De notre trio masculin, Georges Rouzaud, le play-boy du groupe, lorientais comme nous, abandonne la médecine pour la Marine Marchande. Et dire qu'il n'y a pas très longtemps, il m'écrivait ses prouesses chirurgicales de l'été ! Il disparaît de ce chef de notre univers, nous n'en entendrons plus parler. Mais restent bien sûr Maurice Yquel et nos trois égéries : Janine, Yvonne et Brigitte.

J'ai repris une chambre chez les Chartier, 1 rue de Belfort, et je me prépare à passer l'externat fixé au 7 décembre. Mais le sort - le doigt de Dieu ? - en a décidé autrement. Moi qui n'achète ni ne lis aucun journal, ne serait-ce que par économie - pourquoi a-t-il fallu que ma logeuse me prête un soir Ouest Éclair devenu Ouest France ? (tous les journaux ont changé d'enseigne à la Libération). Et que, ce soir-là précisément, je tombe à ma grande surprise sur cette annonce ? Décidément, le destin nous guette à tous les instants de notre vie. Bref : alors que les concours militaires avaient été supprimés à cause du débarquement de juin, je lis que le concours de Lyon va avoir lieu le 28 novembre à Rennes, à l'hôpital complémentaire du Grand Séminaire. Il n'y aura pas d'oral - il faut faire vite... Par contre, le concours est subordonné à la production d'un certificat FFI. Or, je n'ai pas été FFI. Mais une courte négociation m'autorise à présenter le concours à condition d'obtenir l'attestation que je me suis bien présenté à la Croix Rouge quimperloise pour me mettre à leur disposition au moment de la Libération. Certificat que j'obtiens sans problème.

Il me reste moins de trois semaines. Je me plonge à corps perdu dans le programme. J'ai tiré expérience de mon échec en fin de PCB. Le programme m'est connu, il ne change d'ailleurs pas, cette fois, de notre programme de 1ère année, il y a de l'anatomie, de la physiologie, etc... A vrai dire, je ne me souviens absolument plus des questions. Peu de temps après, je reçois le résultat : et cette fois, je suis reçu ! ! Hurrah ! ! Dans un rang moyen, je crois, mais qu'importe !

Disons que, de toute façon, la nouvelle Armée française a besoin d'hommes. La France, en novembre 44, est loin d'être entièrement libérée. Après le débarquement américain du 6 juin en Normandie, a eu lieu, le 15 août, le débarquement en Provence. La Première Armée Française, sous les ordres du Général De Lattre, est remontée rapidement, sans trop de pertes, le long de la vallée du Rhône, mais en octobre, dans les Vosges, elle est tombée sur du dur, et l'ampleur des pertes a contraint De Lattre à arrêter son offensive. Leclerc ne libère Strasbourg - et au prix d'une manœuvre très osée - que le 23 novembre.

Tout ceci explique que les troupes françaises recrutent. Et explique sans doute aussi que le Service de Santé a besoin de médecins, et rapidement. Tout est mené tambour

battant : concours fixé au 28 novembre, résultats sans doute vers le 10-15 décembre, et entrée à l'École fin décembre.

Notre groupe d'amis va donc se disloquer. Maurice Yquel, après passage, semble-il, par les FFI, s'engage (ou est appelé) dans l'aviation, et part à Casablanca. Lui, le gaulliste à tous crins, va voir la guerre de loin, et c'est moi, l'anti gaulliste, qui vais la voir de près... mais n'anticipons pas. Nos adieux à nos trois filles sont baignés d'émotion rentrée. En relisant, maintenant, les lettres de Janine, je vois bien que cette amitié n'allait pas sans beaucoup de tendresse... Quand nous nous sommes quittés, nous savions que nos routes allaient diverger. Janine écrit : "Je sens que Brigitte et moi allons nous trouver cette fois tout à fait isolées sans le dernier de nos trois frères adoptifs. Nous l'avons déjà réalisé le jour de ton départ, va ! La première pensée que nous avons eue toutes les deux en nous réveillant, c'est que la veille, nous t'avions dit au revoir pour de bon ! Et Brigitte s'est mise à regretter sa sottise réserve devant les autres. Tu peux être sûr que vous tenez tous deux une aussi grande place dans son amitié que dans la mienne".

Lorsque je reverrai Janine à Vannes, quelques années après, elle se sera fiancée à un ex-séminariste. Longtemps après, alors que j'étais au Val-de-Grâce, j'ai croisé, par hasard, boulevard St Michel, la flamboyante chevelure rousse de Brigitte. Quant à Yvonne Théfioux, je ne l'ai jamais revue, et ne sais ce qu'elle est devenue.

Une grande page se tournait.

Lettre de Janine Le Doré 31 décembre 1944

Cher vieux Jeannot

Je suis heureuse de voir que tu as senti le besoin de nous écrire peu de temps après ton arrivée chez toi ! Moi aussi, j'ai eu le même désir, mais malheureusement, je n'avais pas ton adresse, il a fallu que j'attende de voir Georges pour l'apprendre.

Moi, je ne suis pas défaitiste comme toi, et j'ai bon espoir que tu seras reçu. Quand on a travaillé comme tu l'as fait, on mérite le succès !... C'est toujours ce que je me dis en attendant le résultat de mes examens - ma foi, jusqu'ici, j'ai toujours été payée de mon travail, toi aussi d'ailleurs.

Les vacances passent, passent à une vitesse vertigineuse, c'est à peine si on a eu le temps de se réaccoutumer à "la maison" qu'il faut déjà calculer le jour du départ. Cette attaque du second trimestre ne me sourit guère - avoue que la perspective n'est guère engageante ! Je sens que Brigitte et moi allons nous trouver cette fois tout à fait isolées. Ce que j'apprends aussi, ce sont les dissections, brrr... J'en ai le frisson rien que d'y songer ! Enfin, j'espère que l'impression que me feront les macchabées sera moins pénible que l'année dernière... mais au fond, je suis trop bête d'y penser avant, je ferais mieux de t'imiter et de m'engourdir dans la douceur de l'atmosphère familiale ! Malheureusement je ne peux pas comme toi me rôtir près d'un beau feu qui danse, le bois est trop rare à Sèné.

Vendredi je suis allée passer l'après-midi chez les "petites Leboeuf" (c'est ainsi que j'ai toujours l'habitude d'appeler Mimi et sa sœur). Georges était venu lui-même m'inviter. Cela m'a fait plaisir de le revoir, j'aime à croire tout de même que ce n'est pas par simple politesse, (comme tu le penses peut-être in petto) qu'il est venu à Sèné. J'ai été frappée par la légèreté du sentiment qui a l'air d'exister dans son cœur de fiancé. Enfin, il est ainsi fait, on ne le changera pas. Nous avons parlé de sa "nouvelle orientation" comme il dit si bien : elle a l'air de vraiment lui plaire, et je n'ai pas cru discerner qu'il avait été influencé par qui que ce fût. Il faut croire que vraiment, la mer était "ses premières amours".

Mon cher Jean, il faut que je te quitte car le péritoine m'attend, j'ai décidé de l'ingurgiter ce soir : bon sang, quelle corvée ! Pourtant les schémas indéchiffrables que j'ai faits me rappellent de bons souvenirs : je vois des traits verts et violets qui ont été faits à l'aide de ton fameux stylo-mine... et je revois en imagination les deux premiers rangs de l'amphi d'anatomie... C'étaient sans contredit les plus sympathiques, pas vrai ?

L'ALLEMAGNE

Encore que je n'en aie plus aucun souvenir, je suis certainement revenu à Quimperlé avant de rejoindre l'École de Lyon - mais ce dont je me souviens encore maintenant - avec horreur - c'est du voyage pour rejoindre Lyon : le saut dans l'inconnu !

Quand, à quelle date précise a-t-il eu lieu ? L'« état signalétique et des services » (référence militaire bien commode pour suivre désormais ma vie) note que ma lettre de nomination est du 28-12-1944 - mais que je serais arrivé à l'école le 15-10-44 : je suppose que, pour cette dernière date, ils ont pris en compte mes "services antérieurs FFI" ? En fait, j'ai dû quitter Quimperlé au milieu de la période des fêtes de Noël - sans doute vers le 30 décembre. Adieux émus à ma mère : elle assume, comme toujours - un peu inquiète quand même.... Pour rejoindre Lyon, il faut passer par Paris, et pour arriver à Paris contourner la "poche" de Lorient, toujours allemande, bien qu'isolée en territoire "libéré". Donc Quimperlé-Rosporden par la route. Je crois que c'est cette fois là que j'ai profité de la voiture du père d'un camarade de classe, le jeune Denoël, frère de celui qui sera un jour chirurgien à Lorient. Puis le train Rosporden-Landerneau. Landerneau le soir, avec un beau clair de lune : il fait un froid sec.... Ensuite Landerneau-Paris, toute la nuit dans un wagon de troisième classe, couché dans le couloir. Changement de gare à Paris (qui avait été libéré six mois auparavant, le 24 août). Puis Paris-Lyon, encore de nuit, sans doute dans les mêmes conditions que la nuit précédente.... Je me revois arriver dans le petit matin blême, même pas à Lyon, car les ponts avaient sauté (Lyon a été libérée par la Première Armée remontant de Provence le 4 septembre). Je débarque donc à Oullins. Il neige, une neige qui fond sur le sol. D'Oullins, il faut prendre une navette, qui me dépose à l'entrée du pont de la Guillotière, un très vieux pont romain, le plus vieux pont de Lyon, grossièrement réparé - comme il avait de nombreuses arches en pierre, la réparation était plus facile...).

Je me renseigne sur le chemin à prendre pour rejoindre l'École. Elle est, à l'époque, à l'hôpital Desgenettes - l'école de l'avenue Berthelot avait été très bombardée. Et je pars vaillamment à pied avec mes impedimenta (sans doute réduits.). A mi-chemin, je me trouve derrière deux jeunes gens à qui je demande la route. Ils me répondent : "Suivez-nous, nous y allons". Et je les suis à quelques mètres en arrière, eux continuant à discuter. C'étaient eux qui allaient devenir mes meilleurs camarades de l'époque : Robert Després et Léon Cave.

Le nouvel hôpital Desgenettes (il existait encore à l'époque le vieux Desgenettes, vieil hôpital complètement obsolète situé sur les quais du Rhône) se trouve assez loin de la place du pont (de la Guillotière), au-dessus de l'hôpital Grange Blanche (actuellement Édouard Herriot). Une fois donc arrivé à Desgenettes, ce furent les formalités d'inscription. J'écopai du matricule 737 (mon frère avait le 582). On nous habille avec les (horribles) équipements de l'Armée française type 1940 : treillis blanc, calot blanc bicolore, tenue d'un drap poilu rêche, pantalon de cheval de même tissu, leggings et bandes molletières, godillots type 1918. Nous sommes logés en chambrée de 6, qui est en réalité une chambre de malades. Outre Després et Cave avec qui je suis arrivé, j'ai comme compagnons de chambre : Hoël, Coatnoan, Chaudiron - et je m'aperçois qu'à

part Coatnoan, dont je n'ai que très épisodiquement des nouvelles, tous les autres sont morts....

Et on nous annonce la couleur : incorporation, formation militaire accélérée, formation accélérée aux urgences du champ de bataille (premiers soins aux blessés, appareillage des fractures, pansements, etc...). Dès que possible, envoi à la Première Armée, qui doit renouveler les contingents venus d'Afrique, et qui, de plus, a souffert - et perdu beaucoup de monde - en Alsace.

Alors que nous sommes arrivés dans les tout premiers jours de janvier, ce peloton d'instruction a quand même dû durer un mois et demi - il est vrai qu'il y a eu les vaccinations, et en particulier l'horrible TABDT - puisque l'état des services porte que j'ai été nommé médecin auxiliaire le 15-2-45, à l'issue d'un mini-concours dont je ne me sors pas mal... ce qui va me valoir de partir de l'École un des premiers, avec mon ami Sotton. Durant ce mois et demi, l'ambiance a été bonne, on a fait connaissance, on rit et chante beaucoup. On a fait quelques classes à pied, appris à défiler au pas (enfin, presque...). On a connu les joies de l'incorporation, l'examen médical, les mensurations, et les fameuses vaccinations avec le TAB, qui vous laisse à jeun pour au moins une journée, et l'épaule endolorie pour plusieurs jours. Nous sommes, autant que je me souviens, une soixantaine dans la promotion, venus des quatre coins de la France.

Sotton et moi quittons donc un jour l'École, avec le grade de médecin auxiliaire et notre galon d'adjudant tout neuf (le grade de médecin auxiliaire est assimilé à celui d'adjudant), képi rouge sur le crâne, et avec pour bagage un gros sac marin sur l'épaule. La consigne est d'abord de rejoindre Dijon, pour y recevoir notre affectation - la "gare régulatrice" de Dijon. Cette première étape est facile, les chemins de fer fonctionnent de nouveau. Nous avons dû rester quelques jours à Dijon, non seulement pour être affectés, mais pour être ré-équipés : à l'américaine cette fois, car la Première Armée a les équipements américains, et est formée selon les normes de l'armée américaine. Et c'est là que nous pouvons juger le génie de l'organisation US. Nous percevons un nouveau packaging, et quel étonnement, quel émerveillement devant la qualité et le caractère pratique des vêtements US. A la place de notre veste en gros drap poilu, du ceinturon de cuir, nous voici dotés de blousons, de pantalons de bonne laine, de sous-vêtements chauds en laine - et il fait froid - de chaussures de bon cuir relativement souples (à la place de nos godillots), d'un manteau chaud à la place de notre capote "en bouteille de champagne" serrée en haut, large en bas - et j'en passe... Jusqu'à un rasoir Gillette avec lames de qualité telle que nous l'avions oubliée depuis longtemps. Nous avons changé d'époque !

Un petit bémol dans cet équipement : les guêtres serrant le bas du pantalon, pas pratiques à lacer, à mettre en place : il faudra s'y faire, et c'est toujours mieux que les legging ou les bandes molletières.

Mais c'est l'affectation qui est le problème immédiat le plus important. On nous a avertis qu'il y a pour nous deux postes urgents : l'un comme "aide d'équipe de réanimation-transfusion", dans la "compagnie de triage et traitement" d'un bataillon médical, la CTT, l'autre dans une "compagnie de ramassage" d'un autre BM. Nous avons étudié à Lyon les structures du Service de Santé de la nouvelle armée française, copiées sur celles des Américains. En plus des postes de secours des bataillons, existent des structures spécifiquement médicales : les bataillons médicaux,

composés d'une CTT et de trois compagnies de ramassage (CR). Chaque compagnie de ramassage est constituée de trois pelotons de 12 brancardiers et d'un poste de secours, où se trouvent des ambulances. Les brancardiers qui ont "ramassé" les blessés sur le terrain les amènent au poste de secours, ces blessés sont amenés par ambulance à la CTT, celle-ci étant chargée de la réanimation et des opérations les plus urgentes.

A l'époque, je n'avais pas d'attrait irrésistible vers telle ou telle partie de la médecine, mais j'étais plutôt attiré du côté de la chirurgie, et de toute façon pas attiré par le ramassage pour beaucoup de raisons.... Donc, je croise les doigts pour atterrir à la CTT. Manque de chance : c'est Sotton qui y va. Et il fera plus tard une belle carrière de chirurgien. A quoi tient parfois la vie....

Et moi, j'écope de la 3e CR du 25e BM, le bataillon qui est affecté à la 9e DIC (Division d'Infanterie Coloniale), débarquée en Provence sous le commandement du Colonel Salan, et dont les éléments africains, les tirailleurs sénégalais, sont censés mal supporter les rigueurs de l'hiver, et ont été renvoyés à l'arrière, pour être remplacés par de jeunes recrues levés sur place, dans l'Est de la France.

9e DIC... tant pis ! Mais il faut savoir où elle est - et savoir comment la rejoindre. On nous dit qu'elle est à Strasbourg - et, pour la rejoindre, c'est comme on peut.... En principe, on peut rejoindre Besançon par autorail, et ensuite le stop est le seul moyen, les transports n'étant pas rétablis....

Nous arrivons à Besançon, Sotton et moi, en soirée, nuit tombée. C'est l'hiver, et il fait froid, très froid. Nous ne connaissons pas la ville, alors nous allons passer la nuit dans un centre d'accueil en face de la gare. Une pièce chauffée par un poêle. Mais il fait tellement froid que, même au plus près du poêle, nous grelotterons toute la nuit.

C'est à Besançon que nous nous séparons, Sotton et moi (je ne sais plus où était sa CTT). Je me retrouve vraiment tout seul, pour une destination bien vague, et mes connaissances en géographie ont toujours été sommaires. Je ne me souviens plus comment j'ai rejoint Belfort, sans doute par un moyen officiel, peut-être ferré. Mais ce dont je me souviens, là où je me revois, c'est au pied des murailles, près du lion fameux. Képi rouge sur la tête, avec pour bagage un sac marin bourré à bloc, bras tendu pour le stop. J'ai de la chance, s'arrête un command-car avec un officier, j'arrive ainsi à Mulhouse - 80 kilomètres environ. A Mulhouse, nouvelle attente : pas de command-car cette fois, mais un camion GMC. C'est encore correct, car je suis dans la cabine près du chauffeur - environ 80 kilomètres. Mais, de Colmar à Strasbourg, ce que je trouve comme moyen de transport est maintenant très inconfortable : pour les 80 derniers kilomètres, je suis à l'arrière d'un GMC transportant des vivres et de la soupe, et la route est défoncée par les différents engins militaires qui l'ont empruntée, sans compter les traces des batailles récentes. Je suis content d'arriver à Strasbourg, après ces débuts peu glorieux à la Première Armée.

Le GMC me laisse à l'entrée du pont le plus près de la gare, et je dois encore me renseigner pour connaître l'emplacement du PC de la DIC - ou celui du 25e BM ? Mais là, j'ai de la chance, le PC est tout près, dans la rue qui sera plus tard la rue du 22 novembre, date de la libération de Strasbourg, et qui doit encore porter à cette date un nom allemand.... Je suis très bien accueilli, on téléphone à la 3e CR, qui envoie une jeep pour me prendre. Fin de cette mise en orbite.... Ouf !

La 3e CR est cantonnée à la Meinau, quartier sud de Strasbourg – quartier que nous retrouverons, dans d'autres circonstances bien évidemment, quelques quinze ans plus tard. Le PC occupe un restaurant, le restaurant de la Metzgerau, bâtiment alsacien bon style, tenu par une femme âgée, Madame Weber (décidément !) assistée d'une servante au moins aussi âgée, Madame Jundt. Mais, tandis que Madame Weber est plutôt plantureuse, Madame Jundt est sèche et ridée. Les deux femmes sont un peu dépassées par cette troupe agitée (la majorité vient d'Afrique du Nord), bruyante, irrespectueuse, et souvent mal embouchée....

Le commandant de la CR s'appelle Lartigau, il a la réputation d'être un fonceur, un baroudeur. Petit, boulot, bon vivant, avec un fort accent du sud-ouest, il a une belle voix de basse, et chante "A moi forban, que m'importe la gloire, fils de roi et de prostituée..." Il sera plus tard parachutiste colonial, et essaiera de m'attirer chez les bérets rouges. Il a un adjoint qui commande le poste de secours de la CR : le capitaine Finance, un grand brun ténébreux beaucoup moins sympathique, dont il est recommandé de se méfier. Mais surtout, il y a trois médecins auxiliaires, un pour chaque peloton de brancardiers. D'abord Gérard Thiriet que je vais remplacer, car il vient d'Algérie, a débarqué en Provence (peut-être même en Corse ?) et l'École de Lyon le réclame pour poursuivre ses études médicales, qu'il a dû interrompre, comme nous tous, entre première et seconde année, ou seconde et troisième, mais au moins depuis

deux ou trois ans. Il a un accent pied-noir terrible, est très porté sur le sexe dit faible, et chante les rengaines alors à la mode, les "tubes" du moment : "Amor, amor" et surtout "Caminito". Il y a aussi un dénommé Gimbert, originaire de Grenoble – mais comme il sera blessé dès notre entrée en Allemagne, quelques instants après m'avoir relevé, nous ne le connaissons que fort peu.

Et il y a enfin Henri Amillac, avec qui je vais lier de solides liens d'amitié qui perdurent encore. Il vient d'être muté de la 4e CTT, en raison de mauvaise entente avec ses chefs (mutation en quelque sorte disciplinaire, pour des raisons que je n'ai pas connues). Il est en fait dentiste auxiliaire, ayant entamé à Toulon des études dentaires, interrompues lors de son engagement dans l'armée, au moment où la DIC prenait Toulon. Dois-je ajouter que c'est le père Amillac qui a exigé que son fils s'engage pour échapper à un mariage forcé – auquel d'ailleurs il n'échappera pas. Mais Riquet est au



demeurant un garçon rayonnant la sympathie, et nous avons vécu ensemble des

moments inoubliables. Et je vais le retrouver plus tard à Lyon, où il terminera ses études de dentisterie. Mais n'anticipons pas. Dans l'immédiat, il se dit "évêque auxiliaire", car les écussons de dentiste sont violets....

photo 20 : avec Riquet Amillac - Asace 1945

La CR comprend aussi tout un groupe d'ambulancières, une douzaine je pense. Elles sont pour la plupart issues de la Croix Rouge de Paris, toutes d'un bon niveau social, parfois avec des noms prestigieux : Rose-Anne Tascher de la Pagerie, Jacqueline de Chargères, Ysabel de Saint-Julien, Nicole de Prémoré, Monique Delagoutte, Micheline Delétang, Christiane Deschellerins (grosse fille blonde avec des tresses, qui plus tard, sous le surnom de "la Dèche", sera célèbre en Indochine), Christiane Douillé, qui en Indochine épousera le Cdt Daboval (que nous retrouverons plus tard à Strasbourg en tant que général). Et aussi deux Anglaises, deux cousines : Anne Lee, et Dorothee (dite Dodo) Lee, l'une grande brune, assez bien de sa personne, l'autre un peu grosse et négligée : par quel trajet sinueux étaient-elles arrivées à la CR ?

Toutes ces filles venaient peut-être du gratin parisien, mais elles se sont fort bien comporté au volant de leur ambulance, dans l'hiver vosgien, elles ont beaucoup souffert, évacué beaucoup de blessés, dans des conditions climatiques affreuses, dans la neige et le froid; au milieu des Allemands parfois. Certaines ont été blessées, l'une – nous la retrouverons en fin de campagne - a dû être amputée d'un pied. Chapeau !

La 9e DIC sort donc de combats très durs dans les Vosges. Les pertes ont été importantes. Mes camarades parlent avec des frissons dans la voix des combats du sud de l'Alsace, dans les cités ouvrières de la région de Mulhouse : cité Anna, Boutzwiller, cité Kuhlmann, cité Eyraud, cité Ste Barbe, Ensisheim.... Lartigau les a impressionnés par son courage et son mépris du danger. Strasbourg a été reprise le 22 novembre par la 2ème DB, au prix d'une manœuvre osée - et controversée. Mais, ensuite, la ville a été très menacée lors de l'offensive allemande de Von Rundstedt dans les Ardennes, fin décembre, et l'état-major américain a même envisagé de se replier de la ville.... Maintenant que l'offensive allemande a fait long feu, la ville est de nouveau solidement tenue – sauf que les artilleurs allemands, depuis la rive droite du Rhin, envoient régulièrement quelques obus sur la ville, où certains quartiers sont très détruits.

Présentement, on profite d'un certain répit dans les offensives, avant l'attaque de l'Allemagne, et on en profite pour compenser les pertes. La 9e DIC a beaucoup de vides, et les Sénégalais ont été renvoyés au soleil : elle a donc recruté dans les Vosges, parfois à partir des FFI, et il faut former sur le plan militaire des jeunes de 18 à 20 ans.... Et en particulier mes 12 brancardiers. Comme ma propre formation militaire est elle-même assez limitée, c'est un début plutôt approximatif : apprendre à marcher au pas, dans la campagne du Neuhof ou d'Ilkirch-Graffenstaden, à des bouzeux jurassiens ou lorrains me pose quelques problèmes. Avec Amillac, nous faisons du mieux possible, avec des chansons de marche pas toujours adaptées à la situation, parfois gauloises, et qui doivent faire dresser les cheveux sur la tête aux Alsaciens bien pensants, habitués aux chants guerriers des Allemands. Mais nous sommes

jeunes, et la suite prouvera que ces recrues sauront se comporter fort honorablement à leur baptême du feu.

En feuilletant l'album de photographies de l'époque, je me souviens qu'avec nos trois pelotons de brancardiers, Gimbert, Amillac et moi, nous avons fait une marche d'entraînement dans les Vosges : Obernai, Ottrott, peut-être le Champ du Feu, avec barda et tentes américaines. Il faisait beau, c'était presque printanier... plus camp scout que marche forcée.

Selon l'état des services, j'ai été affecté au 25e BM le 25-2-45. J'ai dû arriver à la 3e CR dans les deux ou trois jours suivants – donc début mars, et nous allons rester à Strasbourg tout le mois de mars. Mais j'ai été à deux ou trois reprises détaché de la CR, pour combler un vide de quelques jours, sur les bords du Rhin, du côté de la Robertsau ou de la Wantzenau. Les Allemands de l'autre rive du fleuve tiraillent de temps en temps sur tout ce qui bouge, et les Français le leur rendent bien. Cela change un peu de l'hôtel de la Metzgerau, et je fais connaissance avec les rations américaines : rations K (de combat), avec les conserves individuelles et les cigarettes, et rations U moins monotones, prévues pour détachements de 5 personnes (ou plus ?). Rations que les soldats complètent avec des cuisses de grenouilles, nombreuses dans le coin. Et je me souviens de voir un soldat couper en deux, au hachoir, sur un tronc d'arbre, ces pauvres petites bêtes... Cela me permet aussi de faire connaissance avec d'autres unités que le 6e R.I.C. (Régiment d'Infanterie Coloniale, ancien RTS, Régiment de Tirailleurs Sénégalais), régiment dont le 65e BM est le soutien sur le plan médical en période de combat. Et aussi de faire connaissance avec les ambulancières d'une autre CR, - et je me souviens qu'un soir, je me suis retrouvé avec celles de la 1e CR : j'avais parlé un peu plus longuement avec l'une d'entre elles, fort charmante, Nicole Gaudillot, mais elle fut blessée à l'entrée en Allemagne, assez gravement pour ne plus revenir à sa CR - et je ne l'ai plus revue....

Je dois ajouter qu'en ce qui concerne nos ambulancières de la 3e CR, il y a eu des consignes très strictes en haut lieu, elles ne logent pas au même hôtel que nous, et jusqu'à l'Allemagne, nous n'aurons quasiment aucun contact avec nos filles.

Avec Lartigau en tête, les repas sont animés à la Metzgerau, l'ambiance est plutôt bruyante, au grand dam de notre logeuse, la bonne madame Weber. Je suis arrivé avec mon képi de l'École, képi à fond rouge, dit "cul rouge". Or, le képi des coloniaux est à fond noir, et c'est là un sujet de plaisanterie tout trouvé, on va jusqu'à servir mon pauvre képi sur un plat, tout juste si on ne le lacère pas ! Je n'aurai de cesse qu'en le teignant en noir, là où il faut....

Nous descendons de temps en temps en jeep jusqu'à Strasbourg, et nous nous retrouvons place Kléber, au café de l'Aubette, alors dans toute sa splendeur. Je fais connaissance avec le vermouth cassis. Et je me souviens d'avoir assisté dans une des salles de l'Aubette, transformée en théâtre aux Armées, à une soirée où venait chanter pour les soldats la encore très belle Joséphine Baker : Amor, amor, Besa me mucho.... Je me trouvais pour cette soirée près d'une jolie brunette, accompagnée de sa maman. Je lui avais quand même donné rendez-vous pour le lendemain au pont de la Meinau. Las ! Je n'avais pas noté qu'il y avait dans ce secteur plusieurs ponts : Meinau, Metzgerau ?... Est-elle venue ? Suis-je allé au mauvais pont ? Nous ne nous sommes pas retrouvés, et je ne l'ai jamais revue.

Il y avait aussi, de temps en temps, sans doute à l'initiative de Lartigau, les "bals de la 3e CR", avec un orchestre local qui jouait les "tubes"... alsaciens, comme "Waldeslust". Bals popu, drainant la population du coin, qui n'était pas – déjà – le gratin ? strasbourgeois. Lartigau se faisait, disait-on, rabattre une fille par son ordonnance, un chtimi nommé Syeux. Ces bals étaient en fait assez minables, et je n'y ai guère mis les pieds.

Le séjour strasbourgeois va s'achever le samedi 7 avril 45. Branle-bas de combat, la CR boucle sa soubreveste, et le dimanche 8, tout s'ébranle. Le Rhin avait été franchi le 31 mars à hauteur de Karlsruhe, par les Marocains, je crois, et un pont de bateaux lancé par les pontonniers du Génie à Spire. Nous passons la frontière à 13h35, et je vais franchir le Rhin sur le pont de bateaux de Spire à 17h07 dans la sanitaire de Douillé. Nous arrivons en fin de journée à Karlsruhe, prise le 4 avril. La ville est presque entièrement détruite. Nous logeons à l'usine DWM (Deutsche Waffen-und Munitionsfabrik). Dans le tiroir d'un des bureaux, j'"emprunte" (honte ! Mais vous allez voir qu'il y a une justice...) un stylo Pélican : il sentait un peu la bakélite, mais il était par ailleurs parfait. Je vais le conserver des années durant.... Jusqu'en Indochine, où il me sera "emprunté" par un bo-doï lorsque je serai fait prisonnier, et là, je l'ai définitivement perdu.

C'est le lendemain, à Ettlingen, que la 3e CR est engagée. Baptême du feu pour mes brancardiers, et pour moi-même. Les Allemands ont mis un gros bouchon sur la route qui mène au sud. Feu nourri d'armes automatiques et de mortiers. En progressant sous le couvert des arbres, dans un fossé assez profond avec un ruisseau au fond, on peut évacuer assez facilement quelques blessés jusqu'aux ambulances. Un de mes brancardiers est blessé par balle dans la région lombaire : il est évacué, et ne rejoindra plus par la suite la CR. Nous sommes relevés après quelques heures – combien ? dans ces circonstances, le temps ne se compte pas..., en fin d'après-midi, par le peloton de Gimbert. Lequel Gimbert va être blessé par balle à l'épaule, presque tout de suite. Je ne le retrouverai qu'à l'École de Lyon quelques mois après.

Les jours suivants, nous ne progressons guère. J'ai noté : mardi 10 Ruppur. Mercredi 11 : Kuhlenmunde. Jeudi 12 : Herrenalb Gernsbach, deux petites villes à l'est de Baden-Baden, que nous frôlons le vendredi 13 à Oos Baden. Samedi 14 : Gamshurst. Dimanche 15 : Legelshurst. Lundi 16 : Offenburg. Mardi 17 : Oberweiler. Tout cela sans que le bataillon du 6e RIC auquel nous sommes rattachés soit engagé.

Le mercredi 18 avril, nous soutenons (médicalement) les troupes chargées de la prise de Lahr. Le matin, nous contourons la ville par les hauteurs, sans doute par l'est, puis nous rentrons dans la ville au moment où des combats de rue assez violents ont lieu. A un carrefour "battu par le feu d'armes automatiques" (selon la formule), je relève un sous-officier blessé à l'épaule, et perdant du sang en abondance. Je l'emmène en sanitaire à l'hôpital allemand, où opèrent des chirurgiens allemands. Le blessé exsangue a besoin d'une transfusion : à l'époque, il n'y avait pas de sang conservé, ni de plasma, et on faisait encore des transfusions de bras à bras. Comme le blessé est du même groupe sanguin que moi, je suis embauché illico. Quand je me relève, j'ai une petite lipothymie qui rentre très vite dans l'ordre – mais j'ai encore dans le dos le froid du carrelage où je suis tombé... et je repars.

Nous restons le lendemain à Lahr, petite ville propre de Bade, qui, apparemment, n'a pas trop subi les ravages de l'aviation alliée. Nous logeons dans une fabrique de

cigarettes. Il y a plein de cigarettes par terre, mais les produits allemands sont loin de valoir les cigarettes des rations K, Chesterfield ou Camel. Sacrées rations ! Au début, nous avons trouvé cela merveilleux : « chopped ham and eggs », vitamine C, petits biscuits ... mosquitos bites cause malaria, etc.... Après quelques jours, cela devient vite insipide. Et je ne parle pas des « meat and beans » des rations U qui vous collent une chiasse du tonnerre !

A Lahr, les civils allemands ont été invités à apporter sur la place principale postes radio et appareils photo - en fait pourquoi ? Cela n'a rien de potentiel militaire ? Mais naturellement, ils ne sont pas idiots, ils n'apportent que des vieilleries, ou rien du tout - a fortiori, pas leur Leica, s'ils en ont un. Dans l'ensemble, ils paraissent calmes : abattus sans doute, mais soulagés de voir la guerre finie pour eux. Et même, je me souviens que dans les petits villages de la rive droite du Rhin, nous avons parfois l'impression d'être accueillis avec une certaine sympathie, je n'oserais dire en amis....

Après Lahr, le rythme s'accélère. Je suis détaché - avec ou plutôt sans les brancardiers ? Je ne me souviens plus - avec une compagnie du 6e RIC, le tout emmené par une compagnie de transport sur GMC. Nous suivons au plus près la rive droite du Rhin par Brisach et Mühlheim, et en quatre jours, le mardi 24 avril, nous sommes à Lörrach face à Bâle dont on voit au loin les lumières le soir. C'est la grande chevauchée, nous avons l'impression d'être lancés dans la nature, les Allemands n'ont plus de troupes sur ce front - tout est sur le front russe. Parfois seulement, un arrêt par un bouchon, vite réduit : sans doute quelques kamikazes de la Volkssturm, ces adolescents à qui on a mis une pétoire entre les mains, et qui vont risquer leur vie au nom d'une idéologie fumeuse.... Je me demande si le commandant de cette compagnie du RIC n'était pas un dénommé Blanchard, qui sera plus tard résident général en AOF ?

Et, de Lörrach, nous repartons derechef le 25 en direction de la Forêt Noire : le 27, Todtmoos, le 28 St Blasien, le 29 et le 30, Häusern : tous ces noms qui maintenant chantent dans notre mémoire puisque quinze ans après, nous y viendrons passer des vacances, avec les enfants, à la Maison Familiale de l'Armée de Todtmoos.

Pour l'heure, nous grelottons, de froid bien entendu : nous avons quitté Lahr par beau temps, en chemise - et pour le premier mai c'est, en Forêt-Noire (comme je crois à Paris), la neige et le froid. Nous empruntons tout ce que nous pouvons récupérer des équipements militaires allemands (je crois que je portais une peau de mouton...). De toute façon, nous avons chaud au cœur : la chevauchée Rhin et Danube ! Voulu par de Lattre, pour occuper le maximum de terrain et avoir une zone d'occupation la plus grande possible !

Et nous repartons, cette fois vers le lac de Constance atteint le 2 mai - et ensuite plein nord, par Tuttlingen jusque Rotweil où, le 5 et le 6, nous retrouvons la CR. La guerre est finie. Le 7, nous redescendons à Trossingen dans le Wurtemberg, où nous allons établir nos quartiers d'été.

Les deux mois - mai et juin 45 - que nous passons à Trossingen sont pour moi marqués d'une pierre blanche. Nous sommes jeunes - j'ai vingt ans. Nous venons de vivre la guerre "fraîche et joyeuse", la chevauchée historique Rhin et Danube, nous en portons l'écusson sur nos vestes d'uniforme. La CR - les officiers et les ambulancières cette fois mêlés, à bas les consignes précédentes - logent à l'hôtel Bären. Il est tenu par un chef, M. Letters, gros homme rougeaud, à la peau luisante, au regard

bienveillant derrière ses lunettes, gros buveur de bière, parlant assez bien le français nonobstant un énorme accent - et, au demeurant, assez compréhensif devant les incartades de l'esprit gaulois.... J'ai été promu popotier, et, à ce titre, pour le ravitaillement, je parcours les environs en Dodge 4x4, conduit par un chauffeur indochinois, comme il y en a quelques-uns à la CR : le caporal Cu, un rapide s'il en est. Pour mémoire : les Indochinois de l'armée de Lattre seront ultérieurement regroupés dans le midi de la France avant d'être renvoyés dans leur pays, et on a murmuré que dans ce camp de transit, ils ont pu être endoctrinés, et qu'on va en retrouver bon nombre en Indochine, mais de l'autre côté.... Pour continuer sur la gamme indochinoise, Monsieur Letters est assisté d'un "bep" (cuisinier) assez âgé, qui a la particularité d'avoir les dents laquées noires - c'était la première fois que j'en voyais, j'en verrai beaucoup, mais beaucoup plus tard. Et, comme serveur, un autre Indochinois, jeune celui-là, à qui on confie - par dérision, compte tenu de sa prononciation approximative - la lecture du menu, qui se termine comme il se doit par " et nom de Dieu, vive la Coloniale".



photos 21 : Trossingen 1945

Monsieur Letters, comme je l'ai dit, est un excellent cuisinier, et nous avons souvent du gibier, de la biche et du cerf, non chassés depuis longtemps dans la région. Mais lui passe souvent sa matinée à présenter les hors-d'œuvre, en jouant avec les couleurs : c'est du grand, du très grand art ! Il a une fille, Lisa, qui va sans doute sur ses quatorze printemps : beaux yeux clairs, grosse tresse blonde, le prototype de la belle aryenne. Et le soir, quand il fait beau, nous dialoguons à la fenêtre... à deux étages d'intervalle (c'est Cyrano à l'envers !). Du coup, je fais des progrès dans la langue de Goethe. Mais cela ne va pas sans éveiller quelques soupçons chez le papa, et ensuite, quand il nous croise, il nous dit avec son accent tudesque : "Ne choutez pas avec les enfants". Amillac, pour sa part, aurait bien dit deux mots à la cousine de Lisa, prénommée Gisela, une brunette qui promettait....

Trossingen est une petite ville dominée par la fabrique d'harmonicas et accordéons Hohner, et à l'hôtel, il y a de merveilleux disques d'un harmoniciste américain, nommé Larry Adler, dont nous nous régalaons, Amillac et moi.

La fonction de popotier me laisse quand même des loisirs, et l'après midi, nous allons de temps en temps nous baigner à la piscine de Schweningen, petite ville proche d'une dizaine de kilomètres. Pour ce faire, nous avons "emprunté" une petite moto allemande, plutôt intermédiaire entre moto et vélomoteur - mais qui ne résistera pas longtemps à notre régime : manque d'entretien sans doute, et trop poussée pour porter deux adultes. Quand nous ne sommes pas à Schweningen, ville des réveils et pendulettes Kienzle, nous sortons dans les environs faire des exercices de tir. J'ai un magnifique revolver P38 parabellum, et une carabine américaine de parachutiste, à manche repliable, directement venue des prisonniers américains faits par les Allemands lors de l'offensive des Ardennes, et qui m'est parvenue par quel canal ? Je ne sais plus.... Et je ne sais plus non plus ce que j'en ai fait par la suite. J'ai dû aussi avoir un fusil de chasse : celui-là, je l'ai échangé plus tard avec Amillac contre une montre Oméga que j'ai encore. Le père Amillac étant bijoutier à Toulon, c'était facile pour Riquet d'avoir une montre.

Et puis, il y a les ambulancières. Certaines sont déjà très occupées : l'une, à ce que l'on dit, avec un capitaine de chez nous, beau ténébreux - ce qui ne l'empêche pas de me faire quelques avances.... Une autre sortirait avec un capitaine du 6e RIC.... Mais c'est quand même la minorité. Avec Christiane Deschellerins, dont j'ai déjà parlé - belle blonde à grosses tresses remontées sur la tête - on plaisante beaucoup, mais c'est tout. Cela se passe sur le perron du Bären, centre névralgique, où l'on aime à discuter, assis sur les marches.

Avec Riquet Amillac, je suis détaché pour deux ou trois jours comme témoin médical après découverte d'un charnier appartenant à une mine de la région, je ne sais plus exactement où. Une centaine au moins de cadavres grossièrement enterrés dans une fosse commune, apparemment sans traces de balles ou de sévices particuliers. Nous découvrons, nous touchons là directement à l'horreur des camps allemands. Sans doute auparavant en avions-nous entendu parler, vaguement, sans trop y croire. Camp d'internement, camp de travail, camp de concentration : cela ne représentait rien pour nous, peut-être par angélisme juvénile ? Cette fois, c'est une terrible prise de conscience, d'autant plus incroyable qu'autour de nous, nous voyons vivre des gens calmes, et pour beaucoup sympathiques.... C'est à se poser la question : savaient-ils, eux ?

En continuant à feuilleter mon album de photos, je tombe sur une prise d'armes dont je n'ai plus qu'un souvenir plutôt confus. Était-elle limitée au 6e RIC ? Ou plutôt aux trois bataillons de la DIC : le 6e (le nôtre), le 21e, et le 23e RIC ? Car il y a au moins deux généraux : sans doute Landouzy et Magnan. Je pense qu'elle a eu lieu à Tuttlingen, car c'est ce que m'a dit Armstrong à qui j'en ai parlé : Armstrong qui venait de rejoindre à nouveau son bataillon après une blessure en Alsace - Armstrong que je voyais de loin et pour la première fois, et qui m'en imposait avec sa rangée de décorations : Afrique du nord, débarquement à l'île d'Elbe, peut-être en Corse - médaille militaire, rarissime pour un médecin auxiliaire - blessure à Mulhouse : une légende pour nous.... Nous nous retrouverons plus tard, d'abord à l'École de Lyon, mais surtout en Indochine. N'anticipons pas.



mon adolescence.... Alors, quand on fait signer des engagements, je signe.

Et je vais rejoindre Quimperlé en permission de départ colonial : une semaine ? deux semaines ? Je vais y faire admirer ma tenue, l'écusson Rhin et Danube, et surtout ma croix de guerre avec deux "clous" : deux citations à l'ordre de la brigade. Sans doute y retrouver mon frère, libéré de son stalag par les Américains. Il a lui aussi rejoint Quimperlé, je ne sais plus à quelle date précise.

Lorsque je retourne à Trossingen, permission achevée, Lartigau n'y est plus. Je le retrouverai trois ans plus tard, après son premier séjour en Indochine, il sera alors à Meucon, et moi en stage d'été à Vannes, pour les vacances, et il tentera de m'attirer chez les parachutistes coloniaux - conseil que je ne suivrai pas, sans doute par indécision. Lartigau parti, il est remplacé par son adjoint, le Cdt Rimbaud. Ce n'est pas du tout le même homme. Lartigau était petit, un peu fort, d'un dynamisme explosif et d'un courage physique incontestable, aux dires unanimes de ceux qui l'ont connu en Alsace. Rimbaud est plutôt grand et maigre, avec une voix grasseyante, le mégot à la bouche, des états de service moins éclatants - et pour tout dire, il est nettement moins sympathique. Et voilà que j'apprends que l'École de Santé s'oppose aux départs en Indochine pour ceux qui n'ont pas terminé leurs études : un seul y échappera, un dénommé Gauthier-Lafaye, qui ne rejoindra que l'année suivante. J'ai longtemps regretté de ne pas être parti avec la DIC, de n'avoir pas suffisamment insisté auprès des autorités pour cela. Mais j'étais jeune, indécis - et discipliné.

En attendant la rentrée scolaire, et pour ne pas gêner la constitution du Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient (CEFEO, sigle que je retrouverai plus tard), je suis muté le 6 juillet au 10e BM cantonné dans la région de Coblenz. Adieu donc la CR que j'avais appris à estimer et aimer, adieu l'hôtel Bären et le Wurtemberg. Quand j'y suis retourné récemment - cinquante ans après - tout avait changé, la ville, certes,

mais pas tellement l'hôtel Bären, toujours tenu par un petit-fils du père Letters. Et quand je lui ai demandé des nouvelles de sa tante Lisa, il m'a répondu qu'elle vivait encore" (Sie lebt noch) : l'horrible phrase ! Elle avait sans doute tout juste six ans de moins que moi !...

Du séjour dans la Ruhr, je ne conserve que des fragments de souvenirs. Je l'ai quasiment scotomisé, et quand je réfléchis que j'y ai quand même vécu quatre mois, qu'il ne m'en reste que quelques impressions - et quand je compare à tous mes souvenirs de Trossingen, où je ne suis resté que deux mois - , je me dis que cette mutation devait être pour moi plutôt une punition !

L'ambiance du 10e BM n'a rien à voir avec celle du 25e. Ce Bataillon Médical est en soutien des régiments FFI ou FTP récemment incorporés à la "régulière" : l'armée d'Afrique - sans doute pour les neutraliser, et neutraliser les éléments communistes qui les ont formés. En France à cette époque, les communistes s'agitent, tentent de faire pression sur de Gaulle, ils sont prêts à prendre le pouvoir. Mais l'action dans la Résistance n'a rien eu à voir avec les combats de la Première Armée. Les officiers FFI, parfois autoproclamés, n'ont rien à voir avec ceux qui ont débarqué à l'île d'Elbe, en Corse, en Provence. Le travail à l'infirmerie n'a pas dû beaucoup m'intéresser, je n'en garde aucun souvenir. Je loge chez l'habitant - en l'occurrence chez Madame Weber, femme blonde solidement charpentée, dont le mari est prisonnier. Je fais un peu de tourisme sur les bords du Rhin.

Je n'ai pas trop de spleen quand, le 1er novembre 1945, je rejoins l'École de Lyon. J'ai vécu quelques mois extraordinaires. Mais c'est fini. Il faut rentrer dans le rang. A l'écurie.

Carte à ma mère. Strasbourg, 3 août 45

En route pour ma nouvelle affectation : Koblenz (ou plutôt Andernach, tout près). J'ai couché chez Madame Weber, qui m'a reçu très bien, sans vouloir me faire payer ! Je lui ai laissé un sac que je reprendrai à mon retour en France. Bons baisers.

Lettre de Janine Le Doré 31 mars 1945 Séné

Sont trois belles damoiselles... O Frédéric (allusion à une chanson que nous allions chanter aux malades de l'hôpital de Rennes). Belles, je n'ose le dire, mais en tout cas, nous sommes trois damoiselles qui pensons de temps en temps à trois damoiseaux que nous aimions bien, et qui se sont envolés chacun de leur côté, laissant leurs amies un peu désespérées dans la foule des indifférents... Mais c'est cela la vie : tout passe, tout lasse, et deux années qui se suivent ne se ressemblent jamais. Il vaut mieux en prendre son parti et vivre quand même pleinement chaque minute présente sans toujours la comparer au passé... Pourtant, dans toute vie, combien le passé est attachant ! On l'aime toujours plus que le présent, que le futur même.

Mais ce ne sont guère des paroles de jeunes, pas vrai ? Et tu ne dois guère les comprendre, toi qui en ce moment te nourris d'émotions bien réelles. Quand je regarde le Jeannot tout souriant et tout gosse de la photo de l'hôpital, j'ai peine à croire que c'est lui qui, en costume d'officier, fait la médecine militaire au front !... Mais dis donc, tu ne nous donnes guère de détails sur ta nouvelle vie de soldat. Je pense que, maintenant, si tu n'es pas allé au repos à Paris ou à Toulon, tu dois faire route vers le cœur de l'Allemagne ! Maintenant, ça bombe quand même... Ah ! Si, au moins, tout finissait cet été ! Quel soupir de soulagement le monde entier pousserait ! Encore qu'on n'en sait trop rien, il y en a peut-être encore à qui ça profite de continuer la tuerie. Pourtant, quel être n'est pas horrifié et attristé de penser à toutes les misères qui s'acharnent sur un peuple. Ah, mon Dieu, que ceux qui conduisent les peuples à la guerre sont coupables... La guerre est nécessaire,

disent certains ! Je me demande à quoi ! Nous sommes sur terre pour vivre et non pour nous entre-tuer ! ! Mais je m'aperçois que j'ai rudement l'esprit philosophique aujourd'hui ! Peut-être aimerais-tu que je te parle de choses plus simples et plus gaies... Un soldat n'a probablement pas le temps de se replier sur lui-même et de s'intéresser à tous ces problèmes qui occupent tous ces pantouflards de l'arrière ! Te ferai-je pour te délasser une description du printemps ? Rappelle-toi simplement les nombreuses vacances de Pâques dont tu as joui jusqu'à maintenant...

Jeudi 3 mai

Mon vieux Jean, tu dois me traiter dans ton for intérieur de paresseuse et de lâcheuse. Quand je pense qu'il y a plus d'un mois que cette lettre est commencée, j'en ai honte. Toutes les semaines, je me promets de vous écrire à tous les trois, et jamais je n'en trouve le temps... Que pouvons-nous bien faire ? Eh bien, ma foi, mon cher, nous sommes enfin dans la médecine jusqu'au cou... maintenant, nous sommes toutes externes, il n'y a plus seulement Mademoiselle Vonnick qui peut se pavaner en beau tablier à poche de sarigue. Nous avons le droit de le faire aussi. Mais, malheureusement, nous n'avons pas de tablier ! Mais pour compenser, moi, j'ai une jolie petite calotte blanche - tu vois d'ici la touche que je pense avoir avec ! Bien entendu, je ne la mets que le moins possible, mais Pellé, mon digne patron, m'enquiquine chaque fois que je me promène sans.

Je suis donc externe chez les tuberculeux sous les ordres de Toutou (Louise Toudic) qui en est l'interne. Jusque cette semaine, nous avions aussi avec nous Annette, mais cette belle enfant vient de nous quitter brusquement, non pour s'engager, comme elle nous l'a fait croire pendant quelques jours, mais pour filer vers Brest où elle va jouer l'important rôle d'interne... Brigitte, elle, est externe à l'isolement (tu vois, le pavillon du fond à l'Hôtel Dieu, près des amphî). Chacun est content de son sort... pourtant, ce n'est pas toujours rose d'être avec des contagieux. Brigitte a déjà attrapé de l'impétigo, et maintenant, elle nous fait une poussée de rubéole... C'est gai, si tous les jours elle me ramène les microbes d'une maladie nouvelle ! Heureusement que j'ai des forces pour lutter, celles que me donne le BK.

Bonsoir Jeannot, dors bien dans ton auto sanitaire ou dans ton hôpital.

Vendredi après l'armistice

Je ne sais vraiment pas si cette lettre partira un jour ! Aujourd'hui encore, je tombe de sommeil, mais je fais un gros effort... Hip ! Hip ! Hurrah ! Cette fois, ça y est, on ne se bat plus en Europe, quel soulagement quand même ! Et tous les absents rappellent. Avez-vous des nouvelles de ton frère ? Ici, ça a été la fête pendant toute la semaine. Quoi de drôle que nos yeux aient besoin de bouts d'allumettes pour tenir ouverts ! Nous ne nous sommes jamais couchés depuis samedi dernier avant 2h du matin. On a dansé, on a chanté, on a fait des monômes, on a été au théâtre... Et on s'est fait chahuter au Bois Rondel. Cela, ça a été vraiment épique, d'après ce que j'ai ouï-dire tout au moins, car moi, je couchais depuis plusieurs jours chez la propriétaire de Christian (le frère de Janine), et je n'ai pas eu le plaisir de recevoir ces messieurs les étudiants en délire ! Mais Brigitte te racontera cela mieux que moi, elle en est encore toute retournée, et son cœur bat, rien que d'y penser. Je pense qu'ils ont dû la trouver charmante, notre B. en robe de chambre et ses cheveux ardents épars autour d'elle ! N'entends-tu pas de là-bas les glapissements de frayeur qu'elle a dû pousser ?... Mon vieux Jean, je vais me coucher, car je ne tiens plus, bonsoir de ta vieille

Janine.

De Brigitte. Je t'envoie un bonsoir très affectueux, j'aurais voulu t'écrire pour de bon, mais mon cerveau éclate ce soir. J'aurais voulu te raconter les péripéties du foyer en ces jours où les étudiants se sont crus les maîtres un peu partout. Mais ces quelques mots te diront tout simplement que tu es toujours un peu présent, et que ton nom est souvent présenté au No 15 du Bois Rondel.

LYON

Le retour aux études – la rentrée en atmosphère – n'est pas sans poser, à moi comme à mes camarades de promotion, quelques problèmes. Nous étions sortis des livres d'anatomie, nous avons vécu une grande aventure, la guerre avait été victorieuse, nous avons combattu, nous avons quand même risqué notre vie – un de nos camarades, Halpert, avait laissé la sienne dans un champ de mines. Nous avons quitté notre adolescence, nous avons mûri, et nous voilà de nouveau face à nos livres

L'École de l'avenue Berthelot est partiellement détruite, les bâtiments le long de l'avenue ont été bombardés, rasés, et de ce côté, l'École est fermée par une palissade de bois (pour faire le mur, c'est assez facile). Le reste des bâtiments, qui ont servi à la Gestapo pendant l'occupation – de nombreux résistants y ont été torturés – est vétuste, les bâtiments restants sont insuffisants pour loger anciennes et nouvelles promotions. Et, de plus, l'École considère qu'avec notre solde de médecins auxiliaires (c'est-à-dire d'adjudant) – et l'esprit d'indépendance que nous avons acquis – nous risquons de contaminer les élèves des jeunes promotions, qui eux n'ont pas de solde, mais une "prime" de soldat de deuxième classe. C'est pourquoi, si les rassemblements et les repas de midi ont lieu à Berthelot, nous allons être logés à Villemanzy, un vieil hôpital militaire désaffecté – ce terme situe le niveau – qui se trouve sur les premiers contreforts de la colline de la Croix-Rousse.

Cela pose des problèmes. Pour retourner à notre cantonnement après les heures de travail de fin d'après-midi – ou, dans l'autre sens, pour aller à l'appel du matin à Berthelot – il faut traverser le centre-ville. Ce n'est pas sans doute sans intérêt, mais ce n'est pas toujours commode, surtout quand il pleut, ou par temps de brouillard. Bien sûr, on peut prendre le tram, qui enfle la rue de la Ré... Ensuite, si la vue par beau temps sur les toits de Lyon, à partir de la terrasse de Villemanzy, est assez agréable, le confort des chambres est rien moins que spartiate. L'installation électrique, n'en parlons pas, elle est vétuste et rudimentaire. Pour disposer d'un éclairage correct, ou avoir un petit chauffage d'appoint (d'ailleurs interdit), il faut faire des installations de fils qui n'ont rien de sécuritaire. Heureusement, certains, comme le "petit" Favre, sont doués pour l'électricité. L'hiver, dans les grandes salles à plafond élevé qui nous abritent, avec un chauffage défaillant, c'est glacial – et on a vite fait, par assimilation (un peu hâtive) avec Buchenwald, de parler de Buchenmanzy ! Mais nous sommes jeunes, et on rigole bien... Les repas du soir sont souvent pris dans les petits bistrot de la Croix-Rousse, où on nous sert, pour un prix honnête, les plats peu entamés des clients de midi. Nous devenons les familiers de l'un d'eux rue du sergent Blandan. Il faut dire qu'à l'École, les repas (obligatoires) de midi sont plus riches en charançons qu'en haricots – et que c'est de la salle à manger de l'École, malgré sa galerie des ancêtres (nos grands anciens, célèbres, de l'École : Larrey, Desgenettes, Laveran, et autres...) que je garde une aversion rédhibitoire pour le hachis Parmentier.

J'ai retrouvé mes camarades de mon arrivée en janvier à Desgenettes : Després, Cave, Coatnoan, Hoël. Nous sympathisons avec les nouvelles promotions : le petit Favre et son alter ego, le grand Vesval. J'ai aussi retrouvé mon frère, et nous allons rester trois ans dans la même ville : un record !



photo 23 : école de Lyon, avec mon frère - 1948



J'ai aussi retrouvé, en tant que civil bien sûr, mon ami Riquet Amillac, qui termine à Lyon ses études de dentiste. Sa femme et sa fille ne l'ont pas encore rejoint à Lyon, et nous allons de temps en temps danser à l'A (l'association des étudiants). Je me souviens encore aujourd'hui d'un retour difficile à Villemanzy, après une soirée où nous avons dû un peu forcer sur l'apéritif – mais, si je m'en souviens, c'est que c'est resté tout à fait exceptionnel !

Et les études médicales ? Disons qu'elles ne sont pas encore, au moins à cette rentrée 45-46, en seconde année, au premier plan des préoccupations... Il faut dire à ma décharge que rien ici ne les favorise. Ce n'est plus du tout l'ambiance de Rennes. Ici, c'est la grande faculté, et non plus une petite "école de plein exercice". Les étudiants sont nombreux. A l'hôpital de Grange Blanche où nous montons le matin par le tram N°1 à partir de la place du Pont toujours noyée dans le brouillard, nous sommes une dizaine autour d'un lit, se poussant pour essayer d'entendre ce que dit le grand professeur – le "petit père" Paillard, par exemple, qui avait une voix douce, mais difficilement audible quand on est derrière... Pas question d'examiner le malade, d'essayer d'écouter le rrou-fouit-tata de l'insuffisance mitrale. De plus, les santards sont le corps étranger dans la Faculté, ils sont snobés par les civils. Sur les centaines qu'ils sont, bien peu arrivent à l'externat – et à l'internat, c'est l'exception, on les cite... Autant que je me souviens, il faudra attendre les dernières années, quand nous aurons des stages obligatoires chez les militaires dans les services de Desgenettes, pour pouvoir enfin palper un malade (et encore...). L'après-midi, après le

déjeuner et l'appel dans la cour de l'École, à Berthelot, par les adjudants Robin et Delavenay, nous retournons à la Faculté, où les amphes sont bondés. Il est loin le temps des petits amphes amicaux de Rennes !

Comment s'étonner que nous ne débordions pas d'enthousiasme pour l'anatomie ou la physiologie ? Je suis collé en juin à mes examens, je dois repasser en octobre la physiologie. Et cela va me coûter une partie de mes vacances : car, pendant les vacances, si nous retournons un mois chez nous, le reste, soit un mois et demi, nous devons le passer dans un corps de troupe, et certains de ces stages sont fort intéressants, en Autriche par exemple... j'en reparlerai. Ceci dit, après ces vacances studieuses, je suis reçu sans problème en octobre, et je vais entrer en troisième année en octobre 46.

Combien d'années sommes nous restés à Villemanzy ? Un an au moins, deux peut-être. Finalement, l'École a dû constater que nous prenions de mauvaises habitudes - à moins qu'elle ait eu pitié de nos mauvaises conditions de logement ? ou les deux ? : elle nous rapatrie pour un an dans les bâtiments de l'avenue Berthelot, même si une partie a été détruite par la guerre (en particulier, l'aile longeant l'avenue, mais c'étaient les bâtiments de l'Administration). Du coup, la discipline se resserre. Les appels ne sont plus faits, très paternels, par l'adjudant Robin, mais par "Popaul" Delavenay, nettement plus excité. La première année, lorsque nous étions à Villemanzy, nous avons eu, comme capitaine de division, un Alsacien nommé Steiger, alors assistant à Desgenettes : nous avons maintenant, dans la même fonction, un original, Fritz Vosselmann. Célibataire, la voix un peu haute, collier de barbe bien coupé, bottes de cavalier, stick - Alsacien cent pour cent. Il n'est pas, comme Steiger, ou Foucher, assistant, il sort des corps de troupe, sans doute avant - ou après - l'École de guerre. Un beau militaire. Il nous étonne d'emblée, lors de la visite médicale, en recherchant chez les santards la fréquence de l'atrophie de l'appendice xyphoïde... Plus tard - bien plus tard - au Tonkin, je le retrouverai comme médecin-chef des FTNV (Forces Terrestres du Nord-Vietnam), lorsqu'il est venu contrôler l'utilisation des filtres Kisselguhr de l'infirmerie de Phuc-Yen. Plus tard encore, il étonnera lorsqu'au camp de Mourmelon, il viendra passer la revue du détachement d'infirmiers... à cheval ! Il finira - je n'ose dire, quand même - général. Quand nous étions à Strasbourg, vers 1960, nous avons de ses nouvelles par deux de ses tantes, employées dans une pâtisserie que nous fréquentions, Olivier. Il est mort en 1995.

Ce n'était pas un mauvais cheval (si j'ose le comparer à ses montures). Mais je crois quand même que c'est à lui que je dois la seule punition de mes vingt-huit années de service. Pour quelle raison ? Je ne sais plus, ce n'était sûrement pas très grave - peut-être un retard ? - mais quand même ! En fait, cette punition va me permettre de préparer tranquillement mon examen de bactério.

A l'École, nous logeons en chambre à trois - ou quatre ? Le confort est assez sommaire, avec lavabos communs, en files classiques. Je partage la chambre avec Desprès et Coatnoan, à moins que ce soit avec Cave. La cohabitation n'est pas toujours facile, car, comme toujours, je me lève tôt, les autres travaillent plutôt le soir... De plus, le chauffage est assez restreint - ce sont encore les restrictions, la France est loin d'avoir retrouvé le confort. Si mes souvenirs sont exacts - mais le sont-ils ? - mon frère loge, lui, à Desgenettes, nous nous retrouvons à l'appel du midi, dans la cour de l'École.

Dans sa promotion, il y a un musicien remarquable, Guy Roman, pianiste émérite, mais aussi bon clarinettiste. Il a monté un petit orchestre, avec comme trompette Lafaurie, plus un batteur, un violoniste, un pianiste - et mon frère à la guitare. Ils organisent quelques soirées, parfois dansantes... et je me demande si ce n'est pas à l'occasion d'une de ces soirées que je serai présenté - quand, je ne sais plus - à ma future belle-sœur, Josette.

Pour clore ce chapitre de l'Avenue Berthelot, il faut que je parle de l'"accueil" des jeunes promotions qui arrivent pour nous succéder. On y est invité à parrainer - et c'est ainsi que je me retrouve le parrain de promo d'un grand sifflet à l'accent breton incontournable : Yves Allain (qui n'est pas encore Yves-Marie). Dans ce baptême de promo, il y a parfois quelques bizutages - dans l'ensemble gentils, mais pas toujours... Certains de mes camarades, comme mon collègue Stupfel, dont j'aurai l'occasion de parler à plusieurs reprises, s'avèrent particulièrement excités, à la limite du sadisme, surtout quand le jeune bizuté s'avère fragile - comment ne pas l'être quand on débarque dans un milieu inconnu ? Et je me souviens d'un certain Laaban fraîchement débarqué d'Afrique du Nord, qui fut le souffre-douleur du dénommé Stupfel. (rassurez-vous, il fera plus tard une belle carrière).

A l'occasion de ce baptême de promotion à Berthelot, on montait une petite séance de théâtre. Ayant une belle veste de velours - j'aimais déjà le velours, peu porté à l'époque - j'avais écopé d'un rôle de zazou, et je devais pousser la chansonnette (je ne sais plus laquelle, il faut que je le demande à mon ami Lafourcade, qui a une mémoire d'éléphant). Quant à Sirven (mort depuis en Indochine), il jouait le rôle de la "boumousse" (la femme de service, chargée théoriquement de s'occuper de nos chambres... théoriquement...), amoureuse de notre beau capitaine de division, Vosselmann - et il chantait un air d'une opérette : "Si d'aimer un beau capitaine est mal à moi", armée d'un balai et censée balayer, comme le faisaient les boumousses - en réalité assez mal.

Ce passage à Berthelot correspond aussi aux épidémies de mariages. Mais avant de parler des mariages de l'École, parlons d'abord de celui de Jean Rouilloux à Quimperlé. Il avait bien, à ce qu'il racontait, mais comment savoir ?, connu une ou deux filles à Munich, et en rentrant de son STO allemand, il avait envie de se fixer, ce qui n'était pas pour déplaire à Tante Hélène. Restait à trouver l'élue... Après l'échec du mariage avec Gaby Boucher, qui aurait bien plu à sa mère, il sortait à Quimperlé avec une petite jeune fille assez gironde, mais - sans doute sur les instances des parents de la fille - c'est avec sa sœur aînée, prénommée Madeleine, qu'il va se marier, sans que Tante Hélène puisse trop intervenir... et comment savoir de quoi sera fait un mariage ? A la noce, j'avais comme cavalière Lucianne Tréguier, fille de bijoutiers de la Haute Ville, petite brune assez jolie, un peu pincée, qui serait sans doute bien sortie ultérieurement avec moi, mais les parents y mirent vite bon ordre... Je l'entends encore m'annonçant qu'elle ne voulait pas poursuivre, pas se marier...

A Lorient encore dévasté, plein de baraquements provisoires, Lorient qui essayait de revivre - quand s'est marié mon ami de lycée André Hardy ? Il n'avait pas poursuivi ses études après le premier bac, et avait décidé de tenir avec ses tantes un magasin de chaussures, rompant ainsi la séquence familiale, ses deux frères étant l'un polytechnicien, l'autre centralien. Donc, fixé maintenant sur le plan de sa profession, ses deux tantes s'occupèrent de le marier - et c'est ainsi qu'il va épouser la fille d'une famille aisée de Lorient, des bijoutiers, les Chevassu.

A l'École de Lyon aussi, les têtes tombent en cette année scolaire 46-47. Robert Després inaugure. Il épouse Maryvonne Doussaint, dont les parents habitent sur les hauteurs de Tassin. Grand mariage en blanc, grand repas. Mais après les agapes, il faut rentrer à l'École, hors heures réglementaires, bien sûr. Heureusement qu'il n'y a, comme je l'ai déjà dit, du côté de l'avenue Berthelot, qu'une palissade à franchir, mais en tenue, képi en tête. Je me souviens qu'arrivé au sommet de la palissade, avec un sens de l'équilibre sans doute perturbé - hum ! - j'ai oscillé, me demandant de quel côté j'allais tomber. Heureusement, ce fut du bon côté

Dans la foulée suivent Léon Cave et Renée. Peut-être se sont ils mariés à Saint-Chamond, dont ils étaient tous deux originaires. En tous cas, je me souviens d'être allé au moins une fois à Saint-Chamond, où les parents de Léon tenaient un magasin de literie. La ville m'a parue assez triste, mais heureusement il y a tout près le Pilat, où nous avons fait une belle promenade en montagne. Je pense qu'au mariage, je devais avoir comme cavalière la sœur de Léon, infirmière. Fin de la série avec le mariage de Louis Coatnoan et d'Odette, mariage dans l'intimité, à Lyon. Pour la circonstance, Louis m'avait emprunté mon raspet d'officier américain, que j'avais dû acheter quelque temps auparavant à un de mes camarades, à moins que je l'aie acquis dans un surplus : c'était de la belle qualité, et je faisais des envieux à l'École....

Les fins de semaine à l'École ? En hiver, les santards vont surtout au Revard, au-dessus d'Aix-les-Bains, histoire de glisser sur les pentes neigeuses. C'est toute une expédition. On part le dimanche matin, aux aurores, dans le froid, prendre à Perrache un tortillard glacial. L'École nous prête de grosses chaussures peu adaptées, plus godillots que chaussures de ski, et de gros skis en bois qu'il faut farter. Je fais mes premières pentes, paralysé par une peur affreuse.... Un peu comme celle que j'ai eue quand j'ai commencé les cours d'équitation : à l'École, il est de bon ton de savoir monter à cheval - je suis allé deux ou trois fois à la caserne de La Part-Dieu où il y avait un manège ouvert aux santards, naturellement je suis tombé, j'ai vu passer au-dessus de moi cette grosse bête... et je n'ai pas recommencé. Bref, le ski, pas plus que l'équitation, ce ne sera jamais ma tasse de thé.

Heureusement, dès le printemps, il y a les sorties de fin de semaine chez les parents de Després à Chambéry. Le gros Robert a ramené de sa campagne d'Allemagne une Opel qu'il a "trouvée" je ne sais où ni comment - qu'il a d'ailleurs eu beaucoup de mal à faire passer la frontière (à cause de la douane), et à faire immatriculer en France. Mais il a réussi, et cela le pose par rapport à nous qui roulons à pied. Il nous emmène donc en Savoie, Léon et moi. Les parents Després sont charmants, très accueillants, nous faisons connaissance avec le comté et l'apremont.



Nous allons parfois jusqu'à Annecy, ou au lac d'Aiguebelette, et je me souviens d'une certaine petite friture, à la terrasse ensoleillée du restaurant. C'était génial!

Et puis, il y a les vacances d'été. En principe, comme je l'ai déjà dit je crois, l'École nous octroie un mois dans notre famille, et pendant les deux autres mois, nous utilisons pour boucher les trous d'été dans les infirmeries d'unité, en France ou ailleurs, histoire de permettre aux médecins en place de prendre leurs vacances. Mais parlons déjà des vacances à Lorient, où ma mère est, bien sûr, rentrée dès qu'elle a pu. Elle ne cohabite plus avec Tante Hélène, qui a pris un appartement dans un immeuble neuf du boulevard Svob, et qui a retrouvé son magasin de chaussures rue de la Patrie, où Jean Rouilloux a aussi son atelier de cordonnerie. Ma mère donc habite rue des Marronniers, dans la villa héritée de ses parents, et maintenant partagée entre des locataires au rez-de-chaussée - et un petit appartement qu'elle se réserve au premier étage. Comme je crois l'avoir déjà dit, la maison n'a pas été détruite par la guerre, des bombes incendiaires l'ont traversée sans qu'elle brûle. Le logement est assez petit, mais suffisant, et le jardin, même s'il est un peu humide, est charmant. La maison de la Ville-en-Bois n'existe plus, fissurée donc rasée après la guerre. La maison de Larmor a été détruite, sans doute par les Allemands, mais j'ai le vélo de mon frère, et je vais tous les jours me dorer sur la plage de Toulhars, où je retrouve tout un lot de garçons et filles : Guy Cohic - (le frère de François) étudiant en médecine à Rennes, sa fiancée, peut être Maurice Yquel, et deux ou trois filles.

J'ai oublié de parler des voyages Lyon-Lorient, dont le souvenir est encore frais à ma mémoire, car c'étaient des voyages longs et pénibles. Nous prenions le train qui devait partir de Perrache vers 17 ou 18 heures, après la journée de travail - et arriver à Lorient vers 11 heures le lendemain, après s'être arrêté une heure dans un certain nombre de gares : Tarare, Roanne, St Germain-des-Fossés, Moulins, et Nantes. Nantes au petit matin blême, où on a le temps de descendre se dégourdir les jambes, presque de faire un petit tour au Jardin des Plantes - car toute la nuit en deuxième classe (peut-être en troisième), les banquettes des compartiments sont rudes. Après le départ de Nantes (la traversée des quais en surface, les nombreux passages à niveau, le pont transbordeur), c'est déjà la Bretagne. On est parti en képi rouge, chemise blanche - on arrive froissé et plein des poussières noires de la locomotive - en fait, était-elle déjà au fioul ou encore au charbon ? On est content d'arriver et de retrouver Lorient et la cellule familiale.

Venons-en maintenant aux vacances dans les unités. Pour ma première année à l'École, c'est-à-dire les vacances 46, c'est simple, j'ai été collé aux examens de physiologie, je reste donc travailler à Lyon. Mais pourquoi suis-je arrivé en retard - moi, discipliné, en retard ? - après la troisième année, en 1947 ? Erreur d'horaire ? Retard de train ? Toujours est-il que j'arrive après les choix, les meilleurs sont partis, l'Allemagne, l'Autriche en particulier. Il me reste la France. Il y a un poste à Vannes, à l'hôpital 33, un hôpital pour tuberculeux. N'oublions pas qu'à l'époque, il y avait beaucoup d'hôpitaux dédiés à la tuberculose, maladie qui faisait encore des ravages. La streptomycine n'existait pas encore, les antibiotiques étaient à peine découverts. Les atteintes pulmonaires et pleurales bacillaires étaient graves, la méningite constamment mortelle. A titre d'exemple, le frère aîné d'André Hardy, le polytechnicien, avait une tuberculose pulmonaire bilatérale, il avait contaminé toute sa famille, et il ne sera sauvé qu'in extremis quand la streptomycine apparaîtra. Le traitement des atteintes pulmonaires parenchymateuses se limitait essentiellement à la création d'un pneumothorax censé mettre le poumon au repos. Et pour créer ce pneumothorax, il fallait souvent faire des "sections de brides", minutieuses et

difficiles.... De toute façon, le médecin-chef, un petit homme ronchonnant – assisté d'un pneumophtysio fraîchement émoulu de Desgenettes, nommé Jarnioux, - n'était pas homme à me laisser faire quoi que soit, à moi petit étudiant de troisième année. Conclusion : je suis libre assez souvent, et assez tôt, et vers 17 ou 18 heures, j'en profite pour aller faire un tour à Conleau, prendre éventuellement la vedette qui fait le tour du golfe du Morbihan – les couchers de soleil sur le golfe, quelle splendeur !

Et puis, de Vannes à Lorient, c'est tout près, et j'y suis souvent. Enfin, Vannes, c'est aussi la ville de Janine Le Doré, une de nos chères petites amies des années de Rennes – pour tout dire, ma préférée. Hélas ! Lorsque je lui pousse visite, la bouche en cœur, c'est pour qu'elle m'annonce qu'elle file le parfait amour avec un jeune séminariste du Grand Séminaire, qu'elle épousera plus tard.... Je n'ai plus qu'à me retirer, la bouche amère. Je crois d'ailleurs que le mariage a plus ou moins bien marché, à ce que m'a dit un jour mon ami Sauvet, qui avec son frère avait fait en même temps que nous ses débuts à Rennes, était ensuite entré à l'École de Bordeaux, et que j'ai retrouvé un jour, au camp N°1, mais ceci est une autre histoire....

En octobre ou novembre 1947, après ces vacances à Vannes, je rentre donc en 4^e année de médecine. Cette année là, c'est l'année des externements : l'École permet aux élèves de continuer leurs études dans l'université de leur choix, qui à Paris – Sotton par exemple – qui à Bordeaux, comme Lafourcade. Pour moi, Rennes étant encore "école de plein exercice" et non faculté, j'ai demandé à être externé sur place, pour aller habiter chez les Amillac, quai Fulchiron, sur les quais de Saône. Ils y ont loué un grand appartement ancien, façon bourgeois lyonnais : belles pièces, cuisine minable.... Un peu grand pour eux, surtout un peu lourd au point de vue loyer, et ma contribution ne sera pas inutile. Ils ont avec eux leur fille Martine, née le jour où son père participait à la prise de Kehl, le 8 avril 45. Martine a donc trois ans, mais est assez raisonnable. Ce qui générerait plutôt la concentration indispensable pour apprendre les cours, c'est le chat : il est tout le temps fourré sur la table qui me sert de bureau, et où j'étale mes papiers. Je ne parle pas des magnifiques fauteuils de cuir de la salle de séjour, que, après le départ des Amillac, le propriétaire a dû trouver entièrement griffés. Et puis, il y a eu l'épisode des asperges. Un dimanche, pendant les vacances des Amillac, comme je me retrouvais seul, j'avais invité mon frère à déjeuner, j'avais fait cuire des asperges, et je les avais mises à refroidir à la cuisine : quand nous sommes rentrés de la messe, je me suis aperçu que Minet avait bouffé toutes les têtes d'asperges – ce qui lui valut une belle correction. Si bien qu'ensuite, Riquet s'étonnait que le chat se terrait dès que je rentrais (je ne lui en ai jamais dit la raison).



photo 25 : Riquet Amillac - Lyon 1948

A part cela, cette année scolaire se passe bien, j'ai de bons résultats de fin d'année, un bon rang à l'École, je vais pouvoir choisir une bonne affectation de vacances, ce qui va me faire un été 48 mémorable !

D'abord, cet été là fut remarquable par le beau temps qui régna tout l'été. J'avais prévu d'aller avec mon ami Benjamin Bloedé – dit Bab – faire un périple en vélo sur la côte nord de la Bretagne. Bloedé, comme son nom l'indique, est juif. Ses parents étaient morts en déportation, lui et son frère avaient rejoint l'Afrique du Nord en passant par les camps espagnols – dure villégiature – et avaient atterri en Angleterre, puis à la Première Armée, et enfin à l'École. Donc, à Lorient, nous mettons nos deux vélos dans le train jusqu'à, je crois, St Malo ou le Mont-Saint-Michel... et ensuite nous pédalons. Il fait très beau, nous avons pour coucher une toile de tente américaine de l'armée (en deux parties), nous faisons du camping sauvage : à l'époque, c'était encore permis. Nous découvrons les splendeurs de la mer bleue sur les rochers rouges. Merveille ! Morlaix et son viaduc. Puis Carantec, où nous retrouvons un autre santard, Hervé Guillard, dont l'épouse et sa famille ont une maison à Carantec, tout près de l'eau. Notre camarade a un bateau, un gros "tosse" à grément traditionnel. Il a aussi une charmante belle-sœur, Lotie, qui a de beaux yeux noirs et un magnifique accent breton : nous en parlons de temps en temps avec Lafourcade, car Guillard et Lafourcade se connaissent bien, ayant tous deux été stomatos.

Nous rentrons à Lorient fatigués... mais éblouis. Bloedé avait beaucoup apprécié l'accueil de ma mère, avec qui il correspondra un certain temps.

La chance va nous poursuivre avec le choix des vacances d'été. Cette fois, je suis à l'heure pour l'amphi : je gage que j'ai pris mes précautions.... Grâce à mon bon rang, je choisis l'affectation de mes rêves : Innsbruck. Quand je revois ces photos.... Nous sommes tout un groupe de santards : Bab Bloedé, Toto Terrail, Marc Villevieille, Quilichini le beau ténébreux – et quand je pense que sur cette liste, au moins trois sont morts ! Notre travail dans les infirmeries ne doit pas être très prenant, nous sortons beaucoup... je remplace un dénommé Dicharry, que mon frère avait eu jadis comme capitaine de division à son arrivée à l'École, et qui était connu pour avoir sept enfants : six filles, et enfin un garçon.

Innsbruck d'été, Innsbruck et ses splendeurs. Le téléphérique de l'Afelekar, Seegrube, Igls. Les trains sont gratuits pour l'occupant, vive les excursions du

dimanche. Nous avons lié des amitiés féminines : Monique qui se fait appeler Sybille - Christiane et sa gouaille parisienne, charmant petit flirt de vacances.... Mais Paris est loin de Lyon, et ce petit flirt ne survivra pas à la rentrée.... Il y avait les petits orchestres autrichiens au coin des rues, et qui jouaient Bella bella, bella Marie... les lacs où nous allions nous baigner, et les yeux clairs de Villevieille qui faisaient des ravages chez les serveuses du mess....

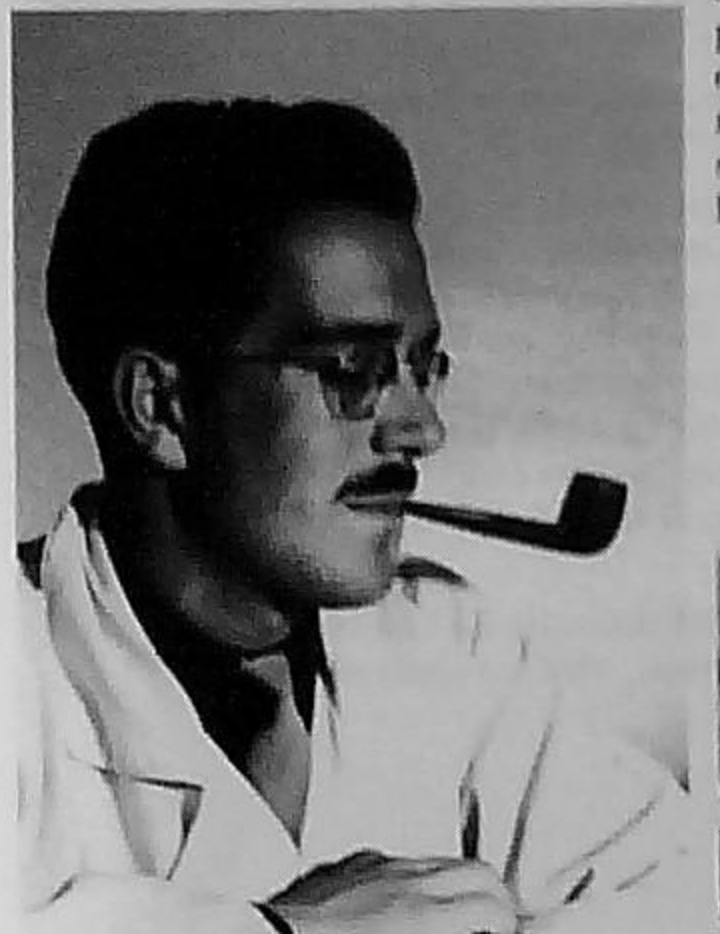
Et à la fin du séjour - cerise sur le gâteau - nous allons, Bloedé et moi, jusqu'à Salzburg et Vienne. Vienne, ville encore marquée par la guerre, avec ses destructions et le secteur russe d'occupation où pèse de tout son poids l'Armée rouge. Mais la Hofburg est toujours là, intacte, l'Opéra vient d'être restauré, où nous assistons à une représentation - hélas en allemand - du Mariage de Figaro. A Salzburg, où Bloedé a un cousin à la mode d'Israël, nous sommes reçus au mess américain, et le cousin nous emmène le soir à Berchtesgaden, dîner dans un des hôtels où Hitler recevait ses hôtes....

Quelles vacances !

Il faut quand même que je rappelle qu'à Berchtesgaden, comme à Stuttgart, c'étaient les troupes françaises qui étaient arrivées les premières - mais, comme à Stuttgart, les Américains, presque sous la menace, avaient exigé que les Français leur cèdent la place.

Après ces vacances flamboyantes de l'été 1948, il va falloir rentrer pour la cinquième et dernière année. A l'époque, les études de médecine duraient six ans, en plus du PCB fait en fac des Sciences. Mais pour ceux qui, comme nous, avaient "perdu" un an à la guerre, elles étaient ramenées à cinq ans. Les Amillac ne sont plus à Lyon : études dentaires achevées, ils ont rejoint leur port d'attache, Toulon. Certains santards sont externés, soit à Bordeaux, soit à Marseille, soit à Paris etc.... Pour les autres, comme moi, l'École a décidé de nous loger, pour cette dernière année, à Desgenettes, l'hôpital militaire, là même où nous avions atterri un certain décembre 1944. Mais, alors qu'à cette époque nous étions logés en chambre de six, nous sommes cette fois en chambre de deux, donc bien logés. Le cycle lyonnais va se boucler avantageusement.

La chambre est claire, la vue dégagée. Je loge avec Aimé Maire, il est de compagnie agréable, calme, discret. Il a une mémoire prodigieuse, apprend ses cours avec une facilité qui me laisse pantois - moi qui dois à nonner pour retenir.... Il commence déjà à préparer une spécialité de chirurgie, et va avec son copain Brigand (dit Cheval) apprendre à faire des



nœuds, et, quand il le peut, à disséquer en anatomie. Dans la chambre à côté, ce n'est pas le même tableau : il y a deux hurluberlus, Paulin et Stupfel, ce dernier surtout, avec sa voix grasseyante, le mégot (éteint) au coin de la lèvre, cerne de crasse autour du cou - peu soucieux du bruit qu'il fait, ce qui nous vaudra quelques altercations....

pas ge
du tour

Les stages hospitaliers sont toujours aussi inexistantes - peut-être aussi ne fais-je pas suffisamment d'efforts ? Je vais finir mon stage d'obstétrique sans voir vu - a fortiori sans faire - aucun accouchement ! Bien sûr, les infirmières sont des bonnes sœurs qui veillent à nous éliminer de tout ce qui intéresse le périnée (on dit d'ailleurs qu'elles sont fort peu aimables avec les parturientes). Heureusement, je n'aurai pas, plus tard, l'occasion de faire des accouchements, mais quand même ! Quant aux stages chez les militaires de Desgenettes, sous la férule des assistants que je retrouverai plus tard : Steiger, Foucher, Pédoya, si on voit de plus près quelques malades, ils ne m'auront néanmoins pas beaucoup appris.

Quand je réfléchis à la façon dont j'ai fait ces études de médecine, je ne puis qu'être amer sur cet enseignement.... Peut-être aurait-il fallu que je me batte un peu plus pour apprendre ? Un peu moins céder à la facilité des jours ?

Heureusement, il y a les fins de semaine. Le samedi soir, avec mon ami Maire, nous mettons notre plus belle tenue, et nous "faisons" les bals chics : aux salons Berrier-Millet place Bellecour, mais surtout au Palais d'Hiver, le PH. C'est l'époque des tangos et des slows. L'orchestre "cubain" a de grands chapeaux de paille à bords phosphorescents, la lumière est plus que tamisée.... Les jeunes lyonnaises ne détestent pas les santards... parfois même quand elles sont assistées de leurs parents.... C'est génial. Je me souviens qu'à une soirée au PH, j'avais beaucoup dansé avec une charmante enfant, fille d'une pharmacienne installée pas très loin de Desgenettes, et cela me valut d'obtenir quelques boîtes de lait concentré, denrée encore fort rare à une époque où traînaient quelques restrictions alimentaires, quatre ans après la fin de la guerre. Vu de notre époque, cela paraît incroyable !

Il y avait aussi le grand bal annuel de l'École, au casino de Charbonnières. Notre promotion n'ayant jamais eu la grande tenue avec cape et bicorne, toujours en raison des restrictions, cela ne changeait pas grand chose pour nous. Mais les femmes étaient en robe longue, et l'orchestre plus relevé qu'au PH. Encore qu'une fois, toujours au PH, nous eûmes une soirée exceptionnelle avec Dizzy Gillespie.

Mes études de médecine se terminent en Juin 49, et nous avons l'obligation de passer notre thèse pour la fin de 49, de façon à être prêts pour l'année d'application au Val de Grace à partir du 1er janvier 1950. Certains de nos camarades, qui ne sont plus d'accord pour faire une carrière militaire, vont d'ailleurs refuser de passer leur thèse - mais ils seront l'exception. Quant à nous, jusqu'en décembre, nous restons à Lyon préparer cette thèse, cerise sur le gâteau de ces études dont la pâte n'a guère levé. Et cette thèse va être de la même veine, du même niveau que ces études - en vérité assez bas. J'avais d'abord contacté un grand professeur lyonnais de gastro-entérologie, dont

A. T. ...

J'ai par ailleurs oublié le nom (Vachon ?) et il m'avait proposé un sujet sur les cancers de la grande courbure (ou de la grosse tubérosité ?) de l'estomac. J'essaye donc de réunir quelques éléments de bibliographie, plutôt rare - mais comment les réunir si on n'est pas véritablement dirigé ? A l'époque, le sujet n'avait été que fort peu exploré, le grand professeur avait peu de temps à me consacrer, je me morfondais fort. Peut-être a-t-il réfléchi que le sujet était trop difficile pour un jeune santard ? Avait-il quelqu'un d'autre dans sa manche ? Bref, les choses traînaient lorsqu'un jour, j'entends dire que l'obstétricien de Desgenettes, un nommé Rochet, avait plusieurs sujets de thèse. Je vais le voir ... et c'est ainsi que sans avoir vu d'accouchement, sans avoir vu de césarienne, je fais en trois semaines, sous sa direction, une thèse sur une incision horizontale basse de l'utérus au cours de la césarienne (incision dite de Dörffler alors que classiquement cette incision était corporéale et longitudinale). Évidemment, n'ayant pas pris contact, avant de choisir mon sujet de thèse, avec le chef de service d'obstétrique de Grange Blanche, l'horrible Pigeau, auteur d'un traité d'obstétrique devenu la bible des étudiants, le "petit Pigeau" - et qui, de plus était en mauvais termes avec son collègue de Desgenettes - je ne pouvais qu'avoir des problèmes lors de la soutenance, présidée précisément par Pigeau. Les critiques fusent, mais elles ne pouvaient que me passer par dessus la tête, et Pigeau va se résigner à m'accorder son quitus. Naturellement, il n'est pas question que j'obtienne les classiques "éloges et échanges" - mais au fond, même si je m'en tire sans les honneurs, je m'en tire, je n'en demandais pas plus, et cela ne m'aura coûté guère plus d'un mois de travail. Je n'ai plus qu'à aller chercher mon diplôme de docteur en médecine au secrétariat de la Fac, dirigé de main de maître par "la mère Chaumonot".

Un mois de travail ! Le reste du temps, jusqu'à décembre, quatre à cinq mois, est libre. L'été est beau, et nous allons, mon ami Maire et moi, nous baigner à une piscine des bords de Saône, en prenant le "train bleu". Période bénie ! La piscine est belle, les naïades aussi. Cette parenthèse reste comme un tremplin pour l'avenir, une période sans souci, sans responsabilité directe... mais aussi sans lendemain. Sommes-nous bien préparés pour notre vie de médecin ? Non incontestablement, il va falloir tout apprendre. Pour une vie de militaire ? Peut-être mieux, grâce à la Première Armée....

Et, pour clore les années lyonnaises, je vais aller faire un petit tour en Autriche, où mon frère a été affecté après son stage d'application au Val en début 49. Il est à Schwaz in Tyrol. J'ai dû y aller à la fin de mon séjour lyonnais, sans doute en décembre 49. Ce dont surtout je me souviens, c'est de ma difficulté à passer la frontière à Strasbourg. J'avais demandé, réglementairement, une permission, mais voilà, il manquait un tampon des "Affaires allemandes et autrichiennes", et le gendarme qui contrôlait les permissions dans le train - qui avait déjà commencé à quitter Strasbourg - le fit arrêter en tirant la sonnette d'alarme et me força à descendre. C'était, je crois, un samedi, tous les bureaux étaient fermés, il neigeait, et je dus attendre le lundi pour obtenir, sans trop de peine, ce fameux tampon, et partir rejoindre mon frère chez les Dragons où il était affecté. Il y restera un an avant de partir en Indochine, au moment où moi, j'arriverai en Autriche. Toujours la poursuite....

Schwaz est une charmante station tout-à-fait typique du Tyrol, avec les façades peintes des maisons, les cloches des vaches, les habitants en culottes de peau, qui adorent défiler en soufflant dans leurs gros instruments de cuivre... Quel dépaysement ! Avant la plongée dans la vie parisienne....

PARIS

En janvier 1950, me voilà donc à Paris pour le stage à l'École d'Application du Val de Grâce. Pourquoi un stage d'"application" ? Théoriquement, il est fait pour nous apprendre ce qui devrait être véritablement le versant militaire de la médecine, dont nous sommes censés avoir reçu maintenant la quintessence. Versant militaire ? L'appareillage des fractures, les premiers soins aux blessés, le choc, la réanimation, le triage, l'évacuation, et tutti quanti... jusqu'à la chirurgie d'urgence : trachéotomie, découverte de la carotide, de l'artère axillaire, que sais je encore... En fait, tout ceci est théorique, certains cours sont bons, d'autres nettement moins intéressants, sous l'égide de ces messieurs les agrégés. L'aspect pratique du stage, - le seul - c'est le concours de sortie, qui va décider de toute votre carrière militaire, car il conditionne votre rang d'inscription au "tableau", lequel conditionne votre progression dans la pyramide des grades, après ce grade de lieutenant que vous avez obtenu automatiquement au passage de la thèse. Selon que vous serez premier ou dernier, vous passerez capitaine un an, voire deux, avant ou après les autres.

Alors, on voit les petits camarades se déchaîner, utiliser toutes les ficelles, toutes les chausse-trappes pour vous faire trébucher. Il y a des contrôles, des colles à tout bout de champ, ce qui entretient une ambiance délétère de boîte à bachot. On essaye d'attirer l'attention de tel ou tel professeur, selon que la matière enseignée a tel ou tel coefficient au concours....

Cela, c'est l'aspect désagréable du stage. Heureusement, il y a des points positifs. Au milieu du stage, - pour nous décontracter - une éclaircie : une semaine à Pau, à l'École Nationale d'Éducation Physique Militaire. Quand je dis éclaircie, ce n'est pas vraiment le terme adéquat : une semaine dans le brouillard, le crachin ou la pluie, mais c'est quand même une semaine de détente physique, qui restitue une ambiance de camaraderie. Le "bet sau de Pau" - le beau ciel de Pau - ce n'est pas en mars avril. On nous emmène sous la pluie en excursion sur la côte basque, et du cirque de Gavarnie, je n'aurai vu que des nuages bas.

A Paris, nous ne sommes pas logés par les militaires, il faut se trouver un toit. Sur les conseils de mon frère qui a fait le stage un an auparavant, je me loge dans un hôtel proche du Val. Hôtel moyen, chambre plus ou moins confortable. La tenancière avait la réputation d'avoir la cuisse accueillante, si bien qu'un jour, elle va retrouver son pauvre mari pendu. A part ce détail macabre, l'hôtel a l'avantage d'être près du Val, et de loger plusieurs de mes camarades. Avec Maire et un pharmacien nommé Michaud, (qui quittera rapidement l'Armée pour une belle carrière dans un labo) - nous sortons volontiers, dans la mesure évidemment où l'École nous en laisse le loisir... A nous les grands bals, dans les grandes salles parisiennes, l'Opéra, le bal de l'X, HEC ... HEC surtout, avec plusieurs salles, l'une pour le tango, l'autre pour le jazz avec, je me souviens, Dizzy Gillespie....

A l'entrée à l'École de Lyon, et, je crois, en fonction de notre rang au concours, nous avons opté pour les différentes Armées : "métro" (métropolitaine) "colo" (Armée coloniale), Armée de l'Air. En ce qui me concerne, j'étais métro - Després, Cave, Coatnoan, Bloedé, étaient colo. Le stage du Val est réservé aux métro et aux aviateurs, comme le petit Favre et le grand Vesval, tandis que les colo font leur stage au Pharo, à

Marseille. Cahin-caha, notre stage au Val va se terminer en juillet, le 10 juillet précisément. Je sors dans un assez bon rang, dans les dix premiers, le septième si je me souviens bien. Le choix de sa première affectation se fait au cours d'une séance appelée traditionnellement « amphi », et on choisit en fonction de son rang, sur une liste que le sacro-saint Bureau du Personnel de la Direction Centrale a fournie à l'École d'Application. Le premier, le « major », était Maire, - suivi d'assez près par F.... de P....., un mauvais, prétentieux, méprisant, très culotte de peau, qui avait usé de tous les artifices pour arriver. Les premiers choisissent les quelques places disponibles dans les "territoires du Sud", c. a. d. le Sahara et la Libye. Croyez vous que ce soit par amour des sables, de l'immensité des dunes, ou pour suivre l'exemple de Charles de Foucault? Évidemment non : ces territoires du Sud n'ont comme seul avantage que de dispenser du départ en Indochine, auquel nous savions être promis. Les derniers partent directement en Indochine, qui pompe toutes les promotions de cette époque. J'avais bien l'intention d'y aller, - j'en reparlerai - mais je préfère choisir une place en Autriche, sachant pertinemment qu'il s'agit d'une affectation très provisoire, pour un an, avant le départ pour l'Asie... Mais l'Autriche m'avait laissé un tel souvenir que j'ai pensé que cela en valait la peine. Les maisons aux façades décorées, - l'accueil sympathique des habitants, les petits chapeaux verts à plumeau, - les culottes de peau, - la joie de vivre, - la beauté des paysages de montagne, - les facilités d'une occupation qui ne saurait se prolonger : tout cela, il fallait en profiter tant qu'on le pouvait !

Pour fêter cette fin d'un stage difficile, mais qui se terminait relativement bien, je vais, accompagné d'un technicien photo de premier ordre, le petit Favre, qui m'avait fait jadis, à Desgenettes, un portrait à la pipe que je ne renie même pas actuellement - je vais donc acquérir mon premier Leica. Qu'avais-je auparavant comme appareil ? Je ne sais plus... Peut-être un Kodak Rétina ? J'avais jadis commencé par un vieil appareil datant de 1918 appartenant à Jean Rouilloux : un Kodak Vest-pocket, l'appareil à soufflet qui avait vraiment lancé la photo d'amateur... En tout cas, quelle joie, quelle fierté avec ce premier Leica !

avec déjà
chance page
pour l'annuel de
Coulange

L'AUTRICHE

Après un mois de vacances à Lorient - et sûrement aussi à Larmor - plus exactement sur la plage de Toulhars et ses naïades, je rejoins la Direction du Service de Santé à Innsbruck le 11 août 1950 pour y recevoir mon affectation. Je suis reçu, fort aimablement, par le Directeur, le médecin colonel d'Audibert Cail Du Bourguet (et autres terres découvertes à marée basse auraient dit les marins). En fait, petit bonhomme un peu fort, un peu chauve, assez volubile. Leicaïste convaincu, toujours sur les routes à traquer le meilleur angle de vue, le paysage le plus photogénique - et Dieu sait qu'il n'en manquait pas en Autriche ! - bardé d'appareils et d'objectifs.... Au demeurant, le meilleur homme du monde. On parle de mon frère qui vient de quitter son affectation de Schwaz pour l'Indochine.

Je suis affecté, en principe, à la 408e Compagnie Médicale de Réserve Générale (CMRG), à Feldkirch, dans le Vorarlberg, avec en charge, de plus, l'infirmerie du 15e Bataillon de Chasseurs Alpins (15e BCA). La 408e CMRG est en fait un petit hôpital installé dans de grands bâtiments, qui devaient être, à l'origine, soit déjà un hôpital, soit un collège. Il y a présentement un service de médecine et un service de chirurgie. Je me présente donc au médecin chef de cet hôpital, le colonel André Camboulives. Grand, un peu fort, accent du sud-ouest, petit rictus séquelle d'une paralysie faciale ancienne. Comme il surveille de près - voire de très près, dit-on - le chef du service de médecine Madame Schmutz - au demeurant une belle Allemande blonde - il préfère m'affecter comme adjoint au chef de chirurgie, qui, lui, est un Hongrois, nommé - comme tous les Hongrois - Nagy. Encore une des curiosités du Service de Santé de l'époque, qui faisait appel à des médecins conventionnés étrangers, à formation et technicité difficilement contrôlables ! Le plus curieux, c'est que cela ne fonctionnait pas trop mal. Il est vrai que, dès qu'il y avait la moindre suspicion de gravité, on évacuait sur Innsbruck, où il y avait un hôpital avec des médecins militaires français - mais il fallait alors franchir le col de l'Arlberg, soit par la route, soit par le train.

Me voilà donc en apprentissage de chirurgie, en fait de petite chirurgie : panaris, entorses plus ou moins graves, fractures, petites interventions courantes comme appendicites ou hernies. A ce sujet de « petite intervention », je conserve un souvenir terrible : un jeune soldat voulant se marier avait décidé de se faire opérer de son phimosis. Cette intervention devait se faire sous anesthésie locale par injection de novocaïne. Nagy était en train de me dire : "Regardez bien comment je procède, la prochaine, c'est vous qui la ferez". A ce moment, le patient fait un choc à l'anesthésique, et tous les efforts pour le réanimer sont restés impuissants. Je n'ai plus jamais fait d'intervention pour phimosis, a fortiori sous anesthésie locale.

Dans ce service, il y a plusieurs infirmières : Campmaa, accorte brunette, Quoniam, vieille infirmière ronchon. Et AM... elle a des yeux gris pensifs, calmes, parfois tristes, réservés toujours. Nous nous retrouvons au mess, à l'hôtel Löwen, situé dans la rue principale sous les arcades, et tenu par un réfugié hongrois (comme il y en a beaucoup en Autriche à l'époque, après la mainmise de l'Union Soviétique sur ce pays). Le personnel de l'hôpital dans l'ensemble loge au mess, ainsi que les officiers du 15e BCA, et leur aumônier, le père Delarue. Avec AM nous jouons au ping-pong, et comme

nous sommes tous les deux timides et réservés, nous allons mettre longtemps à nous mieux connaître....

Feldkirch est une charmante petite ville autrichienne, avec sa rue principale bordée d'arcades, et une rivière qui coule un peu plus loin. Elle est dominée par un petit château d'allure moyenâgeuse, le Schattenburg. A une des extrémités de la rue principale, on monte vers l'hôpital situé plus haut, à quelques centaines de mètres, en passant devant Feuerstein, pâtissier qui a de savoureuses glaces au marasquin. A l'autre extrémité de la rue principale, on tombe sur une vallée encaissée où se trouve un ancien monastère, ou une ancienne école religieuse, qui abrite le 15e BCA, et son infirmerie. Cette infirmerie ne devait en principe pas me donner de soucis, les chasseurs alpins étant des hommes jeunes et entraînés. Sauf qu'un jour, un chasseur a présenté un début de poliomyélite - la vaccination n'existait pas encore - ce qui m'a conduit, bien sûr, à l'évacuer rapidement sur Innsbruck. Sauf, aussi, que le 15e BCA part parfois en manœuvres - mais c'est pour moi l'occasion de parcourir les vallées environnantes, d'admirer une nature splendide, de faire quelques belles photos, de connaître les officiers dont je retrouverai quelques-uns en Indochine. De parler aussi au père Delarue, qui loge également au Löwen. Homme ouvert, sympathique, grand photographe lui aussi. Il aura plus tard une carrière mouvementée : il prendra en Algérie fait et cause pour l'Algérie Française, il aura quelques problèmes au moment du putsch des généraux, ce qui le fera rapatrier d'urgence en France et être viré de l'Armée. Pour en revenir aux manœuvres, j'en conserve un souvenir magnifique et quelques belles photos de mon Leica.

A part ces manœuvres, mon activité principale est à l'hôpital, sous l'égide du chirurgien, le docteur Nagy. C'est un homme sympathique, parlant très bien le français, avec quand même un accent assez prononcé. Comme je l'ai dit, l'activité essentielle est la traumatologie et la petite chirurgie, au maximum appendicite et hernie. Cet apprentissage chirurgical me plaît, au point d'envisager d'y faire carrière.... La vie en décidera autrement.

Le séjour en Autriche à cette époque, et pour les troupes françaises, est au demeurant fort agréable. Les trains sont gratuits, alors on voyage beaucoup. Le train rapide, l'Arlberg, est très confortable. Avec AM, nous allons à Buchs, à la frontière suisse, acheter du chocolat et du Nescafé suisse, bien meilleur alors que le Nescafé français. Nous allons aussi faire des achats en Allemagne, à Überlingen sur le lac de Constance. Après l'achat de mon Leica à Paris, je complète mon matériel : objectifs (grand angle, télé de 135 avec chambre macro) filtres colorés, et même tout un matériel de tirage et

agrandissement.... Le soir, au Löwen, je développe mes films, je tire mes photos : j'ai installé dans la salle de bains de ma chambre tout un labo photo !

Et puis, les fins de semaine enneigées - parfois même entre midi et 15 h - nous allons faire du ski à St Anton. Quand la neige aura fondu, nous irons faire de grandes promenades en montagne, sac au dos. On est



Konstanz am Bodensee vom Flugfeld aus

↑
RP? on lui
P mefual

vite sorti de Feldkirch, le Vorarlberg est une très belle région, avec d'énormes rochers où dorment les marmottes, avec aussi de petits lacs aux moindres creux. Quand nous n'allons pas en montagne, nous prenons le train pour Innsbruck que je connais bien déjà et où AM a des amies infirmières, ou plus loin, pour Salzburg ou Zell-am-See.

Ma mère est venue nous voir à Feldkirch. Entre elle et AM, le courant est passé. Avec elle, nous allons quelques jours à Venise, par le Brenner. Premier contact avec la Sérénissime, mais bien sûr au hasard des rues et des canaux, sans guide précis, et, autant que je me souviens, dans des conditions de logement plutôt médiocres, car les hôtels sont chers. Plus tard, je vais faire aussi la connaissance de la mère d'AM - femme sévère, fermée, voire revêche, sinon hostile.

Feldkirch, petite ville du Vorarlberg, mène, au fil de la semaine, son petit train-train de vie. Mais en fin de semaine, il y a les beuveries des Suisses, qui, pour échapper à leurs contraintes autochtones, à leur vie guindée et aseptisée, viennent en Autriche s'éclater - dans l'alcool, évidemment : le lendemain matin, les rues sont jonchées des traces malodorantes de leur passage. En ce qui concerne les militaires français, la vie de garnison est assez sommaire. Les festivités proprement militaires se réduisent à quelques bals au Schattensburg, le petit château à mi-pente, où se retrouvent les quelques officiers de chasseurs qui se bousculent pour faire danser les rares filles d'officiers - la fille du major de garnison ou de l'intendant....

Jour après jour, intervention chirurgicale après intervention - manœuvre après manœuvre - mon séjour à Feldkirch aura passé comme un éclair, fulgurant - période bénie !... J'ai déjà, depuis le 28-4-51, mon affectation aux troupes françaises d'Extrême-Orient. "Levez vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie !" (je cite de mémoire, tant pis si ce n'est pas exactement cela) : il faut que je sois à Marseille, prêt à embarquer, à partir du 20 juillet, et ma permission de départ colonial est à compter du 22 juin. Mais auparavant, j'ai droit à mes congés annuels, que je vais passer à Lorient. AM viendra m'y rejoindre quelques jours. Ma mère habite toujours la villa de la rue des Marronniers, en attendant que se termine la maison de la rue de la Ville-en-Bois, dont la reconstruction avance, puisque, autant que je me souviens, c'est moi qui ai dû choisir, avant mon départ, le mobilier de la salle de bains. Je dois dire que j'aimais beaucoup la maison de la rue des Marronniers, même si elle ne disposait sans doute pas du confort d'une maison neuve. C'était une maison de charme, dirions-nous maintenant, ou de caractère, avec un jardin ombragé bien entretenu par le locataire du rez-de-chaussée, M. Saint-James.

Après mon mois de départ colonial, je retourne à Feldkirch chercher ma cantine, en m'arrêtant au passage à Baden-Baden où je retrouve AM - elle y a quelques amies. Je revois dans mon souvenir, à flanc de colline, l'hôpital militaire où nous logeons : le service de maternité était, à l'époque, tenu par un dénommé Chaumonot, frère de la secrétaire de la fac de médecine de Lyon. Je découvre les jardins et l'architecture très charmante de cette petite ville d'eau. Et à Feldkirch, je n'ai plus qu'à faire mes cantines et valises.

Le départ à la nuit qui tombe, sur le quai de gare... Nagy est là. Et aussi AM, qui a toutes les peines du monde à retenir ses larmes - comme si elle pressentait que cette séparation était définitive....

Savait-elle déjà qu'elle devait se faire enlever ce petit nodule du sein ? En avait-elle déjà parlé à Nagy ? Est ce pour cela que je l'avais sentie si désemparée sur ce terrible quai de gare ? - Qu'elle n'avait pas voulu venir me rejoindre à Marseille pour mon départ ?

VERS L'INDOCHINE

Ce départ vers l'Indochine - en dehors de l'impression de grande séparation avec le monde européen, de "départ" - ne m'apportait pas a priori d'appréhension véritable. Plutôt l'impression d'accomplir mon destin, d'être poussé par tout un complexe, un ensemble d'idées et de faits plus ou moins anciens.

L'hérédité peut-être ? Mon grand-père Antoine Rouilloux, celui à qui, paraît-il, je ressemblerais (alors que mon frère ressemblait comme un clone à mon père jeune : est-ce pour cela qu'il était son préféré ?) - mon grand-père donc, je ne l'avais jamais vu, car tous mes grands-parents, des deux côtés, avaient disparu avant ma naissance. Mais il y avait chez nous cette grande potiche dont ma mère avait hérité - et ce service à thé que nous regardions quand nous allions chez mon oncle Antoine : ces objets rapportés d'Extrême-Orient par ce grand-père, et qui d'ailleurs avaient failli être cause d'une brouille entre ma mère et son frère lors de la succession.... Et la médaille du Tonkin qui est dans ma vitrine.... Mon grand-père Antoine donc avait fait en Indochine trois séjours. Un premier voyage en 1881-82, comme matelot, sur un transport de troupes, l'Annamite. Puis, pendant deux ans et demi, de 86 à 88, comme quartier-maître, d'abord sur un bateau atelier, l'Adour, puis sur deux chaloupes canonnières à roue, le Raynaud et le Bossant, naviguant sur les fleuves du Tonkin, Fleuve Rouge, Rivière Claire, Rivière Noire. Enfin, de juin 1892 à septembre 94, comme second maître, sur deux canonnières de haute mer, la Vipère d'abord, naviguant en Chine sur le Yang Tse et le long des côtes chinoises, puis sur la Comète qui s'illustra pendant la guerre du Siam en forçant les passes menant à Bangkok. A l'époque, ce grand-père restait deux à trois ans en séjour extérieur, ce qui explique l'échelonnement dans le temps de la naissance de ses enfants.

Et puis, pour m'entretenir dans cette ambiance coloniale, il y avait Madame Miniaou, une amie de ma mère et de Tante Hélène. Alors qu'elle était encore Madame Fréminet, épouse d'un administrateur - ou d'un agent technique - de la Marine, elle avait accompagné son mari lors de séjours en Asie (en Chine, ou plutôt à Saigon). Et elle en avait rapporté des porcelaines et des ivoires. Comme elle n'avait pas eu d'enfants, j'ai hérité de quelques objets : deux petits vases bleus, un très joli petit vase mille fleurs doré (hélas réparé), un petit satsuma.... Elle parlait de la vie coloniale comme d'un moment privilégié de son existence....

Et, par-dessus tout cela, les romans des écrivains voyageurs, qui ont bercé les rêves de ma jeunesse. "J'ai des rêves de gloire en mon âme inquiète". Loti, bien sûr, même s'il est un peu facile. Farrère surtout : Les Civilisés, Fumées d'opium.... Jérôme et Jean Tharaud : Paris Saigon dans l'azur.... Et Francis de Croisset avec la Féerie Cingalaise. Tous ces écrivains de la Marine dont je devorais les livres....

Enfin, deux événements plus immédiats. D'abord, mon départ manqué en 1945 avec la 9^e DIC qui me laissait un goût amer, une sensation de manque, de frustration. Et le départ pour l'Indochine de mon frère un an auparavant, donc sans doute en juillet 50.

Autre élément qui limitait mon appréhension, c'est que sur place, il y avait une certaine stabilisation de la situation militaire, après l'énorme défaite de la RC4. La propagande des communistes et des intellos de gauche contre la "sale guerre" ne m'avait pas atteint, puisque je n'étais pas en France, et que j'avais occulté toute question à ce sujet. J'attendais même ce départ avec une certaine impatience - comme un aboutissement normal en quelque sorte. "Levez-vous vite, orages désirés".

Je rejoins donc Marseille, comme prescrit, le 28 juillet 1951. A la base de transit, on me loge "en ville". Et, comme sûrement tous les officiers en instance de départ, j'hérite d'une chambre dans un hôtel crasseux du cours Belzunce : une chambre qui avait dû voir défiler autant de femmes vénales que d'officiers en partance pour l'Extrême-Orient.... Je reçois mon embarquement : c'est le SS trooper Wisconsin, affrété par les Messageries Maritimes. Départ le 4 août, avec escale à Alger pour embarquer un détachement de légionnaires. Mais donc une semaine d'attente à Marseille. Heureusement, je vais la passer en compagnie de mon collègue et ami Bab Bloedé, qui vient d'être rapatrié sanitaire retour d'Indochine : il était dans un bataillon de parachutistes coloniaux, et le command-car où il se trouvait ayant sauté sur une mine, il s'en sort avec une fracture comminutive du calcanéum, qui le fait encore boiter assez bas. Il fait une chaleur estivale accablante, ce qui ne nous empêche pas de faire quelques promenades dans Marseille et la région. Je me souviens d'un petit dîner à Cassis, à la fraîche, au bord de l'eau, dans un restaurant fort accueillant, avec un vin rosé délicieux....

Evidemment, nous parlons essentiellement de l'Indo, de la vie dans un bataillon de para - des opérations aéroportées - des retours à Hanoï avec tous les attraits de la ville, des congais et de leurs charmes. Il me pousse beaucoup à demander une affectation dans une troupe d'élite : para ou, à la rigueur, Légion. Pour les para, l'inconvénient, c'est que je n'ai pas fait le stage indispensable, je ne suis pas breveté : j'avais trop hésité à l'École, toujours cette irrésolution, cet attentisme... et ce, malgré les sollicitations de mon ancien chef à la 3^e CR, Lartigau.

J'embarque le 4 août. Le Wisconsin est un Liberty ship, cette classe de bateaux construits en grande série pendant la guerre par les Américains, cargos qui vont perdurer encore pendant longtemps. De tous temps, l'administration de la Marine s'est adressée aux Compagnies Maritimes (civiles) pour le transport des troupes : c'était déjà le cas du temps de mon grand-père qui fit plusieurs allers et retours sur des transports de la Compagnie Fraissinet. Evidemment, ce n'est pas le luxe des paquebots réquisitionnés par les Armées, comme la Marseillaise, l'Athos, ou le navire-hôpital, le Pasteur, qui faisaient le trajet Marseille-Saigon en 20 jours. Avec l'affrètement d'un Liberty, c'est plus artisanal, c'est un peu du bricolage assez sommaire. Les légionnaires seront logés dans la cale dans des locaux plus ou moins bien éclairés, plus ou moins bien aérés. Mais en ce qui me concerne, et par comparaison, je n'ai pas trop à me plaindre : comme je dois être en même temps médecin de l'équipage, je vais donc bénéficier d'un régime de faveur avec cabine individuelle - et l'honneur de déjeuner à la table du pacha, le commandant Legal.

Je ne me souviens pas si Bloedé est venu agiter son mouchoir sur le quai d'embarquement. Bien sûr, il y a toujours un petit serrement de cœur lorsque le navire s'éloigne de l'embarcadère, mais comme tout est nouveau, cela passe vite. Première escale : Alger, où on embarque les légionnaires. Combien ? Je ne sais plus, trois ou quatre cents. Escale courte, un jour sans doute, juste le temps de visiter un peu la ville, à condition de se limiter au front de mer. Grande ville blanche, bien construite... Alger la blanche, l'animation des rues... la vitrine de la France de ce côté-ci de la Méditerranée... Quand on sait ce que c'est devenu...

Je fais connaissance avec les "képis blancs", tenue impeccable, clique sur le quai, jouant pour le départ le « boudin ». Il fait très beau, très chaud, et les hommes se rafraîchissent en mangeant de grandes tranches de melon d'eau - c'était la première fois que j'en voyais. Je n'ai pas du tout, comme mon camarade le médecin lieutenant Arroyo qui a écrit un livre sur cette "croisière indochinoise" dans des conditions identiques à la mienne, embarquant à Oran sur le liberty ship "Nantes" - je n'ai pas du tout l'impression de jeunes recrues, de jeunes bidasses comme en France, mais de soldats de métier déjà aguerris, dont certains sont en départ pour un deuxième séjour, même un troisième... Mosaïque d'étrangers, certes, mais grande majorité d'Allemands ; à cette époque, la langue la plus parlée à la Légion, ce n'est pas le français, mais celle de Goethe. Beaucoup sont des anciens de la Wehrmacht, que, dans les camps de prisonniers où ils mouraient de faim, on a poussé fortement, voire très fortement, à s'engager. Mais il y a aussi pas mal de Hongrois et de Roumains, et aussi des Espagnols, quelques Italiens - et de rares "Gaulois" (et ce ne sont pas les meilleurs). Logés dans les cales, dans un espace confiné, ils vont rapidement souffrir de la chaleur.

Je passe tous les jours visite et contre-visite. Les infirmiers de Légion sont - par rapport à ceux que j'ai connus dans les corps de troupe de métropole - triés sur le volet. Certains sont sans doute d'anciens médecins... Je fais connaissance avec la pathologie "exotique" - ou spécifique, si l'on préfère... - pour moi, inhabituelle. C'est ainsi qu'un jour, je vois un légionnaire qui affiche un gros chancre pénien. Pour moi, me souvenant de mes débuts en vénéréologie à Rennes, je pense immédiatement à la vérole - et aux difficultés de traitement (à l'époque, on n'avait pas encore bien établi le traitement antibiotique de la maladie, et je n'avais qu'un stock limité d'antibiotiques...). Mais l'infirmier a, lui, fait heureusement le diagnostic : il s'agit d'un "chancre mou", pathologie assez fréquente dans les bordels d'Afrique du Nord, et le légionnaire guérira en quelques semaines avec les sulfamides. Au cours de la traversée, je n'aurai d'ailleurs comme gros malade qu'un des chauffeurs des machines du bateau qui fera un syndrome diarrhéique avec déshydratation et que je débarquerai à l'étape suivante, à Djibouti. Je ne connaîtrai pas les péripéties de deux de mes camarades partis comme moi pour une "croisière indochinoise". Le premier, c'est Arroyo, j'en ai déjà parlé : il a connu, après une escale des légionnaires à Port-Saïd, une épidémie de "chaudes pisses" qui mit à zéro son stock d'antibiotiques et obligea le bateau à faire une escale supplémentaire à Singapour... Le second est mon collègue Stupfel, celui qui occupait, lors de ma dernière année à Desgenettes, une chambre proche de la mienne (je crois en avoir déjà parlé). Il avait embarqué lui aussi sur un liberty ship, à peu près en même temps que moi, et il se trouva devant un cas d'appendicite qu'il prit la décision d'opérer. Quand je pense à ses notions d'hygiène très particulières (comme je l'ai déjà dit...) - au fait qu'il n'avait jamais tenu de

bistouri (je crois qu'il opéra sous la dictée d'un infirmier qui lisait un livre de technique chirurgicale ad hoc) - je pense que le patient a eu beaucoup de chance de s'en sortir ! Mais, à l'arrivée à Saïgon, on lui a dit quand même qu'il aurait pu commencer par mettre le malade sous antibiotiques !

Escale à Port-Saïd, à l'entrée du canal de Suez. Nous avons droit aux classiques du genre, avec petites animations locales : enfants plongeant dans l'eau pour aller chercher les pièces qu'on leur jette du pont... sur le bateau même, séance de prestidigitation par Galli-Galli, l'artiste local. Le passage des troopers pour l'Indochine a dû être une mine pour les gens du coin ! Pour prévenir les désertions, maladie endémique à la Légion (nous aurons à en reparler), les légionnaires n'ont pas l'autorisation de descendre à terre : aussi font-ils leurs achats, de fruits particulièrement, à l'aide de paniers au bout d'une ficelle, à partir des barques des marchands, qui se sont agrippés contre la coque du bateau comme des mouches sur un morceau de viande... Mais les règlements pécuniaires sont aléatoires, d'où cris et palabres ! C'est assez folklorique !

Toujours pour éviter les désertions, une fois quitté Port-Saïd, la traversée du canal se fait toutes écoutilles fermées : il fait chaud dans les cales ! Mais nous sommes, nous les officiers, sur le pont, et c'est comme dans les livres ! On a l'impression que le navire vogue au milieu du désert, dans les sables. Et c'est tout d'un coup l'arrivée dans le golfe d'Ismaïlia, où on retrouve d'autres navires...

Puis c'est la Mer Rouge, et la chaleur accablante - les poissons volants - je vis avec Kessel et Monfreid !

Escale à Djibouti. Il faut que j'aie évacué le chauffeur du bord qui ne supporte plus le travail dans la machine. Trajet en sanitaire jusqu'à l'hôpital - sans doute militaire - Hôpital de type pavillonnaire, apparemment assez bien installé, où je laisse mon malade sans problème. Je ne ferai donc qu'un petit tour en ville - l'escale est brève, à peine une journée - histoire de voir le fameux Palmier en Zinc, le bistrot qui est sans doute la seule curiosité de l'endroit. L'ambiance en ville ne prête d'ailleurs guère à la détente. J'ai été frappé en débarquant, par cette foule très colorée, dans tous les sens du terme, qui attend les bateaux, se précipitant pour proposer tout et n'importe quoi. On nous a d'ailleurs mis en garde contre les pickpockets, mais un des officiers réussira quand même à se faire voler ses lunettes noires sur son nez !

L'entrée dans l'Océan Indien nous vaut un "coup de mousson" - queue de mousson ou début de mousson ? Le bateau roule et tangue bord sur bord. Tout le monde est malade, je vais de la cale aux cabines... Je résiste assez bien - peut être parce que j'ai une bonne cabine ? Mais cette partie de la traversée est longue, longue, longue jusque Ceylan. Quand la mer est apaisée, la seule distraction, c'est la vue des requins qui suivent le bateau. Le Wisconsin n'est pas très rapide, et ses machines sont bruyantes. Heureusement, il y a le bar, où se retrouvent les officiers. Je suis frappé par leur jeunesse et leur allant. Pour beaucoup, c'est leur premier séjour, légionnaires ou paras. Ils ont un moral de fer. Par bravade, ils ont adopté la chanson d'Yves Montant, du temps où il fustigeait la "sale guerre" au profit des communistes : "Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a ... etc...". Quand je pense que des promotions entières de St Cyr, de cette élite de notre nation, seront restées dans la rizière... ou à Dien Bien Phu... quel gâchis !

Parmi eux, je retrouve un ancien officier du 15^e BCA, que j'avais connu à Feldkirch - maintenant légionnaire, le lieutenant Pousset. A son arrivée à Saigon, il sera affecté au 3^e REI, et vers la fin de 1952, dans le sud du delta tonkinois, son bataillon fut durement étrillé. Fait prisonnier, Pousset fut emmené avec les autres officiers prisonniers vers le camp N° 1. Mais il était officier de renseignement dans son bataillon, et, sachant que les Viets éliminaient systématiquement les OR, il s'était bien gardé de le dire. Malheureusement, les Viets l'apprendront, sans doute par dénonciation : il fut séparé du convoi, et on ne l'a jamais revu : il a été descendu certainement dans un coin de rizières....

Revenons au bar et aux longues discussions, seules distractions de la traversée qui traîne, traîne. Il y a d'excellents disques de jazz - un des airs de Sidney Bechet m'a longtemps poursuivi... peut-être "low cotton" ?

L'escale à Ceylan, à Colombo, est sans doute assez longue, plus longue qu'à Djibouti, puisque certains officiers sont allés en excursion dans le sud de l'île, où paraît-il les paysages sont magnifiques, et où se trouve Kandy, la ville universitaire de l'île. Je ne sais plus pourquoi, j'ai décidé personnellement de rester à Colombo, belle ville au demeurant, avec de beaux jardins botaniques et zoologiques. Je vais aussi à Monte Lavinya, dont le site et l'hôtel sont à l'honneur dans un des épisodes du "Pont de la rivière Kwai". Hôtel colonial très british, grande belle plage de sable, cocotiers chers à Francis de Croisset dans la "Féerie Cingalaise" : le monde colonial anglais typique, les serveurs enturbannés, les voitures officielles....

C'est au cours d'une de ces escales - Djibouti, je crois, ou déjà à Port-Saïd... ou à Ceylan ? que je reçois une lettre d'AM qui m'apporte pour la première fois des nouvelles inquiétantes sur sa santé - assez vagues, sans doute pour ne pas m'inquiéter ? Je me revois lire et relire cette lettre sur le pont du bateau. Je lui réponds du mieux que je peux. Comme je regrette qu'elle ne soit pas venue à Marseille ! Était-ce seulement pour de simples considérations de permissions épuisées ? Ou parce que déjà le processus de sa maladie était engagé ? Qu'elle savait qu'elle allait être opérée ?

La prochaine escale est Singapour. Mais auparavant, il faut franchir le détroit de Malacca, et à l'époque, à Sumatra, il y avait un Hollandais dont j'ai oublié le nom (Westerling ? Arenberg ?) qui s'était taillé en Indonésie, avec l'aide de mercenaires, un petit royaume, et qui recrutait, en particulier chez les légionnaires. Alors, bien sûr, le détroit est franchi tous sabords fermés. A Singapour, escale courte, purement technique, sur l'îlot Shell, pour compléter le carburant. Personne, en principe, ne descendra en ville.

Et c'est ensuite la remontée en mer de Chine. Après un mois de navigation (4 août-3 septembre), nous sommes - enfin - en vue du Cap St Jacques. La traversée a été longue, certes, mais c'est aussi une découverte : l'infini de la mer - les escales révélant toujours un pays nouveau - la vie à bord avec les marins, et dans ce domaine j'étais un privilégié, mangeant à la table du pacha. Et la fréquentation des officiers, ce milieu où j'allais vivre l'aventure.... Passé le Cap St Jacques, nous embouquons la Rivière de Saigon, boueuse, brunâtre, chargée à sa surface de végétaux divers - le chenal est plus ou moins bien balisé, nous avons embarqué un pilote que nous avons dû attendre, au moins quelques heures, une nuit peut-être. Il y a des mangroves au niveau des rives, et il n'est pas recommandé de rester sur le pont, car parfois des

coups de feu partent des berges sur les navires qui passent à proximité. Premier contact avec l'Indochine, premiers étonnements : les Viets peuvent donc tirer sur les bateaux à quelques kilomètres de Saigon ? Guerre sans front, pays passoire, insécurité... territoire tenu, non en fonction de la géographie, mais en fonction du jour ou de la nuit.... Je vais mettre du temps à l'admettre.

C'est curieux de voir combien je conserve peu de souvenirs du débarquement sur les quais de Saigon.... Où avons-nous été logés au débarquement ? Peut-être dans une base militaire dont j'aurais oublié le nom - ou dans un hôpital pour les médecins ? Où avons-nous touché notre équipement "colonial", chaussettes et short, chapeau de brousse ? Ce fameux chapeau de brousse dont je pleure encore la perte.... Où l'ai-je laissé ? Ce chapeau que je portais en novembre 52, dont le rebord fut percé d'une balle, à 2 ou 3 centimètres de mon crâne, si près que je sentis le choc de l'ébranlement d'air au point que je crus être blessé au crâne.... L'ai-je laissé à Viêtri, à ma libération ? Ou plutôt avant, mais quand ? Bien sûr, j'en ai acheté un très semblable à Bruxelles, plus de quarante ans après, mais ce n'est pas le même chapeau, lourd de souvenirs....

Les quelques jours que je vais passer à Saigon - le temps de recevoir mon affectation - vont me permettre de prendre le pouls de la ville. 1951 est ici l'année de Lattre. Le Général est arrivé en Indochine le 17 décembre 50, peu après la première grande défaite de l'armée française, la défaite de la RC 4, celle qui a révélé la nouvelle puissance de l'armée Vietminh (septembre - octobre 50), celle dont j'entendrai tellement parler plus tard. Après l'aveuglement des autorités, puis l'étonnement et l'incompréhension devant l'ampleur des événements, devant ce virage de la guerre après une certaine stabilisation - le Haut Commandement cède à la panique. La route de Hanoi paraît largement ouverte à cette armée jusqu'alors méprisée. Mais de Lattre arrive de France, seul à accepter la responsabilité de la guerre. Il débarque avec la pompe qu'on lui connaît, reprend en main la situation, et c'est la bataille de Vinh Yen, la défaite de Giap, celui qui avait claironné son intention d'être à Hanoi pour Noël. Fin mars, nouvel échec Viet à Mao Khé. En juin, la bataille du Day, nouvel échec de Giap. Mais, fin mai, Bernard de Lattre est tué au rocher de Ninh Binh, le Général de Lattre est touché au plus profond de lui-même.... Et c'est le début de la fin de ce fulgurant passage du Général. Il quitte l'Indochine fin novembre 51, atteint d'un myélome. Le 12 janvier 52, il sera mort. Le corps expéditionnaire, augmenté de l'armée vietnamienne que de Lattre a tant contribué à mettre sur pied, va pouvoir se rendormir quelque temps - peu de temps - sur ses lauriers.

Je goûte donc quelques jours le charme de Saigon. Grande ville coloniale largement dessinée, belles avenues plantées d'arbres, beaux bâtiments de style colonial fin de siècle entourés de jardins... j'avais dû lire tant de livres que j'ai l'impression de déjà vu, déjà connu. Saigon la voluptueuse, Saigon la facile, est loin de la guerre, même si une grenade éclate de temps en temps à la terrasse des cafés... - des terrasses qui grouillent d'uniformes. Les états-majors de Saigon sont pléthoriques, il y a des coloniaux qui y font deux, voire trois séjours, campagne double. Le mess des officiers est fort sympathique, tout Saigon s'y retrouve, le cognac-soda coule à flot. Et c'est là que je vais retrouver, par le plus grand des hasards, Suzy Jolivet, fille d'un général de gendarmerie ami de ma mère, dont le mari qui est à l'IGN (Institut Géographique National) fait des relevés topographiques dans la région.

mechant
↓

Autre rencontre fortuite : je croise dans un bureau - à l'intendance ? à la Direction du Service de Santé ? - Monique-Sybille, une secrétaire un peu enrobée que nous avions connue, Bloedé et moi, lorsque nous étions à Innsbruck quelques années plus tôt... Je ne fais que la croiser, car elle paraît très occupée, très intégrée à la vie coloniale saïgonnaise et ses charmes pervers. Et je vais aussi croiser dans un couloir de l'intendance un adjudant-chef nommé Vigot que j'avais jadis connu à la 9^e DIC en Allemagne. Décidément, on retrouve beaucoup de monde dans le microcosme saïgonnais.

A la suite de quelle invitation ? - je crois que c'est celle d'un collègue pharmacien ? ou d'un officier d'administration ? - sur quelle invitation donc vais-je faire la virée classique, quasiment obligatoire pour les jeunes débarqués, la virée à Cholon, capitale du vice... "Ciel, Ciel, conserve-nous, Saigon, Cholon et le Grand Monde..." : c'est, par dérision, la chanson que chantent ceux qui foulent les diguettes et qui "ratissent" les deltas, pendant que d'autres font leurs séjours à Saigon. En fait, je ne crois pas que ce soit au Grand Monde que nous sommes allés. Le Grand Monde, c'est plutôt le casino avec les jeux d'argent, là où le pauvre nha-qué vient jouer son maigre salaire - le perdre plutôt. Le Grand Monde, c'est la clé de l'empire de Baï Vien, le Binh Xuyen qui "tient" Cholon. Il faut lire les pages de Lucien Bodard et le livre de Pierre Darcourt sur Baï Vien, ils montrent parfaitement l'ambiance du Saigon de l'époque. Baï Vien est un ancien bagnard de Poulo Condor (une île où les Français ont établi leur baigne), mais il est devenu le chef d'une secte, les Binh Xuyen, et, avec ses tueurs, il a pris possession de Cholon et donc du Grand Monde, une source formidable d'argent, un pactole et un instrument de puissance. Les Français vont faire appel à lui, et il va "purger" Saigon des Vietminh qui s'y étaient infiltrés, et qui grenadaient à qui mieux mieux. Et comme il détient l'argent, il va même financer l'empereur Bao Daï, qui ira jusqu'à le nommer général, chef de toutes les polices et sûretés de l'état Vietnamien. Mais plus tard, après la défaite française et les accords de Genève, lorsque Diem prendra le pouvoir avec l'appui des Américains, les Binh Xuyen seront écrasés, et Baï Vien s'exilera au Cambodge.

Mais revenons à notre virée à Cholon, sans doute au Parc à Buffle, autre établissement célèbre - lui aussi tenu par des maquereaux, séides de Bai Vien. On y va en pousse, avec un trajet pas toujours très sûr, surtout de nuit, à travers la ville chinoise, et en particulier pour le retour. J'ai dû passer une ou deux heures dans ce grand dancing, assez triste au demeurant, avec un orchestre de danse local plutôt poussif, et des taxi-girl qui font danser, moyennant finance évidemment, les jeunes militaires esseulés. On prend un ticket à l'entrée, et on vous attribue une fille. Mais attention, ne pas serrer de trop près, on n'est pas une prostituée, pas de geste déplacé, sinon gare les criaileries, et on risque même l'expulsion !

Combien de temps suis-je resté à Saigon ? Quatre, cinq jours au maximum, le temps des formalités administratives, du passage à l'intendance, et dans les bureaux de la Direction du Service de Santé. Et arrive le jour où il faut aller se présenter au Directeur Central pour recevoir son affectation. Moment éminemment important, crucial, puisqu'il va conditionner vos deux années de séjour. Accélération du pouls, battement de cœur... La Direction est un grand bâtiment largement conçu dans le grand style colonial, avec large hall et escalier majestueux, ventilateur au plafond. Le Directeur... - était-ce un colonial ? ou était-ce encore ce marin, dont les mauvaises langues disaient qu'il était très ami avec la patronne des bordels de Saigon - on a

même parlé de fuite de médicaments, vers les Viets évidemment - mais que ne dit-on pas, dans Saigon la facile, la corruptrice ? Armstrong m'a même dit que ce Directeur - lui ou un autre - avait fini par être inquiété - discrètement bien sûr, pas de scandale ! - et qu'il avait dû rejoindre, non la métropole, mais l'Amérique....

Le Directeur, donc, commence par me faire attendre dans un grand fauteuil du grand hall : une heure ? voire deux ? Le temps semble long, la tension monte, les nerfs s'irritent... Lorsqu'enfin il me reçoit derrière son grand bureau, je lui expose que j'ai passé un an en Autriche dans un service de chirurgie - que donc je serais intéressé par une antenne chirurgicale, même parachutiste - je pense à tout ce que m'a dit Bloedé à Marseille ? Il m'écoute gravement, acquiesce même du chef - mais m'explique non moins gravement que nécessité fait loi et que, dans l'immédiat tout au moins, il manque un médecin dans un bataillon de Légion au Tonkin, le II/ 2 REI. A mi-séjour, on pourra éventuellement revoir la question d'une affectation chirurgicale. J'ai su par la suite que ce même Directeur, qui déjà devait être en place un an auparavant, quand mon frère André avait débarqué à Saigon, l'avait fait attendre au moins autant que moi. Mon frère avait manifesté une certaine impatience, avait menacé de revenir le lendemain - ce qui fait qu'en définitive il avait atterri chez les Marocains, à Phuc Yen, petite localité à quarante kilomètres au nord de Hanoi, et où je vais bientôt le retrouver.

Est-ce à Saigon - ou peut-être à Hanoi ? que je verrai le colonel Boron, peut-être déjà général, un des pontes du Val-de-Grâce, consultant en chirurgie pour l'Indochine, à qui j'exposerai mes souhaits chirurgicaux - qui lui aussi me parle de nécessité immédiate - et me promet de revoir le problème après un an de séjour par exemple. Les circonstances vont faire que je n'aurai pas à le relancer....

C'est aussi dans les couloirs de la Direction que je vais croiser Stupfel dont j'ai déjà parlé à deux reprises. D'abord, lors de notre dernière année de médecine à Lyon : nous avions à Desgenettes des chambres contiguës, il avait un habitus très particulier, type chercheur crasseux, mégot éteint au coin du bec, cerne de crasse autour du cou, et avec son collègue Paulin, il ne se gênaît guère pour faire du bruit - cela me dérangeait dans mon travail, les relations étaient tendues. En second lieu, il avait eu une traversée vers l'Indochine mouvementée, opérant bille en tête une appendicite. Bref, quand je le rencontre en sortant de chez le Directeur, je ne peux m'empêcher de m'écrier " Encore toi ! ". Le mot a fait florès, et mon ami Jean Lafourcade me le rappelle toutes les fois que nous nous retrouvons... Lequel Stupfel, d'ailleurs, finira tristement, il y a deux ou trois ans, abandonné par son épouse, après une carrière civile assez brillante dans un labo.

Me voilà donc affecté à la Légion. C'est, à tout prendre, un demi-mal. La Légion a la réputation d'être une troupe solide, comparée aux Marocains et surtout aux Sénégalais. Il faut maintenant que je "monte" au Tonkin, et pour ce faire, je vais reprendre mon 88 trooper liberty ship Wisconsin, celui-là même qui m'a amené jusqu'en Indochine. Je retrouve donc ma chambre pour quelques jours : combien ? Une petite semaine sans doute, puisque mon état des services indique que je débarque à Saigon le 3 septembre, et que j'arrive à Haiphong le 12.

Haiphong - Hanoi : par quel moyen ? Je n'en ai plus aucun souvenir... Très vraisemblablement par le train.

A Hanoi, conformément aux règles du savoir-vivre militaire, je me présente à la Direction du Service de Santé des FTNV (Forces Terrestres du Nord-Vietnam). La Direction devait être située dans l'hôpital de Lanessan, ou du moins très proche. Le Directeur, le Médecin colonel Richet, présente un aspect essentiellement différent de celui de Saigon, mais non moins pittoresque. Il a un look un peu spécial, longs cheveux bruns frisant dans le cou - on l'avait surnommé le gitan - aspect décontracté, entourage de jeunes éphèbes.... Grand spécialiste de la chasse en Haute et Moyenne région tonkinoise, il aime montrer ses trophées, et les photos où on le voit, le fusil (de chasse) à la main, le pied posé sur un énorme gaur, ou un tigre, je ne sais plus. C'est lui qui proposera à François Magerand, alors en fin de séjour dans les blockhaus des calcaires de Cho Ben, des "vacances excursions" au pays thaï, à Lao Kay, ce qui lui vaudra de prolonger son séjour de deux ans dans les camps Vietminh.... Mais n'anticipons pas.

Au demeurant, ce Directeur reçoit fort bien, et je suis invité à dîner avec ses jeunes compagnons, après une partie de ping-pong.

Combien de temps vais-je rester à Hanoi ? Très peu de temps sans doute, mais j'aurai l'occasion d'y revenir au cours du séjour. Moins majestueuse, surtout moins vaste que Saigon, c'est quand même une belle ville, avec un quartier européen bien construit, centré sur le petit lac entouré de beaux arbres, avec des bancs où les gens viennent s'asseoir. La rue commerçante européenne est la rue Paul Bert, elle a des antiquaires très bien achalandés, et de beaux hôtels. Au fond de la rue, le théâtre est une belle construction très Napoléon III. Et au coin de la rue, près du petit lac, les jeunes serveuses du magasin de photo sont en a daï, la tenue classique en soie de couleur vive, pantalon et tunique fendue sur le côté.... Très joli. De l'autre côté du petit lac, il y a la ville indochinoise, avec ses innombrables boutiques groupées par corporations, la rue de la soie, la rue des broderies.... Mais il faut bien reconnaître que ce n'est pas l'ambiance exubérante, méridionale, de Saigon, il y a moins de monde à la terrasse des cafés - il y a d'ailleurs moins de cafés. La guerre n'est pas loin....

Et puis, je n'ai pas le temps - ni le cœur - de faire du tourisme. Le II/2 REI m'attend.

LE II/2 REI.

Pense à une carte

Le QG du II/2 REI où je suis affecté se trouvait à cette époque sur la route Hanoi - Phuc Yen - Vinh Yen - Viêtri, c'est-à-dire sur la RC 2 près de Phuc Yen, plus précisément à Xuan Phuong, sur la rivière Song Ca Lo. Or à Phuc Yen se trouve mon frère, médecin d'un bataillon de Marocains chargé de "tenir" le secteur, et de ce fait, nous allons pouvoir nous retrouver, du moins pour quelque temps.

Vers le 15 septembre 51, l'ambulance du bataillon vient donc me prendre à Hanoi dans l'après-midi, conduite par un légionnaire d'origine allemande nommé Greiff. Le premier contact avec le pays inaugure mes perplexités. Le chauffeur m'explique qu'il ne faut pas traîner, car le soir, la route est moins sûre, avec des coups de feu tirés sur les véhicules isolés... ou des mines qui sautent : au passage, il m'indique les coins les plus exposés. Toujours l'insécurité permanente, le partage du terrain entre le jour et la nuit, le mélange du nha-qué et du Viet, la route et la rizière....

I/ Phuc Yen

Le cantonnement à Xuan Phuong est un ancien poste militaire de type Gallieni, chargé de garder la route, avec quelques baraquements en dur, assez sommaires au demeurant, et une petite tour type Gallieni. Le bataillon était arrivé depuis un ou deux mois du Sud Annam où il était resté assez longtemps, et les officiers qui avaient connu cette période en parlaient avec nostalgie : les grandes plages, le train célèbre (la "Rafale"). Mais le II/2 a été appelé au Tonkin pour construire les PA (points d'appui) bétonnés dont de Lattre voulait ceinturer le delta pour "gagner la bataille du riz" : les légionnaires ont la réputation d'être des constructeurs. En fait, ces points d'appui, qui théoriquement devaient gêner la circulation des Viets, se révéleront plus une passoire qu'autre chose - mais cela permettra d'y loger les bataillons sénégalais (et leurs femmes locales) difficilement employables ailleurs : "Dans le béton les plus cons". Mais revenons à la Légion.

Pas gentil par le moment

Le chef de bataillon est le commandant Jacquin. Petit, râblé, mâchonnant souvent un cure-dent (un "ke tam"), d'allure un peu ours, mais solide, d'un bon sens évident. Il connaît bien l'Indochine, c'est un vieil indochinois, car il était à Hanoi au moment du coup de force japonais du 9 mars 45 - je crois qu'il a été interné dans un camp, peut-être même avec son épouse. Il a fait carrière à la Légion, surtout au 2^e bureau (la sécurité militaire) : à Bel-Abbès, et après son temps de commandant au II/2, il prendra d'ailleurs le 2^e bureau à Hanoi. Après l'Indochine, il sera chargé du 2^e bureau de l'Algérie. C'est lui qui négociera la soi-disant "paix des braves", et en particulier la reddition de Si Salah. Mais, par la décision exclusive de de Gaulle, cette reddition, qui aurait pu en entraîner beaucoup d'autres, se terminera tragiquement : Si Salah sera renvoyé en Algérie, et exécuté par le FLN - et Jacquin sera muté, quasi disciplinairement, après avoir formulé son désaccord, en Allemagne. Nous le

retrouverons, avec les étoiles, à Strasbourg, après qu'il eût fait un infarctus grave, puis à Dijon, où il est mort vers 1985.

Le capitaine Le Roy Ste Marie est adjudant major, c'est-à-dire adjoint au chef de bataillon. C'est un grand capitaine chauve, truculent. Il est en fin de séjour, ce qui fait que je le connaîtrai fort peu. Il sera tué en Algérie.

De ceux qui sont avec nous au PC du bataillon, je me souviens du lieutenant Pitel, qui commande la CB, lui aussi presque en fin de séjour. Il aura plus tard, je crois, une assez brillante carrière jusqu'aux étoiles.

Les autres officiers du bataillon - les commandants de compagnie et leurs adjoints - sont dispersés autour de Xuan Phuong, aux endroits où sont construits les PA, si bien que je ne ferai leur connaissance que progressivement. Le médecin que je remplace est un CAFEO, c'est-à-dire un civil engagé pour la durée de la guerre. Dans l'ensemble, ce genre de recrutement n'était pas un succès, ceux qui partaient en Indochine n'avaient pas toujours des raisons très militaires. Et, à part Grauwin qui fera beaucoup parler de lui à Dien Bien Phu (et encore, pour moi, avec des réserves), rares sont ceux qui resteront dans l'armée... En l'occurrence donc, mon prédécesseur semble être muté du bataillon (peut-être à la demande de Jacquin) en raison de troubles psychiques - vrais ou faux - . Et bien lui en prendra, car il va atterrir, après le II/2, au Centre de convalescence de Vat Chaï, station de cure fort agréable près de la baie d'Along, où je le retrouverai lorsque nous passerons quelques jours de repos bien mérités - dans quelques mois... Conclusion : on ne perd pas toujours à faire l'imbécile - pour être poli.

Des quelques semaines passées au poste de Xuan Phuong - un mois et demi environ, du 15 septembre à fin octobre - mes souvenirs tiennent surtout aux quelques photos dont je dispose : j'avais emporté, non mon Leica, bien sûr, mais un Foca, ersatz français du Leica. Et, de plus, sans doute quelque peu désorienté par cette nouvelle vie, je n'avais pas le cœur photographe... chose que je regrette fort aujourd'hui, car mes souvenirs gagneraient fort à disposer d'un support visuel. Le poste est constitué de quelques bâtiments bas, baraquements assez sommaires. Je me souviens vaguement de la salle des repas, plus que simple, où la boisson de fête était le piperment à l'eau. Au fond du poste, près du fortin, se situait l'infirmerie, et les infirmiers pêchaient à la ligne dans le Song Ca Lo. Et parfois, on organisait des parties de volley-ball, où évidemment le grand capitaine Le Roy était avantagé du fait de sa taille...

Je fais de temps en temps le tour des compagnies, qui sont occupées à faire les PA de béton en différents points autour du poste PC. La 5^e (capitaine Gantzer, un Alsacien, avec un accent terrible), avec la 6^e, construisent à Than Tri. La 7^e (capitaine Alquier-Bouffard, un ancien cavalier) et la 8^e (capitaine Gonnet, capitaine ancien, passé par les sous-officiers) construisent le béton à Dinh Phu, sans doute de l'autre côté du Fleuve Rouge. En fait, je suis un peu dérouté par les cartes dont je dispose, cartes fort sommaires au demeurant, et qui situent Xuan Phuong sur le fleuve : je pense que c'était sensiblement plus au nord, sur le Song Ca Lo, et beaucoup plus près de Phuc Yen. Et je me souviens d'une visite à Gonnet, avec passage d'un bac sur un fleuve relativement important, qui devait bien être le Fleuve Rouge.

Comme je l'ai dit, Gonnet est un capitaine déjà ancien (sinon âgé), sans doute issu des sous-officiers, venant de Savoie, de l'Ecole de Haute-Montagne ; il a tendance parfois à

broder sur ce qu'il entreprend - mais je me souviens d'une histoire qu'il racontait, parce qu'elle est, surtout a posteriori, symptomatique du climat, de l'ambiance. Un soir, il avait eu envie de sortir de nuit avec une ou deux sections "faire une petite embuscade" : c'était un fait rare, car en général, la prudence commandait de rester chez soi la nuit tombée. Et il nous racontait qu'il avait vu défiler sur une diguette, en pleine nuit, toute une file d'hommes jeunes, manifestement encadrés : réguliers viets ? : peu vraisemblable, il n'y avait pas de grandes unités dans la région, et ceux que l'on a vu ne paraissent pas armés... - régionaux (les du kich) ceux qui tiraient, à notre approche, un ou deux coups de feu, avant de décrocher, lors des grandes opérations. Ou peut-être, plus vraisemblablement, jeunes recrues viets rejoignant un camp d'entraînement... Cette histoire me laisse rêveur, avec toujours ce même problème : le jour appartient donc (dans l'ensemble, et encore pour l'instant) au corps expéditionnaire, et la nuit aux Viets ?

Dans le courant du mois d'octobre, je suis appelé en grande urgence, pour un accident de pêche à la grenade, à Viétri : un lieutenant de la 7, détaché là pour construire un PA, est gravement blessé par l'explosion de la grenade qu'il tenait à la main. Amputation de la main, face criblée d'éclats, en particulier à l'œil gauche. Malgré une évacuation par sanitaire aussi rapide que possible, il va mourir en arrivant à l'hôpital de Lanessan. Cet accident me choque profondément, et à plusieurs titres. Il me montre pour la première fois les failles de notre système de santé. D'abord, parce que les évacuations ne peuvent se faire que par la route, à des distances trop importantes : il n'y a pas à cette époque, au Tonkin, d'hélicoptère, Valérie André n'apparaîtra qu'un an après - et encore, un seul hélicoptère pour tout le Tonkin. Ensuite, parce que nous ne connaissons pas le déchoquage, on ne nous l'a pas appris, nous ne disposons pas du matériel de perfusion qui sera largement utilisé par la suite, en particulier par les Américains - et ce, bien que le shok - le choc - soit connu, en particulier par les travaux de Laborit, un Français - mais le Service de Santé ne l'a pas encore assimilé, on ne connaît que la morphine, comme en 45. C'est le drame, le scandale, de ce Service de Santé, dont j'avais admiré l'organisation, en Europe en 45 - mais c'était sur la modèle américain. Maintenant, le Service de Santé a repris en Indochine les schémas qui ont eu cours au siècle précédent, tels que j'ai pu les lire dans le livre de Hocquard : le médecin de bataillon lancé, abandonné dans la nature, avec des brancards et une poignée d'infirmiers, sans formation préalable à la médecine de guerre en climat colonial, sans échelon d'évacuation à proximité ! Sur le terrain, le médecin de bataillon est seul, terriblement.

Enfin, dernière question à propos de la mort de ce lieutenant : comment un officier peut-il s'être trompé dans la manipulation d'une grenade ? N'est ce pas plutôt que cette grenade était défectueuse ? Voire sabotée par les communistes de l'époque, comme cela s'est produit à plusieurs reprises - communistes, tous unis contre la sale guerre, comme le chantait Montant... Combien de soldats français auront-ils ainsi été tués par eux ?

Je suis tenté d'accabler les directeurs - ou même les médecins et chirurgiens des hôpitaux - qui font campagne double bien au frais sous les pankas, et vont prendre l'appétit tous les soirs au Métropole... Mais j'ai quand même un jour droit à une inspection du médecin-chef de la zone, et c'est ainsi que j'ai la surprise de retrouver un de mes anciens commandants de compagnie à l'Ecole de Lyon, celui que nous avions lors de l'année passée avenue Berthelot : le Médecin Commandant Fritz

Vosselmann. Toujours aussi distingué, barbe courte bien coupée, toujours cette voix un peu voilée, un peu haute. Il s'intéresse à la façon dont l'eau est traitée, il veut s'assurer que l'on emploie bien ici le système de filtration réglementaire (filtre à diatomées type Kieselguhr) problème sur lequel je ne m'étais guère penché jusqu'alors.... En fait, son inspection se passe plutôt bien. Il m'informe par ailleurs qu'il tient à la disposition des médecins de bataillon un volant de médicaments qu'il a mis en place à Gia Lam, l'aéroport près de Hanoi, et qu'il pourrait ainsi nous dépanner si nécessaire, hors commande réglementaire. C'est un essai, - même s'il est timide - d'aide aux « pauvres » médecins de bataillon...

Enfin, à Xuan Phuong, nous sommes sur la route de Phuc Yen, petite ville de marché où stationne le bataillon de Marocains de mon frère. : si bien que je le vois assez souvent, soit qu'il vienne au poste, soit que j'aie le voir, à pied le plus souvent. Phuc Yen est une charmante petite ville, apparemment assez calme malgré la guerre. Il y a une rue principale sous une voûte de grands arbres, bordée de maisons basses au toit de feuilles de latanier ou de paille, des nhos (enfants) partout - et les habituels cochons noirs au dos cintré qui font office d'éboueurs. Il y a aussi un marché très animé, avec les femmes en tenue noire et chapeau conique accroupies devant leurs étals, le plus souvent des paniers circulaires remplis de légumes... les mêmes femmes que l'on voit passer le matin devant notre poste, avec leurs paniers au bout de la balancelle. Il y a aussi à ce marché notre confrère local, patient accroupi en face de lui, qui applique ses moxas sur les points chinois, réputés guérir la toux ou le mal de dos. Et puis aussi, comme dans beaucoup de villages annamites, il y a un petit lac, un étang plutôt, qui sert à tout et à tous : le lavage du linge, la réserve de poissons, la récolte des liserons d'eau. Je crois même qu'il devait encore y avoir, au bord du lac, la maison du retraité français qui avait espéré y finir sa vie.... Comme la vie devait être calme et heureuse ici avant la guerre !

Le secteur, actuellement, est plutôt calme depuis la bataille de Vinh Yen de janvier 51 et l'échec de Giap. Les Marocains de mon frère (qui a dû arriver un an avant moi, donc vers septembre 50) mènent quelques opérations dans le coin, sans trop de conviction, - sans non plus rencontrer grand chose, - et mon frère terminera son séjour sans beaucoup de péripéties, encore que - semble-t-il - à la fin, les choses aient commencé à se gâter.

Nous avons dû rester à Xuan Phuong jusque fin octobre. Pour éclairer mes souvenirs, qui, hélas, ont tendance à beaucoup s'effacer, je dispose heureusement d'un élément essentiel - outre mon album de photo : il s'agit du journal de marche du bataillon. Journal de marche, me direz-vous, qu'est ce ? C'est un document administratif que fournit mensuellement le chef de bataillon (ou son adjoint) et qui relate les multiples facettes de la vie de l'unité : arrivées, départs, mouvements sur le terrain (opérations, par exemple), pertes en hommes comme en matériel, désertions, etc.... Ce n'est naturellement pas un roman, c'est assez succinct et concentré, - mais cela suffit largement à combler les trous d'une mémoire défaillante.... La façon dont je suis entré en possession de ces documents ? Au cours de notre séjour à Strasbourg, vers 1965, il y avait comme commandant de l'École des sous-officiers un des anciens commandants du II/2 REI (dont j'aurai l'occasion de parler, et à plusieurs reprises) le colonel et futur général Max Blin. Et, au cours d'un apéritif que nous lui offrions, il me dit posséder ce journal de marche du bataillon, et me propose de me donner copie de l'embuscade de Chan Mong (dont je reparlerai aussi longuement) - ce que naturellement j'accepte.

Mais lorsqu'il s'est agi de rédiger mes mémoires de jeunesse, plusieurs années plus tard, et que j'ai souhaité posséder l'ensemble du journal de marche pour toute la période où j'avais été affecté à la Légion - plus exactement où j'étais détaché "pour mémoire" au bataillon, car administrativement, je n'appartenais pas en propre à la Légion - Blin était mort, et c'est son épouse qui a bien voulu me communiquer ces documents.

Or, dans ce journal de marche, il manque un mois et un seul, c'est le mois d'octobre 51 - et tous mes efforts pour le récupérer, même auprès des archives de la Légion, sont restés vains.... Toujours est-il que, dans la seconde partie de ce mois d'octobre, nous "faisons mouvement" pour aller un peu à l'est, à Phuong La, faire encore des PA bétonnés au confluent de deux rivières dont je n'ai pu trouver le nom - peut-être Song Co-Song Ca Lo ? Dans mon souvenir - les souvenirs... - ce village du confluent est un beau village bien bâti, aux maisons cachées par des murs et formant des rues assez étroites, avec une rigole centrale, ainsi qu'avec, aux portes des maisons, des jarres destinées à recevoir les urines - elles servent d'engrais (à noter qu'au Vietnam, les femmes urinent debout, et les hommes accroupis...). Les maisons semblent cossues voire riches pour le pays, avec une cour centrale dallée, bordée de bâtiments bas à toiture de tuiles - signe de richesse. Pour nous faire de la place, le village a été vidé (provisoirement) de ses habitants. L'infirmerie est bien installée dans une maison, j'ai ma chambre à côté de l'infirmerie, et je couche sur un brancard. Autour de moi, le personnel de l'infirmerie : le sergent Marteau (un "Gaulois", selon l'expression en cours à la Légion) - un autre "Gaulois", Le Rest, un Breton comme le nom l'indique - et, naturellement, largement imbibé - Ramer, un grand Autrichien, qui peindra mon nom sur mes cantines, Bogdan et Gemes, deux Hongrois, et Cicerchia l'Italien (qui désertera, ou du moins sera porté disparu au cours d'une permission à Hanoi : peut-être d'ailleurs trucidé dans un bouge de la capitale tonkinoise ?). Enfin, le mess est installé dans une belle demeure à fronton orné, et une de mes photos montre le commandant Jacquin jouant au ping-pong avec le capitaine Grosskopf (successeur de Le Roy) sur une table installée dans la cour : symbole d'une parenthèse heureuse....

Contrairement à ce que j'avais fait à Xuan Phuong, je ne me souviens pas d'être allé visiter les chantiers des PA, peut-être d'ailleurs parce qu'ils ont été menés rapidement ? Mais le coin devait être moins tranquille qu'à Xuan Phuong, car le journal de marche note qu'"au cours d'opérations destinées à assurer la protection, un sous-officier a été légèrement blessé, ainsi que sept légionnaires". Au cours de la fusillade, une jeune adolescente civile reçut une balle dans la cuisse, et nous eûmes à l'évacuer sur Hanoi par notre voiture sanitaire (une Dodge datant de la campagne de 1945) : le courage et la résignation silencieuse de cette fillette m'avaient frappé.

C'est au cours de ce séjour dans le nord du delta tonkinois - mais je ne me souviens plus à quelle date, j'ai bien tenu un cahier de l'infirmerie, mais seulement du 2 février au 28 août 52, quel dommage ! - donc fin octobre ou début novembre 51, que nous faisons une petite descente - un ou deux jours sans doute - à Hanoi, avec le commandant Jacquin et un ou deux autres officiers. Je me souviens seulement de deux ou trois détails : l'hôtel - assez moyen - de la rue Paul Bert, où nous sommes descendus, avec le boy qui traînait dans la chambre, histoire de proposer les services habituels : "tit congai... 'tit chinoise... 'tit rho... etc...". Et le restaurant chinois où nous avons dîné, le poisson, le verre de saké, et les serviettes chaudes... pour moi, une découverte ! Et le théâtre, la rue Paul Bert, avec ses antiquaires et les

petits cadeaux pour ma mère et AM. Hanoi, où je suis allé, je crois, une ou deux fois par la suite - mais j'y reviendrai.

II/ Cho Ben

Et puis voilà que vers les 28-29 novembre, c'est le branle-bas de combat : tout le bataillon se regroupe à Phu Lo pour se diriger vers Hai Duong à l'ouest de Hanoi. Et, de là, grand spectacle : chars, GMC, sanitaire, et la jeep porte-brancard que je viens tout juste - enfin - de toucher, et c'est ainsi, dans ce grand attelage, que nous arrivons à Cho Ben, dans le sud-ouest du delta, entre Phu Ly et Hoa Binh.

Cho Ben - la "trouée de Cho Ben" - vient d'être libéré au cours de l'offensive de Lattre sur Hoa Binh et la Rivière Noire, lors de l'opération "Tulipe" les 10 et 11 novembre 51, donc dans la première phase de l'avance sur Hoa Binh. Le II/2 REI y arrive le 1^{er} décembre, jour de mes 27 ans. Il est chargé, dit le journal de marche, de la construction de trois ouvrages bétonnés : Quang Mang, Da Sy et Thuong Ve. Le sous-secteur est commandé par le colonel de Kergaravat. Le paysage est absolument différent de celui dont nous avons l'habitude à Phuc Yen, où tout était plat, ou presque, à part le Tam Dao dans le lointain : ici, nous sommes au milieu des pitons de l'érosion karstique, c'est la "baie d'Along terrestre". C'est magnifique, mais fort peu engageant. Il faut commencer par débroussailler, les routes sont bordées de taillis, souvent dominées, nous sommes en pleine zone d'insécurité - et d'ailleurs, beaucoup de légionnaires sauteront sur des mines lors des ouvertures de routes. On a jugé utile de nous adjoindre un peloton de chars Shaffies du 1^{er} Chasseur (ou du RBCEO), et un DLO (artilleur du Détachement de Liaison et d'Observation) qui fera éventuellement tirer, par les batteries de 105 ou 155 (situées à distance) sur les points suspects signalés par les compagnies, et contrôlera, à la jumelle, les points d'impact. Au début, ce DLO sera le lieutenant Clémenceau, qui finira sa carrière comme général et s'installera à Nantes pour sa retraite.

A l'arrivée, l'infirmerie, ainsi que le PC, la CB (compagnie de bataillon, c.a.d. les services) et la 7^e Cie (capitaine Alquier-Bouffard) s'installent sur un piton au lieu-dit Da Sy - tandis que la 5^e Cie s'installe à Thuong Ve et les 6^e et 8^e Cie à Quang Mang. Dans le compte rendu de décembre, il est dit que « les travaux de débroussaillage et de construction commencent dès l'arrivée, mais sont poussés assez lentement en raison du harcèlement des unités et des difficultés d'approvisionnement. Par ailleurs, les actions nocturnes des rebelles (harcèlement et menaces d'attaque massive) obligent les unités à placer en première urgence les questions de sécurité ». Et cependant tout s'organise petit à petit. L'infirmerie est d'abord sous tente, puis dans un baraquement de torchis. Le mess - autant que mes souvenirs puissent être exacts - est sous tente, et c'est sous cette tente qu'aura lieu le repas de Noël : Noël de Légion, avec les chants des Allemands - Stille Nacht, heilige Nacht - et le repas préparé par un gros légionnaire alsacien, toujours transpirant, toujours s'essuyant, nommé Kittel - aidé par l'ordonnance du Commandant Jacquin, un Italien nommé Tonolo (ou Tomolo ?). Beaucoup plus tard, lorsque nous serons à Strasbourg, nous reverrons le dénommé Kittel, qui tiendra à cette époque une auberge dans les environs de Strasbourg.

A propos de ceux que j'ai retrouvés à Strasbourg, je ne sais plus si je vous ai déjà parlé de mon ordonnance, le dénommé Manfred Dobrath. C'est un jeune Allemand, blond, correct, propre de sa personne. Il est chargé de ranger ma cantine et de tenir mon linge propre, de repasser mes chemises selon les règles d'alors, avec un pli bien net devant. Pour le service rendu, je lui alloue une petite somme - qu'il doit vraisemblablement compléter avec l'argent que je laisse imprudemment dans ma cantine.... En opération, il est censé me protéger, car lui a un PA (pistolet automatique) alors que je n'ai pas d'arme. Je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire lors de l'embuscade de Chan Mong, mais, pour cette opération, il était resté à Hanoi, je ne sais plus pour quelle raison : maladie ? repos ? Je l'ai donc retrouvé à Strasbourg au dépôt de la Légion qui se trouvait à Neudorf, près de l'hôpital Lyautey. Mais à cette époque, ce n'était plus le jeune éphèbe blond du II/2 REI, c'était devenu une épave, cuit par l'alcool.... Legio patria nostra....

Revenons à Da Sy. Près de l'infirmerie, il y a un petit bâtiment en torchis, à demi enterré, aux parois tendues d'étoffe, qui est baptisé "club des officiers". On y trouve quelques livres, quelques éléments de décoration, et on aime à s'y retrouver, surtout avec les lieutenants qui ont mon âge : Cointin, Pitel, Bour,.... On chante « Les feuilles mortes » et autres tubes qui étaient à la mode lorsque nous avons quitté la France. Nous sommes jeunes.... Sur ce piton dénudé, au milieu des travaux de béton, où il faut faire venir toutes les denrées nécessaires : le gravier, le sable, le ciment, les fers pour le béton, sans compter le ravitaillement, les munitions, quel modèle d'organisation que la Légion !

En feuilletant l'album de photos, je vois qu'il y a eu la corvée de vaccination des PIM : reprenez bien ce sigle, car il va réapparaître à plusieurs reprises. Il s'agit des "Prisonniers et Internés Militaires", et j'aurai l'occasion d'en parler plus longuement. Disons seulement maintenant qu'en fait, il s'agit d'auxiliaires (forcés) qui ont toujours existé dans la colonie, et que l'on désignait auparavant par le terme de coolies : il suffit de relire le livre (souvent cité) du docteur Hocquard pour savoir qu'ils jouent un rôle essentiel dans le portage des objets lourds - et ici, pour aider les légionnaires dans les travaux du béton. Je ne me souviens plus combien ils étaient sur le piton de Da Sy - mais ils devaient être au moins une vingtaine....

Nous avons connu, sur le plan des officiers, une période de calme. Mais voilà qu'on va aborder quelques turbulences. Début décembre arrive au bataillon, pour remplacer le Commandant Jacquin, un nouveau commandant nommé Lenoir. Comme beaucoup d'officiers strictement Légion, il a fait avant-guerre plusieurs séjours indochinois - il cite Bac Kan et Lang Son. Il est terne, fermé, et ne respire pas la sympathie - et j'aurai plus tard à m'opposer à certaines de ses initiatives....

Le 10 décembre, le Commandant Jacquin nous quitte, après une prise d'armes très stricte, sur le piton de Da Sy, dans un petit matin gris du décembre tonkinois. Je le revois dans le crachin, un peu ému, serrant la main des officiers. Après ce temps réglementaire de commandement de la troupe, il part commander le 2^e bureau des FTNV, c'est sa spécialité, et il écrira un livre sur ce passage dans les fausses moustaches tonkinoises. En ce qui me concerne - même s'il était peu expansif - j'avais pour lui une sympathie que les années ne démentiront point. Outre sa connaissance de l'Indochine, il était d'un calme, d'une solidité à toute épreuve. Il inspirait la confiance.

et la carte ?

Le 3 janvier 52, arrive au bataillon, en remplacement du capitaine Le Roy Ste Marie, déjà rapatrié en fin de séjour depuis quelques semaines, le capitaine Max Blin. Il est donc adjudant-major, adjoint direct de Lenoir, dont il est l'antithèse parfaite : autant l'un est bougon, fermé, buté, autant Blin est extraverti, grand, un peu chauve, la tête en arrière, parfois volubile, agitant ses grands bras. Il n'est d'ailleurs pas légionnaire d'origine, mais vient des EOR, et il n'est entré dans l'Armée qu'après avoir fait à ce titre d'EOR la campagne de Norvège en 1940.

Le mois de janvier se passe ainsi au milieu des travaux de béton. Il est dit dans le journal de marche que les travaux de Da Sy et Quang Mang sont en bonne voie d'achèvement. La 5^e Cie, relevée de Thuong Ve par des unités du III/2 REI, s'installe sur un calcaire dominant l'ex-village de Cho Ben "en vue de procéder à l'extraction et concassage des pierres, et la construction d'un PA sur le calcaire". Dans le journal de l'infirmerie que je tiens depuis quelques semaines, j'ai fait le schéma d'implantation du bataillon.

? blanc
ou
photos ?

Mais, en février, ce schéma va être revu et corrigé - dans le mauvais sens en ce qui me concerne - par Lenoir. Le 12 février, la 6^e Cie quitte Quang Mang pour Thuong Ve en remplacement du I/23^e RIC, les services (la CB) du bataillon s'installent à Phu Lien avec une compagnie du I/23^e RIC. Et surtout, pour moi, il est décidé que l'infirmerie doit quitter le PC pour s'installer à Thuong Ton avec une compagnie du I/23^e RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale) : il s'agit, en fait et essentiellement, de tirailleurs autochtones, Nung et Annamites, qui donnent une certaine impression de dilettantisme... Bien sûr, ce n'est qu'une impression... mais la nuit, quand on se réveille, on participe à tous les bruits de la rizière : le cri des crapauds-buffles - les brusques silences - et puis la reprise des chants de la nuit. Quand on jette un œil inquiet - au-dehors, on voit la danse des lucioles. Cela peut paraître exotique dans les romans, mais quand on se dit que si les Viets voulaient... Car ils sont là, autour de nous, même si leur activité essentielle se limite à la pose de mines : par exemple, le 15 février, un dodge saute à cent mètres de l'entrée du PC de Da Sy : 2 tués, 7 blessés graves. Le 24, 3 blessés par mine. En mars encore : 3 blessés par mine. Et cette situation inconfortable, illogique, durera près d'un mois, jusqu'au 6 mars, où l'infirmerie s'installe au calcaire de Cho Ben. Cette fois, dans des locaux en briques, toits en tuiles : du luxe, sauf pour les personnels encore sous tente. Mais surtout, c'est un retour au sein - protecteur - de la Légion qui vient d'achever ces nouveaux locaux.

Mais les évacuations sont toujours aléatoires. Il avait existé non loin, à Nga Ba Ta, une ACM (Antenne Chirurgicale Mobile), mais elle a été appelée ailleurs, et ne subsiste à ce niveau qu'un relais de sanitaires, avec des moyens de déchoquage réduits. Toujours cette absence de politique du Service de Santé, surtout l'absence d'organisation des

moyens d'évacuation, la grande carence du Service de Santé en Indochine. Que font donc les Directeurs ? Si, ils viennent, ils viennent nous inspecter, comme le 19 février, arrivant qui de Saigon, qui de Hanoi, accompagnés d'un médecin colonel médecin-chef de la 1^{ère} DMT (Division de Marche du Tonkin, comme si toutes les divisions n'étaient pas "de marche" : qu'est-ce encore que cette entité floue, fort mal définie ? Mais ce flou convient fort bien à cet homme, que je vois pour la première fois, et qui est surnommé "doux Jésus", ce qui colle bien à ses qualités guerrières, et que je ne reverrai d'ailleurs plus.... Au gré de ces inspections, ces gens viennent faire campagne (double) - qui sait, chercher des décorations ?

Une autre fois, c'est un ministre qui passe : était ce Letourneau ? Mais là, il faut que je raconte plus longuement cette inspection... Nous sommes sur le piton de Da Sy, avec les légionnaires et un peloton de chars. Un jour nous voyons une grande agitation, cortège de jeeps, petite troupe de protection et beaucoup d'officiers : certains en civil, d'autres étoilés en uniforme impeccable. Ils passent, discutent avec le chef du bataillon et repartent dans un tourbillon de poussière.

Banal, me direz vous... Mais l'histoire ne s'arrête pas là... Il y avait à l'époque au bataillon, arrivée je ne sais comment, une grosse caméra 16mm, et comme personne ne savait s'en servir, j'avais décidé de faire quelques essais - même si je n'avais que de très vagues notions de la technique cinématographique : cette inspection venait à point nommé pour un essai. J'ai fait ainsi, par la suite, quelques films qui ont dû être développés à Hanoi, et dont je n'ai plus entendu parler. Sauf... qu'un de ces films a fait partie de ma « succession » quand j'ai été porté disparu quelques mois plus tard : précisément le film de Cho Ben. A dire vrai, le film n'est pas très bon... Quand nous l'avons visionné, Michelle est tombée en arrêt devant une casquette d'aviateur et s'est écriée : « Mais c'est Papal ». De fait, le Contrôleur Général Chossat, nous l'avons vérifié dans ses écrits, accompagnait bien, à cette date, une inspection du ministre en Indochine. Nous nous sommes donc croisés sans évidemment nous connaître. Surprises de la vie...

A part les mines qui sautent, et qui tuent - je me souviens des plaintes d'un légionnaire aux jambes broyées, qui criait : "Ich kann nicht mehr lieben" (il mourra pendant son transfert en sanitaire) - le mois se passe sans grand événement. Sauf - quand même - le départ, le 18 mars, du chef de bataillon Lenoir, qui part commander le secteur de Thai Binh. Il sera resté quatre mois. Je n'ai pas senti à son départ la même émotion que pour Jacquin, et, pour moi, ce sera plutôt un soupir de soulagement. Y a-t-il eu seulement une prise d'armes ? Et s'il y en a eu une, je n'ai pas dû y être convié. Lenoir est remplacé par le capitaine Blin, qui gardera le commandement du bataillon jusqu'à ce que je le quitte moi-même dans les circonstances que je dirai plus loin. Je me demande si ce départ précipité de Lenoir et cette promotion de Blin n'ont pas été proposés par Kergaravat, qui n'appréciait pas plus que ça le dénommé Lenoir.

Et le 31 mars arrivent à Cho Ben 2 compagnies du I/1 RTM (Régiment de Tirailleurs Marocains) venant prendre possession des beaux cantonnements tout neufs que nous avons préparés. Le médecin du bataillon s'appelle François Magerand.

LE GM 4

④ traduction

(GM 4)

Pour le II/2 REI, c'est la fin de l'épisode « béton ». Nous allons complètement changer de vie. Jusqu'alors, nous avons été relativement statiques, avec ces travaux de béton. Maintenant, le bataillon est affecté au Groupement Mobile N°4, sous les ordres du colonel De Kergaravat. Evidemment, c'est un Breton, de la région d'Auray, je crois - grand, plutôt maigre, coiffé non du chapeau de brousse réglementaire, mais d'une espèce de bob, à revers étroits, rabattus sur les yeux. Le GM comprend, outre le II/2 REI, un autre bataillon de Légion, le II/13 DBLE (Demi Brigade de Légion Etrangère), unité qui s'est illustrée pendant la campagne de France - une des plus décorées de l'Armée - et enfin une unité autochtone, le BMI (Bataillon de Marche Indochinois), bien notée pour son courage : elle a la réputation de charger au clairon.... Donc, en principe, GM solide. *le GM 4 est solide*

Et donc, le 5 avril, l'infirmerie quitte le calcaire de Cho Ben pour Nam Dinh via Hadong et Phu Ly. Nam Dinh est une ville importante du sud du delta, célèbre pour ses cotonnières, ces usines qui fournissent les tissus de coton de tout le Tonkin, voire de toute l'Indochine. C'est dans de grands bâtiments en dur que s'installe notre base arrière.

Alors va commencer pour nous, à la traque du Viet, une vie d'errance à travers tout le sud du delta. Je ne vais pas en détailler ici toutes les étapes : je l'ai fait dans les pages que j'ai incorporées dans le journal de marche du bataillon que j'ai pu avoir du colonel Blin, et où j'ai également mis le journal de l'infirmerie. Je vais donc me contenter de donner les impressions et commentaires qui me restent en mémoire, et qui ne seront que des épisodes.

Le médecin du bataillon se déplace (à pied, naturellement) soit avec le PC, soit avec la CB (Compagnie de Bataillon), c.a.d. les services. Je suis accompagné de mon ordonnance - le jeune aryen blond nommé Dobrath, dont j'ai déjà parlé. Je ne suis pas armé, lui a un PM (Pistolet mitrailleur). Avec moi, quelques infirmiers munis de sacoches d'urgence et de quelques brancards, le plus souvent portés par des PIM : ces Prisonniers et Internés Militaires sont des paysans (des nha-qués) qui ont été ramassés dans des villages où on a rencontré quelque résistance. Leurs liens avec les Viets ne sont pas toujours très précis. Ce sont parfois, au pire, des régionaux, des « du kich ».... Mais il s'agit le plus souvent de simples villageois, car comment faire la différence entre les Viets locaux qui occupent la nuit le village, créent des comités d'assassinats pour tuer et égorger les notables, endoctrinent et lèvent des recrues, prélèvent l'impôt du riz - comment donc faire la différence avec les villageois forcés de coopérer, forcés de creuser la nuit les routes en « touches de piano » pour gêner les déplacements des véhicules français. Toujours est-il que les PIM que l'on va chercher à la prison de Gia Lam deviennent des auxiliaires remarquables du bataillon. Bien traités - le plus souvent - par les légionnaires - mangeant comme eux, donc bien nourris - ils portent les impedimenta, sacs, etc.... Parfois le poste de radio, le légionnaire suivant directement avec le micro. Quand le légionnaire a soif, il tend son bidon au PIM, qui va le remplir là où il y a de l'eau : le plus souvent dans la rizière, et si le légionnaire n'y met pas de comprimés de clonazone, gare la dysenterie ! Quand il y a des blessés - c'est toujours un problème de les brancarder sur des diguettes étroites et glissantes, et tout particulièrement avec les brancards réglementaires à

quatre porteurs - ce sont souvent les PIM qui brancardent, même pieds nus (on dit qu'ils ont des orteils préhensifs) et parfois en changeant le brancard français pour leur système de bambous et hamacs.

Moyennant quoi, les PIM s'intègrent parfaitement au bataillon, plaisantant avec les légionnaires - les Indochinois sont des gens rigolards, insouciantes - et, très logiquement, quand seront créées dans chaque bataillon des unités supplétives, les PIM en formeront le vivier où on puisera pour cette création. Lorsque je serai fait prisonnier, l'officier de renseignement Viet interrogera les PIM sur mon compte, et il conviendra qu'ils auront tous témoigné en ma faveur.

La fidélité des PIM vis-à-vis des Français qui les utilisent est parfois étonnante, et l'histoire qui court est celle-ci : lors d'un combat difficile avec des Viets, un PIM-radio avait disparu avec le poste. Comme les Viets étaient très amateurs de ce matériel, le PIM fut compté déserteur.... Il reparut deux ou trois jours après, rapportant le poste et reprenant sa place. Je ne sais pas s'il a eu une citation.... *Compagnie*

Donc le médecin et deux ou trois infirmiers marchent avec la CB, les autres infirmiers avec les compagnies. La CB, ce sont les postes radio, les mortiers - un légionnaire, le plus fort (car c'est parfois très lourd, par exemple avec le mortier de 81), pour la plaque de base, un autre pour le tube, un autre pour les munitions. On marche beaucoup. Heureusement que j'ai reçu les « pataugas » que m'a envoyés AM, car on patauge beaucoup. Les pluies sont brusques, souvent torrentielles : inutile de chercher à s'en protéger, la chaleur fait tout sécher rapidement. Car il fait chaud. Parfois, dans les opérations où interviennent plusieurs unités, la coordination est plus ou moins facile, les radios crépitent (en morse) ou crient (en direct) - et il arrive que l'on doive attendre sur les diguettes. Et quand on attend en plein soleil, avec la réverbération de l'eau de la rizière, certes le chapeau de brousse est utile, mais insuffisant. Et malgré les comprimés de sel - que d'ailleurs les légionnaires prennent de façon inconstante, tout comme leur paludrine - gare aux coups de chaleur : ils sont parfois nombreux et souvent mortels. Ainsi, le 8 juin, le II/13 DBLE aura 50 coups de chaleur, dont 10 évacués, et le BMI 10 coups de chaleur. Et à mon bataillon, il y a eu un coup de chaleur mortel.

Il y a de magnifiques ordres d'opération. On « boucle » un secteur : II/13 par ci, II/2 par là. Le plus souvent, on trouve au mieux quelques « du kich », qui tirent un ou deux coups de fusil avant de décrocher, et on en est quitte ensuite pour rentrer, content de n'avoir pas eu de pertes. Mais parfois, on « tombe sur du dur », il y a des blessés, et en ce qui concerne les évacuations, la question ne figure pas dans l'ordre d'opération... pas de poste de secours prévu, pas de nid d'ambulances. Je crois l'avoir déjà dit, pour porter un blessé sur une diguette, avec nos brancards faits pour des campagnes métropolitaines, il faut quatre hommes, et c'est la galère. Parfois, on adopte le système local du bambou et du hamac, mais à deux porteurs, c'est très lourd, même pour des PIM. Quand on est près d'un arroyo, et qu'on a la chance de voir passer un des petits bâtiments de la Marine, ou un « crabe » du 1^{er} Chasseur (ces petites chenillettes amphibies), on le hèle, et on lui confie le blessé sur son brancard, ils se chargent de l'amener à l'hôpital (eux, les veinards, ils rentrent à Hanoi le soir). Mais après, on vous fait les pires ennuis parce que vous avez « perdu » des brancards. Heureusement que je peux parfois refaire mon stock grâce au pharmacien du dépôt de médicaments d'Haiphong, qui est un camarade du Val (je crois qu'il s'appelait Morel.).

De toute façon, quand les blessés sont nombreux - ainsi, le 1^{er} avril, la 6^e Cie aura 1 tué, 12 blessés évacués, 14 blessés légers - il n'y a plus qu'à stopper là l'opération et rejoindre la base de départ.

Encore une fois, le Service de Santé dans le delta tonkinois s'est montré en dessous de sa tâche. Non seulement il n'a pas de stratégie d'évacuation, mais aussi pas de poste de secours à proximité, avec possibilité de déchoquage (plasma, sang conservé, etc...), pas de formation des médecins (durant le "stage d'application" du Val-de-Grâce, on ne nous pas appris grand chose), - pas d'antenne chirurgicale à proximité : les chirurgiens sont à Hanoi. J'ai eu une seule fois la possibilité d'évacuer sur une antenne tenue par Grauwijn, le futur chirurgien de Dien Bien Phu, un CAFEO ! Le premier hélicoptère d'évacuation sanitaire, le seul à cette époque pour tout le Tonkin - piloté par une femme, Valérie André - je le verrai une seule fois, mi 52 : les autres fois, il est à la botte des grands stratèges pour leurs grandes opérations de prestige. Quand on sait l'usage qu'ont fait les Américains de l'hélicoptère quelques années après.... Bref, le médecin de bataillon avec son GM est amer. Il a une terrible sensation d'isolement, et pour répondre à sa mission, il ne doit compter que sur l'élan de sa jeunesse.

Quelle différence avec l'organisation à l'américaine de la Première Armée !

L'opération type commence tôt - avant le lever du soleil, soi-disant pour surprendre le Viet - comme si, en ce pays plat de rizières, le déplacement d'une centaine d'hommes lourdement armés pouvait passer inaperçu aux guetteurs ! On arrive, par digues et diguettes, en vue d'un village : en fait, on ne voit de lui, au loin, qu'une ceinture de bambous qui masque entièrement les habitations. On s'approche avec quelques voltigeurs de pointe : belle progression dans la rizière, par bonds comme dans les livres, le chef est à ses jumelles, l'infirmerie retient son souffle.... Parfois, rien ne se passe, et on entre en vainqueur dans le beau village tonkinois, avec ses mares et étangs, ses nénuphars et ses canards. Parfois, quelques coups de feu : alors, le chef avec ses jumelles a repéré d'où cela partait, on s'arrête et on tire au canon : soit canon sans recul, celui qui est porté à dos d'homme, ou 105 commandé au loin par le DLO : "coup parti" disent les artilleurs de la batterie qui se trouve à une vingtaine de kilomètres ... "reçu" dit le DLO du bataillon, quitte à corriger le tir. Et on investit le village, où le plus souvent on ne trouve rien - le Viet s'est caché, ou il a fui par l'autre côté, il s'est volatilisé.... Quand on "tombe sur du dur", alors on fait intervenir l'aviation de chasse qui straffe ou napalme. Et parfois, si on pense que le village a servi de base à une unité viet plus importante, on le brûle : curieuse façon de se gagner la population, me direz vous : pauvre population prise entre deux feux, assassinée par les Viets la nuit, napalmée par les Français le jour. C'est dans un de ces villages que nous avons reçu l'ordre de brûler que "mes" PIM infirmerie - jamais, comme tous les PIM, les derniers à chaparder - m'ont apporté une belle potiche bleue qu'ils avaient déniché dans un silo à riz. Deux vont la porter sur un bambou jusqu'à la base, et dès que je vais le pouvoir, je la confierai à la maison GAMI de Hanoi pour l'emballer et l'expédier, c'est la potiche qui est maintenant dans notre salon. Mais, punition du ciel pour ce forfait : j'ai dû payer plus cher pour l'expédition que si je l'avais achetée chez un antiquaire de la rue Paul Bert.

Parfois, pour des opérations plus importantes, par exemple celles qui mettent en jeu plusieurs GM, on embarque sur un LCM (ou LCT, je ne sais plus), ces embarcations de débarquement de la dernière guerre, et naturellement servies par les marins : on a

ainsi quelques heures pour admirer la grande vie de ces marins, qui ont un carré agréable avec des livres (je me souviens d'y avoir feuilleté "le deuxième sexe" de Simone de Beauvoir), et avec aussi un frigidaire bien garni, nourriture et alcools.... Mais ensuite, on est "beaché", et on reprend le crapahutage pedestre, en soliloquant sur ceux qui ont la chance de rentrer le soir à Hanoi, au Métropole - les marins, les aviateurs, le 1^{er} Chasseur, etc.... j'allais oublier : les para....

Il arrive aussi que l'on reste quelques jours - jamais très longtemps, trois ou quatre jours au maximum - dans un village. Par exemple, dans un petit village avec ses mares, ses nénuphars et ses canards - son église souvent délaissée quand elle n'est pas en ruines, car les Viets sont loin de favoriser tout ce qui apparaît comme une émanation de l'Occident colonialiste et ce que la doctrine marxisme désigne comme l'opium du peuple. Et parfois même - je me souviens d'un de ces villages - les anciens à barbiche et à turban viennent discuter avec le commandant du bataillon et son interprète - ou avec l'officier de sécurité, le lieutenant Bour. Ils arrivent avec des présents, en l'occurrence deux ou trois poulets. Et ils demandent : "Allez-vous rester ?" Bien sûr que non, nous n'allons pas rester, même si nous le voulions, et s'ils se compromettent, dès que nous aurons tourné les talons, les Viets vont revenir, et leur couperont la gorge....

Le plus souvent, le théâtre de nos exploits, la région que nous « ratissons », c'est la région située près de Nam Dinh. Mais une autre fois - au cours d'une grande opération dans le sud-est du delta, dans le Bui Chu - nous logeons dans des locaux appartenant au séminaire de Trung Linh. Le Bui Chu, comme le Phat Diem, c'est un fief des évêques, qui sont de vrais potentats locaux, une vraie féodalité, entretenant parfois une petite armée.... Mais eux aussi sont sur le fil du rasoir. De nombreux livres ont parlé de la politique menée par Monseigneur Le Hu Tu, qui était un politique pragmatique, insaisissable, volatile... Pour protéger ses ouailles, l'évêque va entretenir des relations à bascule entre Français et Viets, d'autant qu'il avait chez ces derniers des parents.... Ce qui ne l'empêchera pas de devoir fuir au Sud au départ des troupes françaises, et de terminer sa vie à Saigon. Toujours est-il que le séminaire de Trung Linh est, à l'époque où nous y passons, fort bien tenu, avec de beaux bâtiments, une belle église - même si elle ne vaut pas la magnifique cathédrale de Phat Diem - de belles pièces d'eau, et toute une théorie de séminaristes en habits noirs. Et tout à côté, paraissant vivre une vie paisible, le gros village - plutôt la petite ville - de Bui Chu, siège d'un marché prospère, sous le parapluie protecteur de l'évêché.

Antithèse - encore un souvenir qui m'a marqué - nous partons en catastrophe débloquer un poste qui vient d'être durement attaqué. C'est le 14 mai. On embarque sur LCT, puis sur camions, et on prend la route, allégés au maximum. Simple toile de tente. Vingt kilomètres de digue sous le gros soleil. Seul arrêt : le napalmage d'un village. On arrive enfin au poste qui vient de subir l'attaque d'un bataillon de réguliers. Premier contact avec la façon de procéder des fameuses divisions 304, 308 et autres.... Ce n'est plus le travail des régionaux du kieh, c'est le commencement de l'infiltration du delta par les grosses unités viets, bien armées, utilisant canons sans recul et mortiers, bien entraînées, bien structurées, fanatisées. Les barbelés du poste, la rizière alentour sont pleins de cadavres viets. Le lendemain, parachutage de ciment, de munitions, de matériel médical. Nous restons là 4 à 5 jours, pour une reconnaissance des villages environnants, où les légionnaires sont toujours reçus par quelques coups de fusil : les réguliers sont partis, ils ont laissé sur place une forte

implantation régionale. Mais la vie au poste devient intenable, avec une quantité invraisemblable de mouches attirées par les cadavres : de viets et d'animaux tués. L'eau est abondamment polluée, on vit à base de rations FOM (France d'Outre Mer), et elles ne sont pas particulièrement variées. Partis en hâte, nous n'avons pas de moustiquaires, pas de linge de rechange. Et c'est avec soulagement que nous sommes relevés dans la soirée du 19 mai par le 1^{er} BEP (Bataillon Etranger Parachutiste), qui, lourdement chargé, alors qu'il venait de se reposer 25 jours à Hanoi, a eu 45 coups de chaleur !

Mais c'est aussi à l'occasion de cette opération que j'aurai vu pour la première - et la dernière fois - l'évacuation d'un blessé par hélicoptère : en fait, un très petit hélicoptère, avec une très petite cabine de pilotage où trône Valérie André - et, de chaque côté, deux petites nacelles où l'on empaquète les évacués : cela paraît du bricolage....

Quelque temps après, comme le bataillon commence à fatiguer, on va rester dans un village plus tranquille - et on fait venir le BMC, sigle bien connu des militaires (Bordel Militaire de Campagne). Il y a à Hanoi - comme à Saigon, à Hué et ailleurs - des escouades de petites prostituées Vietnamiennes, bien encadrées par de gros bonnets, prêtes à être détachées dans les bataillons qui sollicitent leur présence. Elles arrivent sous la direction d'une mère maquerelle, et je vais être chargé de les contrôler sur le plan sanitaire, et pratiquer les frottis cervico-vaginaux réglementaires (l'un d'eux se révélera d'ailleurs positif au tréponème). Ces jeunes filles sont très gentilles, fraîches, presque touchantes, elles pépient à qui mieux mieux. Le bataillon n'étant consommateur qu'occasionnel, je n'ai pas eu droit aux petits cadeaux qu'offre habituellement le grand chef des bordels de Hanoi, mais je crois que mon frère, avec ses Marocains de secteur, a ainsi hérité d'un magnifique peignoir en soie, avec un dragon dans le dos. De quoi faire rêver plus tard....

Début juin - à partir du 11 juin - après une série d'évacuations de malades, nous sommes envoyés au repos à Nam Dinh - miracle - pour 15 jours. Cela va permettre de faire les vaccinations anticholériques du bataillon. Et aussi, de goûter les plaisirs de la ville - par exemple, le mess des cotonnières qui accueille volontiers les militaires. On peut y siroter des boissons fraîches, voire de temps en temps un cognac -soda. On va pouvoir se doucher dans des conditions plus confortables, avec une vraie douche au lieu du tonneau où l'on puise avec une cai-bat en bois. Je suis, comme tout le monde, plein de bourbouille - des sudaminats prurigineux, j'ai beau m'asperger de la « lotion de Foucault » achetée dans le Phat Diem, cela n'y fait pas grand chose....

D'après le journal de l'infirmerie, du 19 au 22 juin, le médecin-chef est en permission à Hanoi : y étais-je, à cette occasion, avec Blin ? C'est vraisemblable, car j'ai souvenir de l'entendre raconter son voyage d'arrivée sur le Pasteur, avec son emphase habituelle et les mouvements de ses grands bras. Il y avait avec nous - par quel hasard ? - une ou deux infirmières qui avaient fait le voyage sur le même bateau, et surtout une infirmière convoyeuse de l'Air, charmante rousse aux yeux rieurs... Mais le Phu (ou le pho ? ou le phi ?) d'AM devait veiller, car tout en resta là... (pour décrypter : les Indochinois croient à l'existence d'êtres qui guident tous les instants de notre vie, quelque chose comme des anges gardiens : les phu).

A propos des infirmières et d'AM, j'ai eu de mauvaises nouvelles depuis quelques mois. Son nodule du sein a été enlevé chirurgicalement - c'est un cancer. Je crois qu'elle a

refusé un Halsted - ce qui à l'époque était le traitement habituel - et elle a été traitée par radiothérapie au Val, par Hébrard. Elle a été avertie qu'elle ne pourra jamais avoir d'enfants (sans doute a-t-elle eu des rayons sur les ovaires). J'ai essayé de la consoler dans mes lettres, mais c'est difficile de loin, surtout sans connaître tous les éléments. Et notre vie agitée m'empêche d'y trop penser....

Peut-être aussi est-ce lors de ce séjour à Hanoi que j'ai retrouvé mon frère, et que nous sommes allés tous les deux acheter cette nappe de table brodée dans une des rues anciennes de la ville, près du petit lac ?

Tout a une fin. Il faut repartir en opérations, toujours dans le sud du delta. Mais maintenant, la situation a évolué, on tombe de plus en plus souvent sur des troupes régulières Viets, et cela devient de plus en plus coûteux en vies : le 28 juin, nous avons un tué, mais le II/13 a 16 tués et 40 blessés, et le BMI 3 tués et 16 blessés. Après leur échec de Vinh Yen et la paralysie qui s'en est suivi pour eux, les Viets mettent en place leurs divisions régulières, l'armée Viet s'organise. Les Chinois ont fourni l'armement, les camps d'entraînement, la mécanique rouge est en marche.... Mais cette nouvelle séquence d'opérations "ratissage" ne dure que 10 jours, et, le 4 juillet, nous voici de nouveau à Nam Dinh, où on vaccine. Puis le 19 à Hanoi, où je dîne avec le Commandant Jacquin. Le 20, départ en train pour Haiphong, de là en camion jusque Do Son. C'est une ancienne station balnéaire de la belle époque indochinoise, transformée en centre de repos pour les militaires. C'est le bonheur ! On se repose, on se baigne, on sort le soir, on danse, ensuite le bain de minuit ! J'y retrouve un camarade de promotion aviateur, Marouby - il y a une base aérienne toute proche. J'y croise aussi mon prédécesseur au bataillon, ce CAFEO dont j'ai déjà parlé, muté du bataillon pour des troubles psychiques - vrais ou simulés - et qui termine son séjour dans des conditions idylliques.... D'autres, médecins ou infirmières, y font d'ailleurs tout leur séjour....

On y croise aussi le général Gonzales de Linares, commandant les troupes du Tonkin. Il fait partie des vétérans de de Lattre, venus de la Première Armée. Il est accompagné, paraît-il, de sa maîtresse indochinoise, pour qui, il n'aurait pas de secrets, y compris de secrets des opérations.

Ces dix jours à Do Son vont hélas passer vite, et on reprend la promenade dans la rizière. C'est la saison des pluies - cataracte brutale, dont il est vain d'essayer de se protéger. Les ruisseaux, les étiers - et Dieu sait qu'il y en a dans le delta - deviennent des rivières, des torrents, que l'on franchit avec le barda sur la tête. Les sangsues s'en donnent à cœur joie. Et toujours la chaleur. Tous les jours, dans le journal de l'infirmerie comme dans le journal de marche du bataillon, les mêmes termes : opération grenouille, rizière inondée, pluie toute la journée - ou : "le soir, après une marche de plusieurs heures dans la rizière, avec de l'eau jusqu'au ventre, cantonnement à Dong Lao...".

Le mois d'octobre inaugure le règne des grandes opérations - obligatoirement glorieuses - groupant, non plus un GM (3 bataillons, plus les éléments de soutien, chars, artillerie), mais plusieurs GM. Ainsi, du 11 au 22 octobre, une opération regroupe GM1 + GM3 + GM4, sous les ordres d'un colonel qui deviendra connu, sinon célèbre : le colonel Ducourneau. Cette opération dans la région de Ninh Binh se fait à grand renfort de LCM, de chalands, et comme toutes les grandes opérations trop lourdes et donc repérables, ne se traduit que par la prise de quelques régionaux. Je

crois que c'est au cours de cette opération - non loin du rocher de Ninh Binh, où fut tué le fils de Lattre - que je retrouve, sur une diguette, un peu par hasard, deux camarades : Albert Gros - ensuite Py avec son BCCP, peut-être le 5^e ? On échange beaucoup de commentaires désabusés... Malheureusement, depuis fin août, et je ne sais pour quelle raison, sans doute la lassitude et peut-être le manque de temps, ou la nécessité de s'alléger au maximum, j'ai interrompu mon cher journal de l'infirmerie, et si, avec le journal du bataillon, j'ai encore les grandes lignes, je suis privé de mes remarques personnelles, et mes souvenirs en souffrent d'autant.

Après le 23 octobre, c'est l'opération Kim Son II, dans le Phat Diem, avec le 5^e BCCP et le 59^e BVN - tiens, première apparition des Bataillons Vietnamiens, les "Baouans" ! Mais, à vrai dire, privé du journal de l'infirmerie, je n'en ai plus aucun souvenir.

Et, le 31 octobre, le bataillon fait mouvement sur Nam Dinh, pour une nouvelle grande opération : l'opération Lorraine.

L'horloge du destin a sonné ses trois coups. Les violons ont fini de s'accorder, le chef est à son pupitre, la symphonie va pouvoir commencer....

LORRAINE

Pour suivre le déroulement de cette opération Lorraine - en dehors des souvenirs qui se gommant peu à peu - je n'ai plus le petit journal de l'infirmerie, petit journal que je tenais jour après jour, et que j'ai retrouvé dans ma "succession" (j'en reparlerai) : c'est déjà un miracle... Je ne vais donc disposer que du journal de marche du bataillon, obligatoirement concis, sinon sommaire, et obligatoirement global, pour l'ensemble du bataillon, mais c'est encore un miracle que je l'aie eu : j'ai déjà raconté comment, grâce au colonel Blin retrouvé à Strasbourg de nombreuses années après ces événements.

Il y a aussi, au sujet de cette opération Lorraine, le très remarquable livre de Bernard Fall : Indochine 1946-1957, un journaliste franco-américain, tué d'ailleurs ultérieurement en mission.

Et puis, la page de la Liberté du Morbihan que ma mère avait conservée, pieusement.

ou est-elle ? donner référence

Ainsi donc, le 1^{er} novembre 1952, nous quittons Nam Dinh par la route pour Hanoi, et le 2, nous embarquons à Trung Ha sur un LCT et deux LCI pour débarquer "de vive force", dit le communiqué, à Cao Mai. Je n'ai pas de carte détaillée de la région, mais je suppose qu'il s'agit d'un village au-delà de Viétri, en direction de Phu Tho. Ce n'est plus une petite opération de GM, nous avons changé de registre. Lorraine est une grande opération (en fait, pourquoi Lorraine ? Les militaires ont toujours le secret pour choisir des noms curieux... le secret, enfin ! Mieux vaut ne pas employer des termes (non) adaptés !) - avec grand renfort de moyens - tous les moyens du Tonkin, dira-t-on : plusieurs GM, dont le nôtre et le GM3 - des parachutistes, des blindés, commandés par le colonel Dodellier, de l'artillerie, de l'aviation, et j'en passe.

Pourquoi cette grande opération ? On peut avancer plusieurs hypothèses. Peut-être pour soulager le pays Thai, encore appelé ZANO (Zone Autonome du Nord-Ouest), cette enclave d'une minorité amie des Français, comme d'autres minorités ethniques, nungs, mans, méos... Le chef de cette minorité thaï est Deo Van Long. C'est une enclave, car sans liaison, routière ou autre, avec le delta : elle est ravitaillée, équipée, soutenue uniquement par voie aérienne, ce qui suppose combien de contraintes ! Mais c'est une épine dans le dispositif Viet... Un an auparavant, Nghia Lo avait été attaquée, et avait réussi à résister. Cette fois, les Viets sont revenus, mais avec tous leurs moyens, et on a changé de registre : Nghia Lo a été submergée, et ce n'est pas Lorraine, notre offensive sur la RC2 (Route coloniale N°2) qui va sauver le pays Thai. Le commandement en Indochine a toujours eu l'idée de lancer de grandes opérations lorsqu'un secteur est menacé d'anéantissement : souvenons nous de l'opération

« Phoque » lors de la défaite de la RC4 en 1950 - ou plus tard de l'opération « Atlante » lors de la chute de Dien Bien Phu.....

Mais tout le monde se prend au sérieux, et le 3 novembre, nous avons même droit, au bataillon, à une inspection de Monsieur de Chevigné, secrétaire d'Etat à la Défense, accompagné du général de Linarès, commandant les FTNV, sans doute aussi de quelques officiels.

Etonnement donc devant l'importance des moyens déployés. Mais aussi changement de cadre. Nous avons connu de longs mois durant le pays plat, la rizière, avec tout juste les pitons rocheux de l'érosion karstique, comme à Cho Ben ou à Ninh Binh. Mais ici, c'est la moyenne région, avec des collines, plus ou moins élevées, c'est vrai, mais souvent couvertes de végétation, et même de forêts. Route étroite, l'ancienne RC2, ou ce qu'il en reste - plus ou moins détruite par les Viets, plus ou moins envahie par la végétation, le plus souvent dominée par les collines. Nous étions presque chez nous dans le delta, nous retrouvions presque nos pas. Ici, nous avons l'impression d'entrer dans un monde nouveau, oppressant, hostile - l'antichambre d'une nouvelle vie.

Et dès le 3 novembre, les accrochages ne manquent pas, nous sommes "accompagnés" par des forces régionales, qui, leur coup fait - une fusillade, une mine, - s'évaporent dans la nature. Le 3 novembre, nous perdons un sergent - je m'en souviens, il avait une plaie soufflante du thorax, je n'avais rien pour l'obturer, tout juste un pansement compressif - toujours la faillite du Service de Santé, pas de poste de secours de recueil, pas de moyen d'évacuation rapide, même pour une opération de cette envergure - les chirurgiens sont restés à Hanoi. C'est la tactique de la colonne, comme du temps d'Hocquard, cent ans auparavant! Le 15 novembre, encore un sergent tué par mine... Des blessés le 3, le 5, le 9. Mais l'offensive progresse : le 9 novembre, le bataillon ouvre la route jusqu'à Chan Mong - retenez bien ce nom - sur la RC2. Le 11 novembre, il atteint Phu Doan, appelé souvent Doan Hung, sur la Rivière Claire, affluent du Fleuve Rouge. Le 12, un énorme dépôt de matériel et de munitions est découvert sous des arbres. On aperçoit même des traces de pneus de camion, ce qui montre le degré d'équipement des Viets : ils ont bien reçu les camions Molotova de l'URSS via la Chine : la guerre ne va pas tarder à changer de visage... Mais, pour l'instant, on triomphe : en avant les communiqués de victoire, en avant les visites des plus hautes autorités venant chercher leurs petites médailles. Et on perd du temps, alors que pour cette profonde incursion en territoire ennemi, il faudrait faire vite pour que les Viets n'aient pas le temps de rameuter des troupes, eux qui n'ont pas encore beaucoup de moyens de transport - en dehors des Molotova... Cette rapidité sera la clef du succès de Bigeard, lorsque, quelque temps après, il réussira son raid éclair sur Lang Son. Et voilà que, pour prolonger - ou protéger - cette cinéscène, nous allons progresser encore sur la route vers Phu Yen Binh avec 2 bataillons para, 2 sous-groupements blindés, une batterie d'artillerie : toutes les réserves du Tonkin !

Et moi, là dedans ? Pressentiment ? Le moral est moyen. Les nouvelles d'AM sont mauvaises, son moral est en berne. Et puis, je suis fatigué, j'ai tendance à maigrir, j'ai des troubles digestifs de type dysentérique. Je me souviens d'un "repas" de midi - rations de combat évidemment, du Bocuse - que je prenais le long d'une haie, avec deux officiers de la 7^e compagnie, que j'appréciais beaucoup : le lieutenant de Monicault, celui qui avait fait ce pastiche de Prévert que je joins en annexe : "Ceux

qui....Ceux qui ouvrent la route et qui ont juste le droit de la fermer etc..." - et le capitaine Chamagne : lui, il avait déjà fait ce trajet plusieurs années auparavant, vers la Chine, avec la colonne Alessandri, Japonais aux fesses... Et Chamagne me disant : "Toubib, tu as le ventre plat des gens qui ont faim". Je n'avais jamais eu le ventre plat, je crois plutôt qu'en fait, j'avais déjà maigri avec cette dysenterie. Et je me disais qu'en rentrant à Hanoi après cette glorieuse intervention, j'allais me pointer à la Direction du Service de Santé, et si, malgré les promesses de Boron à mon arrivée, je n'obtenais pas le poste chirurgical que je souhaitais - et je ne me faisais pas trop d'illusions - alors, après un an d'opérations, j'allais postuler pour un poste plus calme. Pourquoi pas, pour une petite infirmerie de secteur, avec des allées bien ratissées, bordées de blanc - si possible en bord de mer - pour attendre tranquillement mon rapatriement ?

A la Légion, après un an au II/2 REI, un an d'interventions sans interruption, je n'avais pas encore une seule citation, alors que mon camarade Pérot, avec son bataillon muong, commandé par le colonel Vanuxem, avait déjà trois palmes. Je sais bien que Vanuxem, individu essentiellement médiatique, était connu pour secouer le bananier, mais quand même !

Mais, comme je l'ai déjà dit, l'horloge du destin était en marche....

Plus de détails
(à compléter)

CHAN MONG

Et nous voici à ce matin du 17 novembre 1952 où tout a basculé.... La grande opération Lorraine se termine, le repli sur Hanoi a commencé. Il fait beau, et on force l'allure sur la RC2, l'enthousiasme nous gagne, le soulagement aussi. Je me dis que je vais peut-être m'arrêter à Phuc Yen voir mon frère qui doit être en fin de séjour, et peut-être aurons-nous ensuite quelques jours à Hanoi ? Nous marchons sur une route étroite, évidemment mal entretenue (depuis l'absence des Français), encaissée, plus ou moins envahie par la végétation, et, de plus, fort encombrée, car en même temps que nous se replient d'autres unités : des half-tracks, des Algériens du 4/3 RTA.... C'est tout juste si on ne se bouscule pas ! Il y a eu cependant, en tout début de matinée, quelques petits signes qui auraient dû inquiéter le commandement, tant du GM que du II/2 REI : au cours d'un petit accrochage, on a fait un prisonnier qui aurait parlé... qui aurait signalé des Viets dans le coin.... Mais on ne va pas plus loin, on n'a pas besoin de prendre des précautions, nous sommes victorieux, nous sommes des chefs, à Dieu vat !

Je marche donc sur le bas-côté de la route, du côté gauche. Avec Laubus, le lieutenant de la CB, que j'aime bien - son accent du centre de la France ! - et avec le sergent Rostand, un Parisien gouailleux - nous discutons. Avec nous, les éléments de la CB - je revois un légionnaire allemand aux épaules herculéennes qui porte sur son dos, amarrée par des bretelles, la plaque de base du mortier de 81 - et le sergent Véronési, un Italien plus âgé, petit, râblé, le chapeau de brousse enfoncé sur les yeux. Je n'ai pas avec moi mon ordonnance Dobrath, resté à Nam Dinh à l'infirmerie je ne sais plus pour quelle raison. Nous sommes à la hauteur du village de Chan Mong, mais, au niveau de la route, il n'y a pas d'habitations : seulement, de notre côté, la route, assez étroite, est surplombée par une pente raide plantée d'arbres - tandis que de l'autre côté, le bord de la route est plus étalé, avec quelques rizières abandonnées, et, un peu plus loin, des coteaux couverts d'une végétation dense. Je répète que nous ne sommes pas seuls à cheminer, il y a, sur notre droite, des véhicules, jeeps et half-tracks, avec des Algériens....

Et soudain, c'est l'apocalypse. Au même instant, en un top parfaitement réglé, ça se met à tirer de tous côtés - je n'ai jamais entendu une telle densité de feu. Je vois Laubus porter les jumelles à ses yeux... Un réflexe parfaitement animal, absolument irraisonné, me fait escalader le bas-côté malgré sa pente presque verticale, et, à mi-pente, je me couche au pied d'un arbre, où me rejoint l'ordonnance de Laubus, un jeune Allemand. Le vacarme est effrayant, des grenades éclatent sur la route, il y a des clameurs et des bruits d'incendie, je saurai plus tard que les Viets ont escaladé les half-tracks et grenadé tous les occupants. Après un temps difficile à préciser, je sens une douleur au niveau de la cheville gauche - puis, peu après, un choc à la tête (je verrai plus tard qu'une balle, sans doute tirée d'un arbre par un sniper, a troué le rebord de mon chapeau de brousse, à deux centimètres de ma tête, et ce que j'ai ressenti, c'est l'onde de choc). Et, soudain, le légionnaire couché près de moi a un

grand frémissement : il est mort d'une balle sans doute en plein cœur, ou en pleine tête....

Après un quart d'heure ? une demi-heure ? ou une heure ? - le vacarme cesse, et j'entends les avertisseurs des half-tracks - ou des trompes ? Je pense que c'est fini, que les Viets sont partis, et qu'il est temps pour moi de me mettre au travail, qu'il y a forcément beaucoup de blessés, et je redescends sur la route, malgré une douleur à la cheville gauche. Et là, au lieu de retrouver mes camarades de combat, je suis accueilli par de petits hommes jaunes en tenue verte, coiffés d'un casque de latanier... des réguliers viets qui crient "Di, di, maolen" en me menaçant de leur arme. Le spectacle, par ailleurs, est terrible. Les half-tracks achèvent de brûler, il y a de la fumée et une odeur de chair brûlée, il y a des morts partout. Je vois Laubus couché sur la route, là où je l'ai vu en dernier - mais à peine ai-je essayé de me pencher sur lui que déjà les Viets me menacent, m'entraînent de l'autre côté de la route, là où la pente est précédée de quelques rizières abandonnées. Et voilà qu'arrivent les avions de chasse qui, dans un bruit terrible, piquent, straffent, mitraillent.... La terre se soulève en petites gerbes tout près de nous.... Et les Viets qui nous entraînent, toujours hurlant, sous le couvert des arbres à flanc de coteau, là où vont être regroupés les prisonniers. Car je ne suis pas seul, loin de là : il y a des légionnaires de mon bataillon, une quarantaine, dont Rizzo, un de mes infirmiers, qui plus tard ne reviendra pas de sa captivité. Il y a des Algériens du 7^e RTA, avec un de leurs capitaines nommé Martel, et un adjudant nommé Favier. Et encore des supplétifs et des PIM de mon bataillon....

Qu'ai-je entendu ensuite de la bataille qui va débloquer la RC2 et permettre le reflux des unités vers Hanoi ? J'ai dû être trop choqué, mais je n'en conserve aucun souvenir.... Bernard Fall a longuement décrit cette embuscade de Chan Mong, et, si je m'en réfère à lui, les combats ont débuté vers 9h30, l'aviation est intervenue vers midi, les combats pour le dégagement de la route ont repris vers 15h30, le BMI chargeant au clairon vers 16h30, et la route fut dégagée - avec toutefois quelques combats de retardement - vers 17h30. Huit heures en tout !

Toujours selon Bernard Fall, Chan Mong aurait coûté 56 morts, 123 blessés et 133 disparus. Au II/2 REI, selon le journal de marche, il y eut parmi les tués 1 lieutenant (Laubus), 2 sergents (dont Rostand), 12 légionnaires - parmi les disparus, le médecin (pour mémoire...) et 39 légionnaires - parmi les blessés, le lieutenant commandant la 5^e compagnie, 2 sergents, 14 légionnaires.

On ne peut mesurer quel traumatisme psychique peut représenter la brutalité du combat, - et surtout la plongée dans un autre monde, celui de la captivité, cette rupture complète avec tous nos repères, sans y avoir jamais été préparés. Il y a une sidération complète de l'individu, qui fait que, même maintenant, certains épisodes sont pour moi complètement occultés. Je ne me souviens plus du tout où et quand s'est situé cet interrogatoire que nous avons subi de la part d'un cadre viet - un officier, un politique, un officier de renseignement ? Difficile à dire, il n'a aucun insigne. Le capitaine Martel, qui, lui, était officier de renseignement de son unité au RTA, nous a recommandé de ne dire que ce que l'on ne peut cacher. De toute façon, le Viet a déjà interrogé légionnaires et supplétifs, il sait naturellement qui je suis et à quelle unité j'appartiens. Je me souviens qu'il a ajouté que les témoignages des PIM interrogés m'avaient été favorables. Il a su également que le capitaine Martel était OR

de son bataillon : pour les Viets, c'est une tare irrémédiable, car les OR sont accusés de torturer les prisonniers. Toujours est-il que Martel fut rapidement séparé des autres prisonniers, nous ne le reverrons plus - soit qu'il ait été purement et simplement descendu dans un coin de rizière, soit qu'il ait été laissé sans nourriture, sans médicament, sans couverture, sans moustiquaire, ce qui revient en définitive au même, en plus lent.

Avant - ou après - mon interrogatoire, j'ai été fouillé. Et c'est ainsi que j'ai vu s'envoler mon beau stylo Pélican : je l'avais "trouvé" dans un bureau à l'usine DWMF de Karlsruhe, je l'aimais beaucoup.... Bien mal acquis ne profite jamais, disait ma mère. Envolés aussi les pataugas que m'avait envoyés AM.... Par un heureux hasard, la montre Oméga que j'avais achetée à Feldkirch était tombée en panne quelque temps auparavant, et je l'avais laissée à la base arrière de Nam Dinh, à moins que je l'aie déjà renvoyée en France pour la réparation ? Mes lunettes aussi - j'avais alors de petites lunettes sans monture - mes lunettes donc ont beaucoup intéressé un bo doi (un soldat, il faut bien se mettre à appeler un chien un chien) - mais mes 5 dioptries ne lui ont sans doute pas convenu, car il me les a rendues. Je dois dire que mes lunettes ont toujours intéressé la population, et lorsque nous allons passer désormais dans les villages, bien des personnes plus ou moins âgées vont être tentées de me les "emprunter". Il est vrai que les opticiens lunetiers ne devaient pas être légion en zone Viet "libérée", et 5,5 dioptries de chaque œil, ce n'est pas rien....

Je n'ai aucun repère chronologique m'indiquant combien de temps nous sommes restés ainsi, j'allais dire à la belle étoile, mettons plutôt sous le couvert des arbres - avant que l'on nous emmène à un camp provisoire : en fait, un simple préau d'une ferme toute proche. Je ne sais pas plus comment j'y suis allé, car je boite fort et fais mon apprentissage de marche nu-pied. - mais le trajet ne devait pas être très long. Naturellement, ma blessure de la cheville gauche ne reçoit aucun traitement - ni désinfection, ni bandage : les Viets " n'ont pas de médicaments, et quand ils en ont, c'est pour leurs soldats". Sous ce préau de ferme, nous devons être une trentaine : des légionnaires de mon bataillon, essentiellement - l'adjudant Favier du RTA - quelques supplétifs autochtones.... Les Algériens ne sont pas avec nous, les Viets ne mélangent pas les couleurs.

Et puis, une dizaine de jours après l'embuscade de Chan Mong - sans doute vers le 26 ou le 27 novembre - je vois arriver sous notre préau - avec quelle surprise ! - un de mes camarades de promotion de Lyon, Gilbert Pérot. Il était médecin au 1^{er} Bataillon Muong, le bataillon de Vanuxem - et de Madame Vanuxem, la "mère des Muongs". Ces Muongs faisaient partie de ces ethnies - Thai, Man, Moï, Meo - traditionnellement ennemis des hommes du delta, les Han, envahisseurs venus de Chine qui les avaient repoussés vers les régions montagneuses - et Vanuxem avait fait de ces Muong une excellente troupe, montée de plus en épingle par une bonne publicité. Après la retraite des unités de l'opération Lorraine, on avait cru bon de laisser - par quelle aberration ? - une mince tête-de-pont au-delà du confluent de Viétri avec deux postes : Phu Duc et Co Tich. Le 24 au matin, les Viets - les mêmes que ceux de l'embuscade de Chan Mong : 2 régiments, 36 et 176 - donnèrent l'assaut aux deux postes et balayèrent Phu Duc : 12 tués, 40 blessés, 40 disparus "présomés prisonniers" dont Pérot.

De toute notre captivité, nous ne nous quitterons plus.

J'avais bien connu Pérot à l'École, nous logions tous deux à Desgenettes la dernière année de nos études de médecine. A l'époque, nous n'avions pas beaucoup de points communs. C'était un des piliers - avec Schmitt, dit "la vache" - de l'équipe de foot, peut-être parce qu'il mesurait plus du mètre quatre-vingts. Ensuite, il faisait du volume, il affectait, avec sa grande gueule, des opinions extrêmes, prétendant à tous vents qu'il avait la carte du PC - ce qui était très certainement faux, mais avait l'avantage de nous irriter, donc de le placer, de lancer les conversations, plutôt les discussions. De toute façon, il va avoir maintenant l'occasion de juger sur place des méthodes du PC, en particulier du PC indochinois.

Nous sommes assez sévèrement gardés, nous n'avons pas le droit de sortir de notre préau - et que faire sans chaussures, quand on n'a pas encore les plantes aguerries, et quand, de plus, on clopine. Nous faisons connaissance avec le riz-sel : Pérot a de grandes difficultés avec ce régime au début, les deux ou trois premières semaines, mais il s'y mettra quand il aura trop faim. Nos gardiens sont des locaux - des du-kich - ils n'ont pas l'air de foudres de guerre, leur armement est hétéroclite et apparemment fort mal entretenu.

L'arrivée de Pérot me décharge d'un peu de ma solitude, d'un peu du choc. Avec lui, nous passons en revue nos souvenirs, récents ou plus anciens. Chez les Muongs, il a déjà décroché trois citations : sur ce plan, Vanuxem était un bon patron.

Le soir, les prisonniers, tous grades confondus - d'ailleurs, chez les Viets, il n'y a pas de grades, c'est du moins ce qu'ils disent - sont couchés par terre dans la même pièce, évidemment sans moustiquaire - bien sûr, nous n'avons plus de paludrine -, serrés les uns contre les autres, ce qui a l'avantage de tenir chaud - les nuits commencent à être fraîches à cette saison dans le delta - mais pose des problèmes quand on commence à être tourmenté par la dysenterie : le problème se posera de façon plus aiguë au camp suivant, le camp 113.

Un soir, deux prisonniers autochtones - sans doute des Muongs, car je ne les avais pas repérés comme étant du II/2 - nous chuchotent à l'oreille : "Mon lieutenant, moi c'est taille la route ce soir". Il est évident qu'ils ne tiennent pas à rester longtemps avec nous, car les Viets ne sont pas tendres avec les "traîtres", et peu de ceux-ci reviendront de leur captivité. Le mieux pour eux, c'est de tenter l'évasion, et c'est au début de la captivité qu'il faut le faire. Sans doute était-ce de leur part une invite à les accompagner, mais nous étions encore choqués, volonté détruite, et j'étais handicapé par ma blessure - de plus, dans une fuite de ce genre, deux « longs nez » sont plus facilement repérés que deux autochtones. Le lendemain, ils avaient disparu. Je souhaite - je crois - qu'ils aient rejoint nos lignes.

Combien de temps allons-nous rester dans ce camp provisoire ? Quelques jours vraisemblablement. Un matin, nous sommes rassemblés pour le départ. Comme je marche difficilement, clopinant, sans chaussures, quelques légionnaires parmi les plus forts tentent au début de me charger à califourchon sur leur dos. Mais très vite - à peine quelques centaines de mètres - la méthode s'avère impossible : impossible déjà pour un homme en pleine forme - impossible a fortiori quand depuis une dizaine de jours on n'a à manger qu'une boule de riz avec un peu de sel. Et c'est ainsi que, pendant tout le trajet entre le camp provisoire et notre première destination, le camp 113 - 150 kilomètres environ, pieds nus, par des sentiers souvent escarpés, et de nuit - je vais me traîner seul, loin derrière le peloton des autres prisonniers, gardé par un

bo doi plus ou moins nonchalant - souvent chantonnant une chanson, sûrement une chanson patriotique - tirant parfois sur sa cigarette - mais parfois aussi, selon son humeur, peut-être parce qu'il commence à avoir faim... s'énervant de mes difficultés à marcher, criant "mao len" (vite). Et c'est ainsi que je me souviens d'avoir traversé une ville en ruines, sans doute Tuyen Quang - là où jadis s'illustra la Légion, comme on le chante dans le "Boudin", l'hymne de la Légion - une nuit, sous les objurgations d'un jeune énervé, criailant, manœuvrant ostensiblement, significativement, la culasse de sa vieille pétoire. Et, de plus, la dysenterie m'oblige à des arrêts de plus en plus fréquents....

Notre peloton s'est grossi d'autres prisonniers, nous sommes maintenant, je pense, plus de soixante. Nous marchons de nuit, à la lueur de torches de bambou, car, au début tout au moins, les trajets de jour sont proscrits : les Viets ont la hantise des avions. Le trajet s'avère de plus en plus pénible, par des routes ou des sentiers de moyenne, puis de haute région - sentiers plus ou moins déblayés - par des cols plus ou moins hauts. Nos chaussures ayant été confisquées dès les premières heures, il faut marcher pieds nus : pour le Viet, c'est une façon d'abaïsser l'Européen, de commencer sa mise en condition par l'anéantissement physique, donc moral, de l'individu - et, bien sûr, de limiter ainsi les risques d'évasion. Ma blessure est heureusement superficielle et nette, même s'il y a de fortes chances qu'il s'y trouve, à l'intérieur, un éclat. De toute façon, comme je l'ai dit, les Viets n'ont pas de pansements pour les prisonniers.

J'arrive, toujours boitillant, une bonne heure après les autres, le riz est déjà cuit. Mal cuit d'ailleurs, c'est du gros riz gris, tout juste décortiqué, additionné d'un peu de sel. Je me revois mangeant, à la lueur des flambeaux, ma boule de riz - bien sûr, nous n'avons ni gamelle, ni cuiller, ni fourchette : rien que les mains. Au début, Pérot a de la peine à avaler sa ration : c'est le "dégoût du riz" qui a coûté la vie à de nombreux prisonniers, car il fragilise encore un individu déjà soumis à des tas d'agressions, des tas de maladies, de microbes....

Quelques souvenirs me restent encore de cette errance. Le soir, nous couchons parfois dans des villages. Un soir, nous sommes tassés, pauvres hères, les uns contre les autres, dans une grande salle - peut-être la maison communale, avec présence de la population locale : les Viets aiment exhiber les témoins de leurs succès. S'approche de moi un homme âgé, mais pas un vieillard, qui vient me dire à voix basse : "Moi c'est ancien garde indochinois, moi c'est dix ans dans la GI" (garde indochinoise). Et comme il avait l'air amical - voire compatissant - j'en ai conclu que son séjour au service des Français ne lui avait pas laissé un souvenir désagréable... d'autant que cette marque de sympathie vis à vis de prisonniers risquait de lui coûter cher, car les Viets n'aimaient pas la compromission avec les colonialistes.

Je crois que c'est le même soir que mes lunettes ont - encore une fois - failli disparaître entre les mains d'un autre autochtone, également âgé, mais, après essai, le nombre de dioptries ne lui convenait heureusement pas....

Un autre jour - mais je ne sais plus où cela se situe, est-ce lors de ce voyage touristique ou plus tard ? - nous marchons de jour, et je me souviens que nous passons au pied d'un pamplemoussier où se trouvent plein de fruits qu'apparemment les "indigènes" laissent sur place - et que nos gardiens, les bo doi, ne nous permettent pas, naturellement, de ramasser - "Di, di maolen". J'ai entendu dire plus tard que les

paysans ne mangeaient pas ces fruits, et ne prenaient que leurs pépins dont ils extrayaient une huile pour leurs lampes. Même maintenant, je m'en étonne encore. Vrai ou faux ?

Je crois cette fois que c'est plus tard dans la captivité. Au cours d'une halte près d'un village, nous entendons de grandes clameurs, suivies d'un crépitement d'arme automatique - et cela à plusieurs reprises. C'était un "tribunal du peuple" qui jugeait les traîtres, avec vote de la sentence par acclamations et exécution de la sentence immédiate ; une seule peine : la mort. Bien sûr, on peut gloser sur la cruauté de ce régime communiste, sur l'élimination systématique des notables et propriétaires terrains. Mais, les tribunaux du peuple, est-ce qu'il n'y en a pas eu en France lors de l'épuration sauvage qui a suivi la "Libération" ? Il est vrai que c'était le plus souvent le fait des communistes.... Sauf, quand même, une question de nombre : en France, l'épuration sauvage a fait un nombre de victimes difficile à chiffrer, mais de l'ordre de dizaines de mille. Sous l'égide du vénéré président Ho, l'élimination des responsables de village, de toute l'infrastructure existante - tant par les tribunaux populaires que, la nuit, par les comités d'assassinats - a dû faire des centaines de mille de disparus. Question de zéros.

Combien de temps va durer cette longue marche ? Interminable pour les pauvres hères hirsutes, hagards, choqués que nous étions. Sans doute plus d'une semaine pour faire ces quelques 150 kilomètres, car nous avons quitté Chan Mong vers le 28 ou le 29 novembre, et nous avons dû atteindre notre première destination, le camp 113 à Long Kieu, vers le 4 ou le 5 décembre.

Le camp 113, c'est le camp resté dans la mémoire des prisonniers comme le camp du plus sinistre individu que nous ayons connu : Boudarel. Mais je n'ai pas eu l'honneur - l'horreur, devrais-je dire - de voir cet homme ignoble, car il n'est arrivé sur le théâtre de ses futurs exploits que quelques jours après notre départ. Boudarel, détaché en Indochine par la fraction française du Kominform, un communiste qui sera toujours soutenu par les communistes, enseignant d'abord à Saigon, puis déserteur passé à l'ennemi, et qui sera chargé de la rééducation des prisonniers français au camp 113. Un camp qui connaîtra une mortalité de soixante-dix pour cent pour ses compatriotes... alors qu'il est commissaire politique et adjoint au chef de camp. Et quand on pense que cet individu a été, après la fin de la guerre d'Indochine, exfiltré en France et doté d'un poste d'enseignant dans une université parisienne - qu'une fois découvert par d'anciens prisonniers, il a échappé à tous les tribunaux - on mesure là la puissance des communistes français et de leurs « compagnons de route ».

Revenons à notre arrivée au camp 113. Même sans Boudarel, tous les ingrédients du camp de la mort y sont. C'est sinistre. Je découvre une petite vallée avec quelques maisons sur pilotis, comme nous allons en retrouver dans toutes nos stations ultérieures - ce sont les habitations typiques de la moyenne et haute région. Grandes cases plutôt que maisons comme on le conçoit dans l'occident, faites de bambou sous toutes ses formes, couvertes de feuilles de palmier latanier. Les nha-qués vivent à l'étage, séparés du sol par un plancher en bambou déployé - et avec en principe les animaux, buffles et cochons, en-dessous d'eux. En l'occurrence, ce sont les prisonniers qui y couchent. En fait, ce cantonnement n'est que provisoire, le camp véritable comportant déjà, plus loin, une série de baraques que nous ne verrons pas. Nous verrons seulement, de temps en temps, de loin, passer - se traîner plutôt - un ou deux spectres blanchâtres, soit squelettiques, soit gonflés de bérubéri.. Combien de

tu binh (prisonniers : il va vous falloir assimiler quelques termes techniques) compte le camp 113 à cette époque ? Impossible à dire, car nous n'y pénétrons pas, nous ne sommes là qu'en surplus, de passage en somme.

Autant que je me souviens, c'est là que Pérot, Favier et moi sommes séparés des légionnaires, peut-être parce que ceux-ci intègrent définitivement le camp. Par contre, nous retrouvons là les officiers prisonniers de la ZANO, la zone autonome du Nord Ouest. Nghia Lo a été balayée le 17 octobre, juste un mois donc avant l'embuscade de Chan Mong. Cette nouvelle attaque viet du pays Thaï a surpris par sa brutalité, sa violence, - et aussi par son organisation. Mais l'enclave thaï était, de toute façon, militairement impossible à ravitailler, à défendre, sauf par voie aérienne, donc de façon aléatoire. Et, malgré une résistance acharnée, que beaucoup d'officiers ont payé de leur vie, le pays thaï a vécu. C'est ainsi que je retrouve, parmi quelques officiers et sous-officiers, mon camarade et ami Pierre André. Est-ce là aussi que nous allons retrouver Sauvet, médecin d'un RTA, remplaçant provisoire (malheureux) à ce poste de mon ami Jean Lafourcade, qui venait d'être évacué pour blessure ? Peut-être aussi le Père Jeandel, aumônier du bataillon de Bigeard, qui, ayant sauté au secours de Nghia Lo, venait de se faire étriller au col de Tu Lé ? Toujours est-il que, ainsi regroupés, nous nous sentons moins isolés, Pérot et moi : nos camarades ont un mois de captivité de plus que nous, ils ont déjà commencé à s'organiser, physiquement - et psychologiquement.

Pierre André, je l'avais bien connu à Lyon, à l'Ecole du Service de Santé, où il a dû rester quelques années avant de terminer sa scolarité, détaché à Marseille. Il était d'une année de promotion après la mienne, mais nous nous retrouvions assez souvent dans les soirées lyonnaises, du temps où nous écumions le Palais d'Hiver. Avec sa pointe d'accent du Midi, c'était un être essentiellement ouvert, rayonnant la sympathie, toujours prêt à la plaisanterie. Quant à Sauvet, je le connaissais de Rennes, car nous avons fait ensemble notre première année de médecine, son frère jumeau et lui étaient entrés en fin de seconde année à l'Ecole de Santé Navale à Bordeaux. Ils étaient de Vannes et connaissaient bien Janine et Christian Le Doré.

Et je retrouve aussi, parmi les gens de Nghia Lo, un sous-officier nommé Desmars, que j'avais eu comme malade dans le service de chirurgie à Feldkirch. Je nous revois, près du camp, sur une diguette, parler de ces temps heureux - et parler aussi d'AM.... Et je crois que c'est ce jour-là, tandis que nous parlons, que je vois défiler, un peu plus haut, cette théorie de spectres blafards, jaunis et boursoufflés par le bérubéri.... Prisonniers plus anciens promis à la mort. Et Desmars, malheureusement, restera au camp 113- définitivement.

Alors commence véritablement pour nous l'existence de prisonnier. Les maisons où nous couchons, les maisons des paysans, sont dans une vallée pas très large, au milieu de quelques rizières. C'est sur les flancs des coteaux qui dominent ces rizières qu'est établi le camp, et ses installations annexes. Dans la journée, on nous emmène sur une pente peu escarpée, sous le couvert des bambous et des lataniers, ou des quelques arbres - camouflage anti-aérien oblige.... Et commence notre éducation politique, et en avant les slogans que nous allons entendre tout au long de la captivité, les slogans que, selon la méthode marxiste, il faut répéter indéfiniment pour que, lorsque l'on prononce un mot, vienne automatiquement le qualificatif adéquat : la guerre colonialiste du corps expéditionnaire, par opposition à la lutte pour la paix du peuple de France, soutenue par tout le camp socialiste et la glorieuse Union Soviétique

- L'URSS citadelle de la paix, par opposition au camp de la guerre (l'Amérique, évidemment...). C'est le lavage de cerveau.... Un peu plus loin, c'est l'amphi des Nord-Africains, Algériens et Marocains, à qui l'on fait chanter des chants révolutionnaires : on sème là l'amorce de la guerre d'Algérie ? Un peu plus loin encore, quelques Sénégalais....

Mais c'est surtout des nuits dont je me souviens. Nous couchons donc sous une maison, serrés en file les uns contre les autres, peut-être même tête-bêche, parce que la place est comptée, et que les nuits, en moyenne région, commencent à être fraîches. Naturellement, nous n'avons ni couverture, ni moustiquaire. Les nuits, c'est ma hantise. Ma dysenterie s'est beaucoup accentuée, je me lève plusieurs fois par nuit, dans le noir, jusqu'au panier rempli de terre qui sert de défécatoire. Et comme cela presse parfois - et que je ne suis pas seul dans mon cas - les abords, pieds nus, sont parfois difficiles.... Je ne sais plus où nous nous lavons - il doit y avoir un ruisseau dans la vallée - mais, de toute façon, il n'y a pas de savon, pas d'effets de rechange - alors les soins d'hygiène sont obligatoirement sommaires. Ce camp 113, c'est un de mes souvenirs les plus sinistres... une déchéance....

Début janvier - en principe le 3 janvier, donc après un mois de cette villégiature - les officiers et assimilés, c'est-à-dire les adjudants, sont réunis : nous devons rejoindre le camp des officiers, le camp N°1. Il s'agit, nous dit-on, d'un camp modèle, avec douches, bibliothèque et tutti quanti. C'est alors que, devant la perspective de devoir repartir, marcher encore, je m'effondre.... Certes je marche mieux, ma blessure de la cheville gauche est presque cicatrisée, mais je suis vidé par la dysenterie, je n'ai plus de forces, physiques et morales, je préfère rester là, à la grâce de Dieu.... Mais alors, mes camarades me pressent, me houspillent, m'enguirlandent, me disent que je ne peux pas rester là dans ce camp de la mort, isolé après leur départ, voué que je serais à une mort certaine. Mieux vaut mourir sur la route que dans ce mouvoir.

Merci Pérot, merci André, merci Boileau.

Boileau - peut-être que son nom s'écrivait Boillot ? - est un capitaine déjà assez âgé, fait prisonnier à Nghia Lo. Il ressemble à un vieux briscard, il parle entre ses dents. Je saurai plus tard que c'est un ancien de la LVF (Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme), il a fait, en Russie, toute la retraite de l'armée allemande, les Russes aux fesses, de l'Ukraine aux Balkans - peut-être jusqu'à l'Italie ? Il a été pris, et a réussi deux fois à s'échapper. A la Libération, il a pu se faire oublier et est parti dès le début en Indochine, où il est resté. C'est un homme d'une trempe exceptionnelle, deux fois, il tentera de s'évader du camp N°1, et deux fois il sera repris. Ces Français de la LVF, recrutés par le IIIe Reich sous couvert d'une idéologie fumeuse pour aller combattre en Russie, étaient plutôt, en fait, des aventuriers qui avaient soif de sortir de chez eux. Au lycée de Lorient, un de nos camarades avait fait un tel choix : tout comme d'autres à la Libération, choisiront de trafiquer avec les troupes américaines, - d'autres encore, de partir en Indochine. Erreurs de jeunesse....

Le camp N°1 à cette époque se situe, comme le 113, en moyenne région, à un village nommé Pac Ban. Du camp 113 au camp N°1, il doit y avoir environ 130 kilomètres à vol d'oiseau. Mais combien par les cols et les diguettes ? En combien de temps avons-nous parcouru cette distance ? Une semaine, deux semaines plutôt. Je suis dans un état de semi-conscience - plutôt de semi-inconscience. Je me couche à terre dès qu'on arrive à une étape, c'est tout juste si je mange un peu de mon riz....

Peu avant d'arriver au camp N°1, le 12 janvier, notre groupe est rejoint par quelques prisonniers du pays Thai. Et c'est ainsi qu'un soir, juste avant d'arriver à la halte du jour, sur une digue, je vois arriver, à ma grande surprise, parmi ces prisonniers, François Magerand. Avec son bataillon de Marocains, il avait, quelques mois auparavant, participé à la bataille de Hoa Binh. Puis il était venu occuper à Cho Ben les PA bétonnés que nous y avons construits au début de mon séjour.... En août 52 - peut-être parce qu'il s'y ennuyait, qu'il voulait "changer d'air" ? - il était allé à la Direction du Service de Santé des FTNV à Hanoi. Et là, le directeur, l'ineffable Richet dont j'ai parlé lors de mon arrivée à Hanoi, lui avait offert un poste privilégié, à Lai Chau, en zone Nord-Ouest (le théâtre de ses exploits de chasse). Début novembre, Lai Chau, comme Nghia Lo, est balayée par l'offensive Viet du pays Thai. Et, du coup, Magerand en reprend pour deux ans d'une villégiature un peu spéciale....

C'est miracle si, au bout de ce chemin de croix, j'arrive, vers le 18 janvier, au camp N°1.

LE CAMP N°1

Mon ami Pierre Pédoussaut, qui était encore au camp N°1 à l'époque, a publié, après sa libération anticipée en septembre 53, dans la Revue du Corps de Santé (que nous appelions "le cercueil") un article paru en 53. Et il faut le noter, c'est un des seuls articles parus à l'époque sur le calvaire des prisonniers d'Indochine - car le Service de Santé ne s'y est guère intéressé. Et cet article fait le point, de façon complète, circonstanciée, sur cette sinistre période, si bien que je ne résiste pas à l'idée de l'inclure dans mes souvenirs.

Le Service médical d'un camp de prisonniers de guerre Français au Nord-Vietnam
(extrait)(Par le Médecin Commandant Pierre Pédoussaut)

A la fin de septembre 52, l'effectif du camp était réduit à 70 officiers et adjudants, 19 d'entre nous étant décédés, et 30 (dont 3 médecins) ayant été libérés depuis le début de la captivité.

Le camp quitta à cette époque la frontière de Chine, où il errait depuis deux ans de village en village, et après une marche de près de 500 kilomètres, alla s'établir en Moyenne Région Tonkinoise, au nord de Tuyen Quang, au confluent du Song Nam et du Song Gam, affluents de gauche de la Rivière Claire. La relative facilité avec laquelle, bien que lourdement chargés, la plupart des prisonniers accomplirent cette longue marche, fournit un test excellent de leur bon état sanitaire.

Arrivés à destination, nous dûmes bâtir nos maisons dans le creux d'une petite vallée perdue au milieu d'une jungle épaisse et malsaine. C'est là, au début de 1953, qu'arrivèrent, courbés sous le froid et glissant sur les pistes détrempées par le crachin de l'hiver, la plus grande partie des officiers capturés à la fin de 1952 pendant la campagne du pays Thai. Il y avait parmi eux cinq jeunes médecins lieutenants. C'est là aussi que nous fûmes rejoints, au terme d'une marche de plusieurs mois, par quelques prisonniers capturés autrefois dans le Nord-Vietnam : parmi eux se trouvait un administrateur des Colonies fait prisonnier à Vinh en décembre 46 et qui était donc détenu depuis sept ans !

L'effectif du camp s'éleva ainsi, en quelques semaines, à 145 hommes, parmi lesquels se trouvaient 9 médecins.

L'état de santé des nouveaux venus était en général très mauvais ; quelques uns étaient arrivés à bout de forces après une marche forcée de plusieurs semaines, et dans un état de cachexie tel que nous avions craint pour eux une issue fatale.

Ceux-ci, on peut l'affirmer, durent leur vie à leur intégration dans un camp bien organisé, bien adapté depuis longtemps déjà aux difficiles conditions d'existence de cette captivité, et qui surtout possédait quelques ressources médicales mises à la disposition de médecins jouissant d'un certain crédit auprès du commandement Vietminh, et accoutumés à tirer le maximum de ressources réduites.

Non sans difficultés, à force d'insistance, et, on peut même dire, de supplications, il fut possible d'obtenir les médicaments nécessaires pour cet afflux de malades, quelques suppléments alimentaires pour les plus touchés, et aussi un accroissement des ressources prophylactiques correspondant à l'augmentation numérique du camp ; finalement, le commandement Vietminh se décida même à faire une distribution de moustiquaires avant le début de la saison chaude. Dès lors, l'état de santé des nouveaux arrivants s'améliora assez vite ; deux seulement parmi les plus gravement atteints (dont un convalescent d'une leptospirose ictérique) durent bénéficier d'un régime de grande faveur avant de se rétablir complètement. Ils furent, par exemple, exemptés de tous travaux pendant plusieurs mois. Notons à ce sujet que, de tout temps, l'ensemble des prisonniers (et depuis très longtemps, le commandant du camp) faisaient toute confiance aux médecins traitants pour décider les exemptions de travail accordées aux malades, bien que celles-ci aient pour conséquence inévitable un surcroît de travail imposé à leurs camarades mieux portants.

Cependant, dès le mois de mai, la saison chaude joua de nouveau, au maximum, son rôle débilisant, bien que l'ingéniosité et le travail de la plupart des prisonniers aient pu, à cette époque, suppléer, en partie, le manque de ressources. Des jardins avaient été plantés qui fournissaient divers légumes (citrouilles, aubergines, tomates), sans compter de beaux plants de tabac ; la forêt voisine fournissait généreusement les pousses de bambou ; cela compensait un peu les suppléments alimentaires que beaucoup d'entre nous avaient obtenu autrefois dans les villages de la frontière, en paiement de notre aide au moment de la fumure des champs, de la moisson du riz ou même de l'incision des pavots.

Le pire était que les médicaments étaient devenus très rares, la majeure partie ayant été utilisée pour les soins aux nouveaux venus. Il était également devenu très difficile de maintenir une prophylaxie antipaludique efficace, qui était pourtant nécessaire au sein de la région malsaine où nous vivions.

Les médecins durent donc, eux aussi, "se débrouiller". Par exemple, faute de médicaments antihelminthiques classiques, la décoction de l'écorce de lilas du Japon nous fut indiquée par les villageois comme un purgatif assez efficace ; de même, un certain nombre de cas de gale furent guéris par une pommade composée de soufre cristallisé pulvérisé, acheté au marché local, mélangé à du saindoux, ou par une lotion préparée avec chaux vive et soufre.

L'effort d'hygiène et de prophylaxie s'était également intensifié. Les alentours du camp avaient été débroussaillés aussi loin que possible. De plus, étant répartis dans les diverses équipes qui composaient le camp, les médecins avaient la possibilité de donner les conseils nécessaires, et de sermonner, par exemple, les négligents qui, le soir venu, gardaient retroussées les manches de leur chemise ou les jambes de leur pantalon.

C'est ainsi, grâce à un effort médical qui ne se relâchait pas, secondé par l'admirable compréhension de la discipline de la plupart des prisonniers, que l'été 1953, le dernier

de cette longue captivité (N.B. le dernier pour Pédoussaut, bénéficiaire d'une libération anticipée) se passa de façon à peu près satisfaisante, bien que le nombre de malades (paludéens surtout) ait été plus élevé que celui de l'année précédente.

Am de l'antidote ?

Vous avez noté : "l'état de santé des nouveaux arrivants était en général très mauvais, quelques-uns étaient arrivés à bout de forces après une marche forcée de plusieurs semaines, et dans un état de cachexie tel que nous avons craint pour eux une issue fatale" : ces phrases montrent dans quel état je pouvais être à mon arrivée au camp N°1 : je fus immédiatement "hospitalisé" à l'infirmerie du camp, sous la surveillance du médecin désigné du moment, qui était Max Enjalbert. Et mon frère m'a raconté qu'après sa libération (anticipée) en septembre 53, Enjalbert était allé le voir et lui avait dit : " Ton frère, mon vieux Weber, il ne reviendra pas". Je sais bien qu'Enjalbert, protestant rigoriste, est de nature pessimiste, mais cela montre quand même quel était encore mon état plus de huit mois après mon arrivée au camp.

En fait, de ce camp N°1, ce camp tant attendu après le sinistre camp 113, et la marche épuisante des derniers jours, - de ce camp donc, je ne vais voir, pendant plusieurs semaines, que l'infirmerie, où je vais être couché et ne plus avoir la force de bouger, semi-inconscient, dans une pénombre qui m'a semblé complète. Et des prisonniers, je ne vois au début qu'Enjalbert. Il est de quelques années plus âgé que moi, même une ou deux promos avant mon frère, qu'il a connu en Allemagne, au Stalag XI B, à Fallingbommel. Il est d'allure un peu sévère, mais cette rigueur apparente cache, en fait une gentillesse extrême. Il a été fait prisonnier, comme presque tous les "taulards" anciens du camp, sur la RC4, en octobre 50 - le premier grand désastre du corps expéditionnaire....

Depuis deux ans qu'ils sont prisonniers, mes nouveaux camarades ont eu le temps d'intégrer toutes les techniques locales de construction, et, en l'occurrence, l'infirmerie est une baraque de dimensions assez réduites, avec, comme lit, un bat-flanc fait de bambou déployé, et j'aurai plus tard le temps d'admirer les baraquements qu'ils ont construits. En bambou évidemment, mais tout de même....

Combien de temps suis-je resté prostré dans cette infirmerie, sur mon bat-flanc ? Difficile à dire, le temps ne se compte pas, sans montre, sans repères... Un mois au moins. Plus peut-être. Dans une lettre, Enjalbert parle plutôt de deux à trois semaines.... Heureusement, il y a Enjalbert, que les Viets ont investi du titre de médecin traitant du camp - les autres médecins ayant d'autres fonctions : hygiène, prophylaxie, etc.... Je suis donc pris en charge avec tous les moyens disponibles dans la pharmacopée du camp. A l'époque, un peu avant notre arrivée, la Croix-Rouge française avait parachuté aux prisonniers quelques colis de vivres et de médicaments, sous la dictée de ceux qui faisaient partie des premières fournées de libérations anticipées : Noël 51 et juillet 52. Les Viets avaient gardé la majeure partie du parachute, et il faut lire dans le livre de Stien les arguties jésuitiques que les prisonniers avaient dû employer pour en obtenir une partie... une infime portion. Mais, tout de même, dans cette portion congrue, il y avait quelques anti-diarrhéiques, quelques ampoules d'émétine, et.... miracle ! quelques pots de confiture ! Et j'eus

droit, seul malade couché hospitalisé, à deux - peut-être trois ?... ampoules d'émétine - et à un peu de confiture. Toujours est-il que grâce aux bons soins d'Enjalbert, grâce aussi à une psychothérapie bien conduite, grâce enfin au repos complet, la bonne nature reprit le dessus, que peu à peu les forces revinrent - même si mon côlon mit un peu plus de temps à récupérer. Et un jour, je sortis de l'infirmerie !

Je me souviens encore du premier appel des prisonniers auquel j'assistai.... Premier contact avec le camp, contact tout à fait typique de l'ambiance qui y règne. Ce devait être vers la mi-février - peut-être fin février. C'est l'hiver tonkinois de la haute région, gris, assez froid, avec un crachin qui masque les collines et, plus ou moins, les baraques du camp. L'appel a lieu dans une rizière asséchée, en bas de l'infirmerie. La liste des taulards est lue par Battle, un grand escogriffe ex-capitaine - il n'y a pas de grades au camp, c'est interdit. Par dérision, Battle a laissé pousser de grandes moustaches à la gauloise, et porte des lunettes en pince-nez, en fait de simples cercles de fer.... Au début, c'est désordre, les rangs informes, chacun continuant à discuter avec son voisin de devant ou de derrière. Mais tout-à-coup, le « surveillant général » se fâche. (comment l'appelons-nous, celui là ? "grille d'égout" ?) Il se met à vociférer dans un français approximatif, à crier comme un putois : "garde à vous" ! Les rangs se forment, tout le monde se fige. Soudain, un prisonnier s'effondre, deux de ses camarades le prennent par les bras et les jambes et l'emmènent. Puis un deuxième. Dans ce petit matin gris de crachin, c'est sinistre, je suis impressionné. En fait, naturellement, l'évanouissement est factice. Et peut-être - sans doute même - le Viet le savait-il. Mais c'était cela, le camp N°1 : un mélange de sinistre et de comédie, l'un prenant le pas sur l'autre selon les périodes.

Sous le nom de "camp du tigre" - nous y resterons jusqu'en octobre - ce camp a été trop souvent décrit dans les livres que d'autres ont pondus après leur retour à la vie (Beucler, Stien, le père Jeandel, le père Stilhé, Héry, et j'en passe certainement) pour que je m'y étende. J'oubliais aussi le journal de Morichère, moins romancé, mais plus précis, trop peut-être, car Morichère l'a écrit après sa libération, et sa mémoire doit de temps en temps vaciller.... Mais c'est surtout à lui que je vais me référer pour suppléer ma mémoire faiblissante. Par rapport aux camps que ceux de la RC4 avaient connus depuis deux ans, c'est un monde nouveau, c'est, après l'errance, leur création. C'est la première fois qu'ils sont "dans leurs meubles" - douce ironie, c'est à dire non logés chez l'habitant. La (relative) stabilité leur a permis de construire, et c'est vrai que ces militaires purs vont se révéler des architectes et des constructeurs. Les bambous ne manquent pas : bambous "royaux" pour les charpentes, gros bambous à déployer pour les cloisons et les bat-flancs, feuilles de latanier pour les toitures : on en superpose deux ou trois couches, cela fait des toitures à peu près étanches - quand il ne pleut pas trop : pour les grosses pluies de mousson, c'est autre chose ! Les baraques - combien y en avait il ? Quatre ? Cinq ? - une vingtaine ou une trentaine de tu binh par baraque.... Elles sont à flanc de coteau. Dans le bas, une petite rivière, quelques rizières - quelques maisons de nha-qués sur pilotis - nha-qués que nous regardons vivre leur petite vie, sans nous mélanger avec eux - c'est interdit.... Quand le camp reçoit de nouveaux prisonniers - d'après Morichère, notre groupe aurait été d'une soixantaine en janvier, avec Nghia Lo, Lorraine et Bigcard - on construit de nouveaux baraquements.... Et quand j'ai pu sortir de l'infirmerie et prendre ma place dans le camp, je suis resté ébahi de cette organisation, de cette faculté d'adaptation, de création, qui a fait toute la différence avec les camps de troupe type 113 ! Dans ces

camp, sous ce climat terrible, où tout vous menace - avec des kapos qui entretiennent une ambiance de délation, qui imposent les travaux les plus pénibles en fonction des "progrès politiques" - s'il n'y a pas une entraide, une entente sans faille : on a vu ce que cela a donné, une mortalité terrible, supérieure à 70% des effectifs, comme au camp 113 du temps de Boudarel.

Au camp N°1, la plupart des prisonniers - officiers et adjudants - ont été "faits aux pattes" (expression consacrée) sur la RC4, en septembre-octobre 50, au cours de combats terribles qui ont été abondamment racontés. Au début, après ce choc physique et surtout psychologique, il y a eu une longue période d'adaptation, aggravée par les mauvais traitements de la part des geôliers. Beaucoup de prisonniers sont morts. Mais les survivants ont appris à s'organiser, ils ont compris que leur survie dépendait, d'une part d'un modus vivendi avec les Viets, chargés de leur "éducation politique" - et d'autre part d'une entraide réciproque sans faille, ainsi que d'une observation stricte des règles d'hygiène. Les médecins ont eu là, en l'absence même de tout médicament, un rôle essentiel.... Il y a, au camp, une organisation rigoureuse et une discipline "librement" (si l'on peut dire) consentie, et le résultat, c'est que pas un prisonnier ne mourra durant mon séjour dans cette villégiature, sauf un - j'y reviendrai.

Chacun a un rôle. Les cuisines, leur propreté, la cuisson du riz - aliment essentiel - les régimes particuliers des malades, sont un modèle d'organisation. L'eau courante pour les cuisines, prélevée au flanc d'une colline proche, à une source que l'on va régulièrement surveiller - mais comment empêcher qu'elle soit parfois polluée par les déjections des buffles des nha-qués ? - l'eau courante donc est amenée par une canalisation - en bambou - telle un aqueduc, avec ouvrage d'art - en bambou - pour franchir les failles du terrain. Les cuisiniers sont devenus des techniciens. Les marmites sont d'anciens bidons, sans doute d'essence ou de pétrole : la ferraille est rare, ce sont théoriquement les seuls objets métalliques du camp (humm... en dehors des coupe-coupe dont je reparlerai). Les paniers à riz - en bambou, la vannerie sera un des hobbies du camp - sont régulièrement ébouillantés. Quand la cuisson du riz est terminée, les cuisiniers font une décoction de feuilles de goyaviers, seule boisson autorisée, car cette eau est bouillie : on va chercher la tisane aux cuisines dans de gros bambous qui servent de brocs. Il n'est pas question de boire l'eau de la petite rivière qui serpente en bas du hameau, au milieu de maigres rizières, par contre, elle sert aux ablutions - sans savon - et au lavage du linge, à l'eau claire ou à la cendre de bois.

Chaque prisonnier s'est confectionné ses baguettes (de bambou), et sa "cai bat" (en bambou), et il n'est pas question de garder de la nourriture pour le lendemain : car il y a beaucoup de rats, et au début de la captivité des "anciens", il y a eu des morts par spirochètose, maladie ictéro-hémorragique transmise par l'urine des rats, en plus des morts par typhus lié aux poux - un de mes camarades médecins, nommé Loup, est mort de spirochètose.

Le travail est réparti en commun, en dehors des "techniciens" comme les cuisiniers. Il y a les corvées de bambou pour les constructions. Les hauteurs voisines offrent toute la gamme de ce merveilleux matériau à tout faire : charpentes, cloisons des baraques, cai bat, paniers, et j'en passe. Mais évidemment, il faut monter sur les collines avoisinantes, et faire beaucoup de bruit pour effrayer "ung cop" - seigneur tigre. Mais, si on trouve un serpent ou un iguane - rarissime - c'est toujours cela de

plus pour le repas. Il y a aussi les corvées de bois pour les cuisines – et il y a à ce sujet une histoire qui court le camp – vraie ou fausse ? Un des prisonniers, jadis fringant légionnaire, s'est laissé pousser une barbe blanche, et a adopté un profil bas type vieillard chenu. Et un jour qu'il était parti en corvée de bois avec un bo doi de garde, on a vu revenir ce vénérable vieillard, le bo doi portant le bois – par compassion – et Labignette – c'était son nom – portant le fusil du bodoi.

Il y a surtout les corvées de riz : ce sont les plus pénibles, car les endroits de stockage de cet aliment de base, celui qui sert de monnaie, de mesure de l'alimentation, sont peu nombreux, et parfois assez éloignés. Les équipes de corvée partent le matin et rentrent le soir, voire le lendemain : 20 à 30 kilomètres avec un sac de 20 à 30 kilos sur les épaules, c'est à la longue très lourd ! On met le riz dans des sacs de jute, ou dans des pantalons liés au mollet, c'est plus équilibré sur les épaules. Bref, c'est une corvée difficile pour des gens affaiblis par la captivité, mais elle permet de "voir du pays" – éventuellement repérer les lieux pour une future évasion – et de toute façon procure une certaine sensation de liberté.

Au début, il n'est pas question que je fasse de telles corvées : le travail est réparti de commun accord entre les prisonniers en fonction de leurs forces, et c'est une des raisons – par comparaison avec les camps de troupe – pour lesquelles des santés chancelantes ont pu être conservées.... On va me confier d'abord les petits travaux, ce n'est que plus tard, quand les forces seront revenues, que je serai dans le lot commun. Et c'est ainsi que je vais un jour me trouver, sous la conduite d'Armstrong, en train de "taper" le riz sur l'estrade d'entrée d'une maison du village, car il faut un gros mortier de pierre, très lourd, et un gros pilon – c'est un matériel non commun chez les prisonniers. Et l'on donne ainsi un certain nombre de coups verticaux pour enlever au riz sa cuticule, laquelle est considérée par la faculté comme agressive pour le côlon fragilisé de certains malades. C'est donc un travail fastidieux, mais pas trop pénible, et qui permet la conversation avec le voisin assujéti au même travail. Et, avec Armstrong, la conversation est toujours intéressante et animée....

L'après-midi est consacré à l'instruction politique. Cela se tient dans une espèce d'amphithéâtre, ou de théâtre de verdure, sous le couvert d'arbres bien entendu, pour le camouflage avion. Autant que je me souvienne, il y avait des gradins et une petite estrade. Là non plus, je ne vais pas insister sur la genèse et la séquence des faits qui ont amené des officiers à chanter l'Internationale et à signer des manifestes sur la sale guerre adressés au "peuple de France". Il y a eu d'excellents livres sur le sujet : que ce soit celui de Pouget ("Le manifeste du camp N°1") – ou ceux de Beucler, de Stien, des pères Stilhé et Jeandel, et j'en passe.... Il y a, là aussi, ce mélange de sinistre et de comédie, avec parfois des campagnes d'atrocités, où chacun doit raconter (ou inventer) les atrocités du corps expéditionnaire – et les séances ubuesques d'autocritique... "la pratique de la critique et de l'autocritique" (comme allitérations, on ne fait pas mieux). Pas trop comédie pour ne pas agacer les Viets – mais le chef de camp, un intellectuel intelligent et pas trop sectaire était-il vraiment dupe ? – et suffisamment pour ne pas être crédibles – tout en prenant en compte deux ou trois traîtres de comédie qui s'empressaient de renseigner nos gardes-chiourme dans l'espoir de figurer sur la prochaine liste de libérés – allant jusqu'à donner au chef de camp des notes sur l'avancement politique d'un tel ou d'un tel....

En dehors des séances d'autocritique, on nous fait la lecture de livres ou de journaux de la "bibliothèque". Les journaux, c'est simple, c'est l'Humanité – très apprécié des

prisonniers, quand on peut en distraire une feuille, car le papier de l'Humanité est meilleur pour rouler les cigarettes que le papier bambou des Viets, qui laisse trop filtrer l'air, ce qui fait que la cigarette ne tire pas. De toute façon, quand on nous fait la lecture de ce canard, ce sont toujours quelques nouvelles de France, même si c'est avec quelques mois de retard, même si c'est surtout des histoires de champions de la lutte pour la paix, Raymonde Dien et Henri Martin. Quant aux livres, il s'agit de quelques romans soviétiques, particulièrement rasoirs, relatant les exploits de champions du travail, de « stakhanovistes », qui arrivent mieux que quiconque à poser des kilomètres de pipe-line sous l'œil admiratif d'une blonde pionnière. La lecture de ces romans est très appréciée, car elle permet de s'évader par le rêve, ou de discuter entre nous de tout autre chose

Les séances de travail doivent, théoriquement, se prolonger à la veillée, mais, bien sûr, à cette heure-là, les tu binh ont bien d'autres conversations – j'en reparlerai – pendant que nos traîtres vont faire leur rapport au chef de camp.

Précisément, à cette époque, le chef de camp, c'est Ky Thu, un intellectuel tout droit sorti de la bourgeoisie d'Hanoi. Né en 1927, il y a fait ses études au lycée français, avant de rejoindre, en 47, l'"Armée populaire". Comme souvent ces intellectuels, il zigzague – il zappe, dirions nous aujourd'hui – entre libéralisme apparent vis-à-vis des prisonniers – et une orthodoxie communiste rigide. Certains ont pu se laisser impressionner par ses manières doucereuses, certains et non des moindres : je citerai parmi les têtes pensantes du camp, Stien et Beucler. Au point d'avoir écrit, au moment de leur libération à Vietri, des scènes d'amour presque larmoyantes : n'est ce pas le syndrome de Stockholm ? ... Il faut dire qu'après lui, nous avons connu tellement plus mauvais ! Au point aussi d'avoir envisagé d'inviter Ky Thu à une de nos réunions d'anciens du camp N°1, à Paris par exemple. Mais cette pseudo-bienveillance libérale, c'était peut-être là le danger, et ce n'est pas le livre paru récemment sous la plume de ce Ky Thu qui me fait changer d'avis. Ressortir aujourd'hui, alors que nous sommes bien calés dans nos fauteuils, tous les manifestes et lettres que nous avons écrits sous la contrainte, c'est les extraire de leur contexte, c'est une duperie morale. "Refermer le passé douloureux" ! Au moins, avec ceux qui lui ont succédé – je pense au « militaire », au « météore » – nous savions à qui nous avions affaire, car ils pouaient la haine. Comment "refermer le passé douloureux" après ces années sous la botte d'un marxisme-léninisme à l'état pur !

Mais, c'est vrai, avec l'âge, j'ai un peu modifié mon jugement concernant Ky Thu : je pense qu'il avait été profondément imprégné par la culture française. Il n'avait pas dû être, à l'origine du moins, un fervent communiste, mais il était nationaliste, et il appliquait les consignes du parti, – de façon d'ailleurs assez souple... Et puis, j'ai vu la cassette tournée par Desbois, un collègue ancien médecin militaire, qui n'a pas été prisonnier, mais qui s'est attaché depuis quelques années à refaire les itinéraires des prisonniers, qui est allé sur place filmer les décors des combats de la RC4 et ceux des camps de tu binh. En fait, je n'ai guère retrouvé, dans les fins fonds de mes souvenirs, que l'endroit de l'embuscade de Chan Mong – le choc. Pour le camp du tigre, les angles de vue ne m'ont rien évoqué, et de toute façon, dans ce pays, la végétation se modifie si vite.... Mais pour en revenir à Ky Thu – dans une des dernières cassettes, Desbois est allé interroger ceux des anciens chefs de camp qu'il a pu retrouver – ou ceux qui ont bien voulu lui parler : et c'est ainsi qu'il a pu retrouver Ky Thu à Hanoi. Il est maintenant dans un triste état qui m'a presque fait pitié : quasi-grabataire,

apparemment dépendant de ses bouteilles d'oxygène, sans doute en raison d'une insuffisance respiratoire majeure... mais aussi logé dans un très modeste appartement, dans la propre maison de ses parents, car cette maison a été découpée en appartements pour loger des nécessiteux.... Et voilà comment va finir cet apparatchik du régime, issu d'une famille bourgeoise, ayant fait des études supérieures, ayant occupé plusieurs postes relativement importants dans le système - et maintenant finissant sa vie dans des conditions presque sordides.... Il est vraisemblable que du fait de ses origines bourgeoises - peut-être aussi d'une orthodoxie insuffisamment pure - le régime actuel, raidi dans un communisme pur et dur, l'aura mis sur la touche....

Douloureux pour qui, le passé ?

Pour mettre dans l'ambiance de notre « évolution politique », je vais citer quelques lignes d'un « manifeste » typique du style de ceux que nous avons adressés aux instances communistes françaises de l'époque: l'Humanité, Congrès pour la Paix, Union des Femmes Françaises, etc...

Extrait du livre de Ky Thu "Refermer le passé douloureux"

Résolution adressée par les officiers et sous-officiers prisonniers de guerre au camp N°1 au Conseil National Français de la Paix 26 janvier 54

Nous vous adressons ce message pour porter à la connaissance du peuple français de nouveaux agissements des colonialistes français au Vietnam.

Une fois de plus, ceux-ci ont fait massacrer des prisonniers de guerre anciens membres du CEFEO. Cet acte inqualifiable n'est pas un acte isolé ou fortuit. Déjà, l'aviation avait à plusieurs reprises décimé les camps de la zone frontrière ; au moment de Hoa Binh, nombreux furent les prisonniers qui tombèrent sous les coups des bombardiers et des chasseurs. Le 30 octobre dernier, ce fut le tour du camp de Kim Ton, dont l'emplacement était pourtant bien connu du commandement français. Enfin, le 6 décembre, deux attaques faisant une centaine de victimes parmi les nouveaux PG ont été perpétrées près de Hai Duong.

Parce que les soldats du CEFEO capturés ne peuvent plus les servir, bien plus, parce qu'ils luttent contre la sale guerre et deviennent un danger pour eux, les colonialistes essayent par tous les moyens d'étouffer ces voix qui dénoncent leurs crimes, d'arrêter cette lutte qui les gêne. Mais les PG ne se laisseront pas intimider, ils savent maintenant où est la vérité, où est la justice : elles ne sont pas du côté de ceux qui essayent d'imposer leur domination par la terreur. Les PG ont pu comparer l'attitude de la République Démocratique du Vietnam à leur égard, et celle des fauteurs de guerre français.

Dès notre capture, le peuple vietnamien nous a traités avec bienveillance, en soignant nos blessures, en nous distribuant vivres et vêtements, en essayant dans la mesure de ses moyens d'adoucir notre sort. Malgré les difficultés de communication, il s'est efforcé de nous mettre en communication avec nos familles.

Il a entrepris notre éducation politique de façon à nous faire comprendre nos erreurs passées et nous indiquer la voie à suivre. Un certain nombre d'entre nous a bénéficié de libérations inconditionnelles.

Par contre, ceux qui nous exploiteraient naguère ont tenté de nous amadouer par des parachutages illégaux, ils essayent maintenant de supprimer des témoins gênants... Ils interceptent notre courrier que le gouvernement vietnamien tente d'acheminer vers nos familles. Ils veulent nous imposer silence.

Voilà pourquoi les officiers et sous-officiers du camp N°1 ont tenu une fois de plus à manifester leur indignation et leur haine à l'égard de ceux qui les ont lancés dans cette aventure sans issue, à proclamer par votre intermédiaire leur volonté

de paix et leur désir de contribuer à l'action de tous les Français honnêtes contre la guerre au Vietnam, à exiger avec tout le peuple français que soit mis fin rapidement à ce conflit sanglant.

Signatures (tout le camp)

Weber Jean Médecin Lieutenant II/2 REI

Magerand François Médecin Lieutenant BGT

André Pierre Médecin Lieutenant BTI

Etc....

Revenons à notre vie au camp sous la férule, politique en particulier, de Ky Thu. Lorsque nous sommes arrivés au camp N°1, les anciens nous ont "conditionnés". Ils nous ont raconté comment, après les nombreux morts du début de leur captivité, en raison du climat, des maladies, du dénuement - sous le chantage à la nourriture que faisaient les Viets, donnant, donnant, voire sous les mauvais traitements - ils avaient décidé, pour survivre, de signer les manifestes qu'on leur faisait écrire : des adresses au "peuple de France", des slogans anticolonialistes, en essayant de les faire tellement outrés que personne en France, sauf les communistes, ne puisse croire en leur spontanéité... et nous aussi, nous avons signé des manifestes et chanté l'Internationale. Du fond de notre fauteuil actuel, comment comprendre que des officiers se soient ainsi laissé circonvenir ?

J'ai déjà dit que le soir, la veillée doit théoriquement être consacrée à approfondir en groupe les enseignements politiques reçus l'après midi : le camp de la paix, le camp de la guerre, les méfaits du colonialisme, les crimes du Corps expéditionnaire, la lutte du peuple français contre la "sale guerre", les exploits de Raymonde Dien qui s'est couchée sur une voie pour empêcher le départ d'un train chargé de munitions, ou de Henri Martin, un marin qui a saboté une pièce d'artillerie.... En fait, nos conversations sont tout autres. Certains se spécialisent dans les films racontés. D'autres salivent à la Pavlov à l'évocation des repas gastronomiques gargantuesques qu'ils vont faire à leur libération. Certains apprennent le russe, comme Picard, Beucler, Cornuault. D'autres racontent des livres de voyage ou d'aventure - et là, dans notre baraque, Moreau est passé maître. Moreau, "Monsieur Moreau", fils d'un amiral connu, administrateur colonial sorti de l'Ecole Coloniale d'Extrême-Orient, a été fait prisonnier à Vinh, en Centre Annam, lors de la rupture du modus vivendi en novembre-décembre 46 - et nous sommes déjà en 53 ! Au cours de ces sept ans de taule, il a fait un certain nombre de camps du Nord Annam - il a tenté de nombreuses évasions avec un de ses codétenus nommé Bianconi. Il a toujours été repris, parfois très près du but, et a survécu aux sévices qui ont suivi ces tentatives. Il a une culture encyclopédique, un esprit fin, une patience et une égalité d'humeur qui font notre admiration... un saint laïc. Il sera libéré en même temps que nous, en 54, après huit ans de taule, et quelle taule ! Quant à Bianconi, Moreau l'avait laissé à son dernier camp, paralysé des deux membres inférieurs, suite à un matraquage sévère après une évasion presque réussie. Séparé de lui, Moreau le considérait comme perdu. En fait, il survécut, fut rendu avec les prisonniers des camps du Nord Annam en 1954. Il fut

alors hospitalisé au Val-de-Grâce, et les examens neurologiques, en particulier l'électrodiagnostic pratiqué par Rescanières, montrèrent qu'il s'agissait d'une paralysie pithiatique. Il fut traité et guéri... tout cela pour être assassiné à Alger au cours de la guerre d'Algérie. La mort sonne à son heure !

Enfin, parfois, le soir, nous poussons la chanson, sinon la chansonnette.... Piganiol a une belle voix de basse, son répertoire favori va de Mathilda "Où êtes vous, Mathilda, sans moi" - au corsaire "Un corsaire fait toujours un pendu".... Après sa libération en 54 - jouant en plus de ses beaux yeux noirs et d'une magnifique barbe en collier sombre - il tentera sa chance sur une scène de music - hall - sans succès, le milieu est trop difficile - et se reconvertira, en épousant une riche héritière, dans les parapluies, je crois - c'est plus sûr.

A propos de barbe - il faut que je vous parle du coiffeur - car évidemment, nous n'avons ni rasoir, ni savon, pas plus d'ailleurs que de brosse à dents. Alors, on va chez le seul à qui, officiellement, les Viets ont donné un rasoir et des ciseaux : le coiffeur. Etait-ce lui - ou son prédécesseur ? - que d'aucuns accusaient de renseigner les Viets ? (il y a toujours de mauvaises langues...). Toujours est-il, que pour éviter un rasoir qui commence à bien mal raser, je fais une tentative pour garder la barbe, comme certains au camp. En fait, si certains ont un collier de bonne apparence, en ce qui me concerne, cela ressemble plutôt à la barbiche du vénérable - pardon, du vénéré Président Ho : j'abandonne vite....

Après cette digression sur Moreau, Bianconi, et le coiffeur, revenons à nos soirées. Certains jouent aux échecs. Le damier est en bambou, naturellement, fait de lames émincées entrelacées - les "caï-lat" - (j'ai déjà dit, je crois, qu'on en fait aussi des paniers). Quant aux pions, ils ont été sculptés par des prisonniers, et parfois fort artistiquement sculptés. Mais avec quels couteaux, puisqu'en principe, pour des raisons évidentes de sécurité, les Viets interdisent tout instrument coupant ? En fait, cette interdiction, à l'époque - cela changera - était assez laxiste. Tout le monde ici a un instrument coupant. Les couteaux ? Ils proviennent par exemple des renforts en acier qui assuraient la rigidité des bottes de saut des parachutistes, avant que ces bottes aient disparu sous l'usure : récupérées, retrempées à la forge improvisée, aiguës, ces lames font d'excellentes lames de couteaux. Les coupe-coupe ? Ils ont, en général, été récupérés dans la boue qui se trouve en dessous de la petite terrasse qui prolonge le premier étage, l'étage d'habitation des maisons nha-qués. Les prisonniers ont remarqué que, lorsque le propriétaire de la maison trouve que son coupe-coupe ne tranche plus suffisamment, il s'en débarrasse au plus près, c'est à dire dans la fange qui se trouve sous la terrasse, au pied de l'échelle, à l'étage "buffle". Repris par les tu binh, reforgés, retrempés, aiguës, ce sont d'excellents instruments, indispensables, par exemple, pour les corvées de bambou. Les Viets ne peuvent pas ne pas être au courant... Ils laissent faire... Ils vont avoir, sans doute, après les premières tentatives d'évasion, des frissons rétrospectifs, car la première chose que fera le successeur de Ky Thu, le "Météore", ce sera une fouille systématique... Adieu les coupe-coupe et les couteaux... au moins ceux que l'on n'aura pas pu faire disparaître à temps.

Il faut dire qu'ici, le moindre bout de métal est un trésor. J'ai déjà parlé des marmites à riz qui sont d'anciens bidons - peut-être de pétrole ? Un autre exemple : je portais

lors de ma capture de petites lunettes sans monture, éminemment fragiles.... J'ai déjà raconté qu'elles avaient suscité beaucoup d'intérêt auprès de la population. Un jour, une des branches de mes lunettes cassa - catastrophe, sans lunettes, j'étais fortement handicapé ! La branche en question fut réparée au moyen d'un petit manchon presque invisible, par un de mes camarades - Battle, je crois. Mais d'où provenait cette lame d'aluminium ? Petit mystère....

La veillée se fait donc autour du foyer central, au milieu du baraquement. Au-dessus de ce foyer, on range les caï bat qui ont servi d'assiette, pour les isoler des rats : attention aux spirochètes ! Nous couchons sur des bat-flancs de bambou déployé, à un mètre du sol environ, pour nous isoler des insectes rampants. Je crois - mais je n'en suis absolument pas sûr - que nous avons une couverture. Ce qui est certain, c'est que nous avons une moustiquaire pour deux - mais quelques moustiques arrivent parfois à s'infiltrer, et quand l'un a un accès de paludisme, l'autre a de fortes chances de suivre.... Je ne serai pas épargné, mais cela se passera assez bien : j'avais dû faire ce que l'on appelle, en langage médical, la primo-invasion palustre (le moment le plus dangereux) avant mon arrivée au camp N°1, vraisemblablement au camp 113, au moment de cette immense fatigue. Maintenant qu'il est en vous, le plasmodium vivax, l'agent du paludisme, va se manifester sous forme de crises de fièvre, durant trois ou quatre jours : au moment des crises, la fièvre vous donne une vision différente, une légèreté étrange... hors du réel. On a chaud, on rêve....

A propos d'insectes, nous avons des poux, de type phtirius pubis, des morpions si vous préférez... c'est ennuyeux, car cela transmet des maladies, le typhus par exemple. Alors, périodiquement, nos habits doivent être bouillis dans de grandes touques. En fait, quelles touques ? Je ne pense pas que cela ait pu être celles de la cuisine, mais ce n'est absolument pas sûr, car les récipients de cette taille pouvant aller au feu n'étaient pas légion au camp, je l'ai déjà dit.

Et les habits ? J'avoue que je ne m'en souviens absolument plus, il faudrait que je recherche si Morichère, dans son journal si précieux pour soulager notre mémoire défaillante, en a parlé. Il me semble que nous avons été dotés, lorsque nos tenues sont devenues trop usées, de tenues de coton dites cu nhao, un coton teinté en brun, comme celles des nha-qués : encore un effet de la clémence du vénéré président Ho Chi Minh. Mais quand donc ai-je perdu mon chapeau de brousse, celui qui avait ce rebord troué par une balle ? Impossible de m'en souvenir.... C'est dommage, je l'aurais bien vu figurer au rang de mes reliques - ne serait-ce que pour rappeler que la vie ne tient parfois qu'à un fil, ou plutôt à un ou deux centimètres. Depuis, j'en ai acheté un très semblable, il y a quelques années, dans un surplus de Bruxelles, un vrai, marqué Longjumeau. Quand je le mets à Larmor pour protéger mon front des agressions solaires - ma peau commence à avoir épuisé son capital de défense - cela me replonge dans quelques souvenirs....

Il faut que je parle maintenant d'un des éléments essentiels de la vie des tu binh : le Comité de Paix et de Rapatriement, l'organisme qui agit la carotte.... Mais il y a une ambiguïté à la base concernant ce rapprochement Paix /Rapatriement. Pour les Viets, c'est le rapatriement du Corps expéditionnaire, préalable à la paix. Pour les taulards, le rapatriement, c'est la libération, anticipée ou non. Pour les Viets, pour lutter pour la paix, il faut que les prisonniers fassent des manifestes et des manifestes, transmis en France pour les journaux communistes type Humanité, pour que "le peuple de France" fasse pression sur les politiques. Pour les prisonniers, il faut faire preuve d'émulation

pour faire partie des charrettes de libérés. Car il y a eu des libérés, même au camp N°1 : 12 pour Noël 51, dont 5 officiers. – 13 pour le 14 juillet 52, dont 11 officiers – et il y en aura 10 en septembre 53, dont 5 officiers, parmi lesquels Enjalbert, Pédoussaut, La Croix-Vaubois, et Ch... – l'horrible Ch..... Comment les Viets choisissent-ils ? Je pense, à voir les listes, qu'il y a plusieurs hypothèses - ou explications. Les Viets ont privilégié les médecins : 7 sur 35, peut-être sur les instances du professeur Huard, doyen de la faculté de médecine de Hanoi, qui avait tissé des liens avec certains étudiants passés à la dissidence, et dont le rôle a été assez ambigu pendant toute la guerre d'Indochine. D'autres prisonniers ont bénéficié d'interventions des hautes sphères françaises, plus ou moins proches du Président de la République – je pense à La Croix-Vaubois, dont la mère a beaucoup sollicité en haut lieu. Mais d'autres ont été choisis localement, pour leur attitude compréhensive envers les Viets, voire leur coopération : je pense au médecin commandant Th...-D...(un des premiers libérés, avant mon arrivée au camp), ou surtout à Ch..., qui a représenté le traître de comédie durant toute sa captivité. Ch..., sans doute issu des FTP – à moins que ce soit de l'enseignement ? – engagé peut-être sous l'égide des communistes, comme cela se fit en 1945 : dans l'idée de noyauter l'Armée en vue de la prise du pouvoir ? Il est vrai que certains communistes eurent pendant la guerre d'Indochine une attitude exemplaire.... Mais d'autres, en revanche, désertèrent pour rejoindre les rangs Vietminh comme l'affreux Boudarel, et quelques autres : voir à ce sujet le livre de Doyon : « Les soldats blancs d'Ho Chi Minh ». Ce gros poussah de Ch..., en tout cas, est en prise directe avec le chef de camp qu'il renseigne sur les progrès politiques des autres prisonniers, progrès qu'il note sur un carnet que l'on a vu chez Ky Thu. On comprend donc que les Viets le récompensent en le libérant en septembre 53.

Liste des libérés du camp N°1

(établie par Armstrong avec la collaboration de Clerget et Héry, et sans doute à compléter, en particulier pour certains adjudants)

Noël 51

Th...- D... (Med-Lt-cel) Médecin chef de la zone frontière

Lévy (Med Cne, Thabor)

Guyomard (Lt Para 1er BEP)

Besquet (Lt Partisans)

Anonil (Lt Partisans)

Ochssclagel (Adj-chef Légion)

Juillet 52

Noirot (Méd Cne Spahis)

Hochard (Cne 1er BEP)

Maury Lucien (Cne 3e REI)

Vollaire (Cne 3e REI)

Deniel (Cne Partisans)

Xavier de Villeneuve (Lt Thabor)

Denel (Cne Artilleur Para)

Jégo (Lt ?)

Tansorrer (Lt Légion)

Le Gall (Lt Génie)

Bonfils (Lt 3e REI)

Colonna (Adj Thabor)

Villetrouvé (Adj ?)

Septembre 53

Enjalbert (Med Cne Thabor)

Pédoussaut (Med Cne 1er BEP)

Brun (Cne 8e RTM)

Ch... (Cne Partisans ?)

De Lacroix-Vaubois (Lt 1er Bep)

Ovide (Adj ?)

Pour en terminer avec Ch... – je ne sais pas s'il a mené, après sa libération de 1953, une brillante carrière militaire – mais j'ai vu récemment dans le petit journal de l'ANAPI qu'il était mort fin 1999, et qu'à son enterrement avait eu lieu une petite cérémonie amicale d'anciens prisonniers, avec drapeaux etc... Le temps efface tout...

La libération ? Evidemment, pour des prisonniers endurent une captivité très dure, exposés aux maladies sans qu'ils disposent de médicaments – et ce, depuis trois ans pour les plus nombreux, ceux de la RC4, mais depuis beaucoup plus pour certains comme Moreau, Richard, Bruge – la libération, quelle carotte !

Le Comité de Paix et de Rapatriement – "la comité" disent les Viets qui ne sont pas sûrs du genre – dispose d'un tableau d'affichage, où trônent soit des manifestes soit des petits journaux type dazibao des Chinois du grand bond en avant – soit les petites nouvelles du camp. Le secrétaire du Comité est Jean-Jacques Beucler. A le voir se promener dans les sentiers du camp, c'est celui qui tranche, par sa bonne mine, sur les faces blafardes des autres tu-binh : il paraît, avec sa peau de blond, son allure dynamique, son sourire communicatif, presque à l'aise dans sa captivité. Ses relations avec les Viets sont courtoises – sans qu'il se compromette pour autant, il a assez d'intelligence et de diplomatie pour cela. Bien sûr, il espérerait faire partie des prochaines libérations, seulement voilà : il est fils d'un général qui a eu de hautes fonctions au Maroc, et surtout : il est marié à Nicole, laquelle fait partie de la grande famille de Sochaux, les Peugeot. Elle est – horreur ! – alliée au gros capital, et les Viets

le savent, grâce aux communistes locaux. C'est sans doute pour cela que Jean-Jacques, malgré qu'il soit très apprécié, par les Viets comme par ses camarades, comme secrétaire du Comité, devra attendre, pour sa libération, septembre 54, comme les autres taulards.

Pour entretenir le moral des prisonniers - à défaut de libération - ceux-ci ont le droit d'écrire de temps en temps - tous les deux ou trois mois, je ne me souviens plus. Ecrire ? Une lettre sur "papier bambou", un papier jaunâtre, poreux, buvant l'encre, dont on ne peut même pas se servir comme papier à cigarette car il est trop poreux. Naturellement, on ne peut écrire que certaines formules faisant allusion à la guerre colonialiste, au combat du peuple de France, à la clémence du vénéré président Ho... etc.... Mais, au moins ainsi, nous pouvons espérer que nos proches sauront que nous sommes (encore) vivants. Combien ai-je ainsi écrit de lettres ? Je ne les ai malheureusement pas retrouvées, mais j'ai retrouvé huit enveloppes (vides, hélas !). J'ai supposé que ma mère devait les envoyer ensuite à AM ? Ces lettres mettent plusieurs mois à parvenir à leur destination. Il faut d'abord qu'elles soient lues et relues par les différents échelons de la censure Viet. Ensuite elles doivent transiter par la Chine, puis par les "républiques démocratiques" de l'Est, la Tchécoslovaquie en particulier, car les enveloppes vides que j'ai retrouvées à Lorient sont timbrées de Prague.

En fait, comment ma mère avait-elle appris que j'étais porté "disparu" - puis "disparu présumé prisonnier" - puis "prisonnier des rebelles" ? (un premier « état nominatif de perte » est daté du 25 novembre 52, un "rectificatif à l'état nominatif de perte", daté du 29 mars 53 est rédigé comme suit : « colonne sept, au lieu de : disparu présumé prisonnier, lire : prisonnier des rebelles - le reste sans changement »). Sans doute par mon frère, averti un des premiers des événements, puisque, ce fameux jour du 17 novembre 52, je devais m'arrêter à Phuc Yen. Ensuite, officiellement, par la mairie de Lorient, et je crois me souvenir que ma mère m'a raconté que le responsable de la municipalité de Lorient s'était fait accompagner, pour cette annonce évidemment difficile, par Monsieur Blanchard, le père d'Henri, qui à l'époque était ingénieur de la Ville. Et, à quelque temps de là, ma mère a reçu ma "succession", sous forme d'un petit coffret de bois contenant, je pense, quelques objets que j'avais dû laisser à la base arrière de Nam Dinh. Je pense d'ailleurs avoir retrouvé ce coffret récemment à Larmor - celui-là ou un autre ? Quelles épreuves pour ma mère !

Mais revenons à ces lettres... Et aux lettres que, de leur côté, les prisonniers recevaient de France... Lettres avec même, parfois, des photos. J.J. Beucler reçoit ainsi une photo de sa fille Joëlle, née peut-être après son départ pour l'Indochine ? D'autres se sont même fait envoyer du crin de pêche et des hameçons pour tenter d'améliorer l'ordinaire en allant pêcher dans le ruisseau qui coule dans la vallée en bas du camp. En ce qui me concerne, j'ai dû recevoir quelques lettres. Quand donc ai-je reçu ces nouvelles d'AM ? Au moment de ma capture, j'ai su plus tard qu'elle était allée à Lorient consoler ma mère - plutôt pleurer avec elle. Car sa santé s'est déjà aggravée, encore que, dans ces lettres obligatoirement courtes, obligatoirement lues par la censure Viet, on ne puisse guère donner de détails intimes - sans compter qu'il faut veiller au moral. Mais elle est déjà entrée dans le cycle infernal des récidives et des traitements lourds - c'est maintenant que je mesure combien son combat solitaire pour la vie a dû être dur.

Le dimanche, il y a la messe - plus exactement une petite cérémonie religieuse, puisqu'il n'y a pas le pain et le vin. Nous avons avec nous deux aumôniers. Le Père Jeandel, aumônier parachutiste, avait été largué à Tu Lé avec le bataillon de Bigeard, en principe pour soulager Ngia Lo - mais ils sont "tombés sur du dur", et seule une partie du bataillon a pu faire retraite, peu glorieusement, avec les Viets "aux fesses", et le reste du bataillon a été "fait aux pattes", comme on disait en argot militaire.... Le Père Jeandel, physiquement, est trapu, costaud, d'allure paysanne, de comportement fort sain, même s'il est peu compliqué. C'est l'antithèse du second aumônier, le Père Stilhé, issu des Maristes, fait prisonnier au poste de Ban Hoa, en moyenne région, près de Na San - qui lui est un être frêle, souvent malade et vidé par la dysenterie : son psychisme est plus fragile, complexe, ses prêches sont intéressants, parfois un peu filandreux, et surtout un peu longs. L'autre jour, François Magerand me racontait un épisode que j'avais complètement oublié : au camp "du tabac", lors de son homélie, le Père Stilhé avait eu un évanouissement qui nous avait beaucoup inquiétés, mais qui s'est résolu sans problème. Tout le camp, ou presque, vient à la messe. Même les protestants, comme Enjalbert ou Beucler : dans la tourmente, la religion est une planche où on se raccroche.... Bien sûr, il n'y a pas de communion, les Viets ont pris l'autel portatif des aumôniers. La messe se termine par le Salve Regina. Evidemment, aucun de nos gardiens n'assiste à la cérémonie : la religion, c'est l'opium du peuple - mais ils ne l'interdisent pas, ne serait-ce que pour montrer leur largeur d'esprit : Ky Thu s'en glorifiera dans son livre.

Avant l'arrivée, au camp, des aumôniers, la prière était dite par un lieutenant ancien nommé Moreau (sans parenté avec l'administrateur) qui avait dû jadis être enfant de chœur, et qui avait pu sauver dans la catastrophe de la RC4 un livre de messe. C'est lui qui alors récitait les prières des morts lors des nombreux décès des premiers temps de la captivité. Mais le papier du livre de messe était, pour rouler les cigarettes, de meilleure qualité que le papier bambou des Viets, et petit à petit, les prières commençaient à se restreindre : il était temps que les aumôniers arrivent !

La clémence du vénéré président Ho se traduit aussi par la célébration des fêtes. Fêtes religieuses ? en fait seulement Noël. Mais surtout les "fêtes laïques" : le 1^{er} mai, l'anniversaire de la révolution d'octobre, le 19 mai, l'anniversaire de l'oncle Ho. Pour entretenir le moral des tu binh (ce fut surtout sous Ky Thu, pour les autres je n'en ai plus souvenir), il y a quelques festivités, en plus des meetings et banderoles. Je me souviens qu'une fois - je crois que c'est pour Noël - nous avons traversé le ruisseau jusqu'au hameau d'en face, où une scène a été dressée par la population civile (civile et si bonne, disent certains), et il y a eu une petite représentation en commun : pour ce qui concerne les paysans, quelques saynètes d'inspiration maoïste. Naturellement, nous ne comprenons rien, je suppose que ce devait être le paysan brimé chassant l'horrible propriétaire terrien. Les taulards, eux, chantent en chœur à plusieurs voix, et, dans la nuit noire, c'était émouvant : "Douce nuit, sainte nuit" - "O nuit, qu'il est profond ton silence" - "Le camp s'endort dans l'ombre". La population civile applaudit, les taulards versent une larme. Une autre fois, nous avons chanté un chant royaliste : "Sois fier de ton nom, ô fils de France, redresse-toi" en le faisant passer pour un chant du maquis de Chambrun. Ky Thu est-il dupe ? Toujours la comédie qui côtoie la tragédie....

Il y a aussi des fêtes strictement tu binh. Je chante en duo, avec un lieutenant blondin nommé Boucher, quelques standards de l'époque roucoulés par Jean Sablon :

attention! Procès!

"Mon village au clair de lune" et autres... Une autre fois, un capitaine para qui tirait bien l'aiguille (il avait aussi quelques talents qui l'avaient fait surnommer Choupette) avait confectionné, avec ce qui restait de nos hardes, quelques déguisements croquignolesques, et je revois dans la rizière mon ami Georges Armstrong, en tutu, chantant "J'ai deux amours". Quand on le connaît, on appréciera.....

Et puis, enfin, les fêtes, et ce n'est pas leur moindre intérêt, sont marquées par un festin.... Naturellement, je ne parle de festin que par comparaison avec la nourriture habituelle. Ce jour là, les Viets attribuent au camp - cent ou cent cinquante hommes affamés - un supplément au régime habituel - le riz et les dao kai, une sorte d'épinards. Le plus souvent, le supplément, c'est un cochon. Mais n'allez pas imaginer une énorme truie rose comme on en voit en Europe : les cochons annamites sont de petits cochons noirs d'une vingtaine de kilos, et de plus on garde soigneusement leur peu de graisse qui sera utilisée jour après jour pour agrémenter le riz et les légumes - et éviter ainsi aux prisonniers trop de dermatoses de carence. Si bien qu'en définitive, chacun n'a droit qu'à deux ou trois petits cubes de viande - ô combien appréciés ! - venant compléter le riz-légumes habituel.

Il faut que je dise deux mots de la nourriture habituelle du camp - encore que Morichère en ait fort bien parlé dans son itinéraire auquel je vais me reporter souvent : c'est un des documents essentiels de la captivité (avec le rapport d'Armstrong), même si, ayant été fait de mémoire, il peut comporter quelques erreurs. Les Viets octroient aux prisonniers une "prime" journalière de 800 grammes de riz - mais il faut entendre, sous ce terme, la valeur de 800 grammes de riz, le riz constituant une véritable monnaie. Nous avons donc, en moyenne, par jour, 5 à 600 grammes de riz, nourriture de base, le reste servant à acheter le complément sous forme de légumes verts : dao kai, une espèce de feuille semblable à des épinards ou à de l'oseille - ou papayes vertes, qui sont coupées en morceaux, et chauffées dans le peu de graisse que nous gardons du cochon, comme je l'ai dit. Pour ces achats, c'est Morichère qui est désigné, car il parle assez bien le vietnamien, et il se rend donc au marché local - sous bonne garde - pour discuter les prix avec les nha-qués.

Pour continuer sur cette question culinaire, il y a un autre apport de viande, aléatoire celui-là : c'est lorsque le tigre du coin : "ung kop", "monsieur Tigre" en vietnamien - fait une descente au village et croque un buffle. Ce tigre, qui a donné son nom à ce camp, personne ne l'a vu, mais sa présence plane sur nos corvées de bambou dans les collines qui dominent le camp. Certains l'entendent et voient des traces, et préventivement, dans les corvées, nous faisons beaucoup de bruit, car le tigre, à ce qu'on dit, n'attaque l'homme que s'il est surpris. Par contre, il s'attaque au buffle du paysan, il en mange les meilleurs morceaux, les cuisses en général, et les prisonniers rachètent le reste, à un prix sans doute avantageux. Mais n'allez pas croire que c'est une affaire : la viande de buffle n'a rien à voir avec celle de nos charolais, elle est dure et souvent infectée, infiltrée de parasites, si bien qu'elle n'est mangeable qu'après une longue cuisson. Enfin, c'est toujours cela.

Toujours à propos de la nourriture, il faut que je parle du petit chien du camp. C'était un petit chien nha què tout ce qu'il y a de plus banal. Il était arrivé aux cuisines sans doute attiré par les relents de nourriture - encore que cette nourriture ne devait pas être meilleure, sinon même pire que celle des maisons autochtones. Il était jeune, insouciant, il avait adopté les tu binh, et les tu binh l'avaient adopté. Pourtant, ils n'avaient guère à lui offrir qu'un peu de « gratte » - le riz un peu brûlé qui restait au

fond des marmites - et même si cette gratte représentait un « rab » fort apprécié des plus affamés.... Et puis un jour, quand il fut devenu un peu plus fort, le petit chien disparut. Simplement il était devenu comestible pour les bo doï : le chien est un mets de choix au Vietnam. Mais quand on sait que, pour que la chair devienne plus tendre, il faut au préalable créer des hématomes, du vivant du chien, évidemment, - le coeur des prisonniers se serra....Voilà l'histoire triste du petit chien du camp...

Pour revenir au chapitre des régimes, il faut parler des œufs, car c'est un des chants de gloire du livre de Ky Thu, un des symboles de la clémence. A vrai dire, à ce propos, mes souvenirs sont assez vagues.... A la suite de quels événements les Viets nous ont-ils permis d'avoir des œufs ? Ce qui est sûr, c'est que qui dit œuf dit poussin, et ensuite poule.... Certaines baraques construisent des poulaillers, les poules étant en principe nourries sur nos maigres rations - sauf quand on "emprunte" au paysan local, ce qui a pu entraîner des autocritiques sévères, homériques. Et les poules produisent des œufs, CQFD. Je me demande si le premier à avoir eu un poulailler n'a pas été un de nos camarades - originaire de Blaye, où il retournera après l'Indochine - qui avait pu, - par quel miracle ? ou par quelles transactions avec les autorités du camp ? - conserver quelques piastres, avec lesquelles il avait pu acheter des poules et avoir son poulailler ? Mais, encore une fois, ma mémoire n'a pas conservé de souvenir précis d'avoir gobé quelque œuf ou possédé de poulet....

Nous voilà donc, selon Morichère, transformés en éleveurs de poules, et ces occupations bucoliques pourraient laisser penser que ce Camp du Tigre fut un Eden privilégié.... Ce n'est pas l'avis de tous. Si certains, surtout les plus faibles, se contentent de durer, de subsister, quitte à signer des manifestes, à chanter l'Internationale et à simuler des "progrès dans l'espoir d'une libération anticipée, - d'autres ne peuvent se résigner, et, pour ceux qui ne comptent pas sur la clémence de l'oncle, une seule issue : l'évasion. Le devoir de tout prisonnier de guerre. Et pour s'extraire de cette jungle impénétrable, hostile, truffée de Viets, le moyen le plus évident, c'est la rivière, le Song Gam, vers Viétri. Il faut faire - ou "emprunter" - des radeaux de bambou, et profiter des pluies qui gonflent la rivière. Pas moins de quinze tu binh préparent la belle, cinq équipes de trois. Début juin (dit Morichère), les trois premières équipes s'évadent : Baldacchino, Fabre, Stien, Boileau, Dupré, Ledoux, Crozet, Jeantelot, Soult.... Tous sont repris après une, deux ou trois nuits de navigation - ceux qui sont allés le plus loin sont repris tout près des postes français. Les Viets ont barré le fleuve par des lianes, et les paysans ne peuvent risquer d'aider des Français, même s'ils en avaient envie. Les évadés sont un temps enfermés à la prison de Tuyen Quang, plus ou moins durement interrogés, puis ramenés au camp.

Ky Thu fait son autocritique, et est remplacé par un petit homme haineux, aux yeux globuleux à l'éclat fixe, un pur et dur. C'est d'ailleurs lui - que nous surnomons "le militaire" - qui plus tard amènera les prisonniers de Dien Bien Phu aux camps de la moyenne région - au prix de marches forcées qui laisseront en chemin, sur les talus, ou dans les rizières, tant et tant de combattants déjà exténués par les derniers corps-à-corps - parfois blessés - psychologiquement vidés par la défaite et la captivité - physiquement à bout de forces, liquidés par le paludisme et les amibes... une hécatombe.

Dans l'immédiat, pour nous, finit le (relatif) laxisme indulgent de Ky Thu. C'est la reprise en main. Les chefs d'équipe, ceux qui étaient chargés le matin de rendre l'appel, et qui avaient différé tant qu'ils avaient pu de signaler les évasions, sont

remplacés. Fouille générale du camp : les Viets découvrent une quantité incroyable de coupe-coupe et autres objets tranchants (et encore, ceux qu'on n'a pas pu planquer à temps) : quel frisson rétrospectif pour eux - et, pour nous, quel temps on va mettre à se rééquiper !

La situation se rétablit vaille que vaille. Dans son journal, Morichère a une petite poussée de mélancolie : "Au 14 juillet, fête avec le cérémonial habituel, le riz pousse, il transforme en pelouses d'un vert tendre rizières et gradins. Combien d'années encore verrons-nous pousser le riz ?"

En septembre, nouvelles évasions. Cette fois bien préparées, par des gars gonflés, des para : Planet, Auboin, Grazziani. Grazziani en est à son deuxième séjour, au premier il a sauté, entre autres, à Nam Dinh, dans des conditions très difficiles, et tous les trois sont décidés à tout faire pour réussir... Ils ne réussiront pas mieux que les premières équipes : ils seront repris, durement interrogés - vous voyez ce que je veux dire - ramenés au camp, mais isolés dans une canha où on les aperçoit de loin - et finalement réintégrés.

Plus tard, Grazziani se distinguera en Algérie, en particulier au cours de la bataille d'Alger, à la traque -amoureuse ? - de la terroriste Djemila Bouhired, et sera ensuite tué en opération. Auboin se noiera accidentellement à Alger. Quant à Planet, sa carrière militaire se terminera court après sa participation au putsch d'Alger, alors qu'il était au 1^{er} ou au 2^e BEP.

Fin septembre, 9 de nos camarades sont libérés : 4 adjudants, 5 officiers. Dont nos amis Enjalbert et Pédoussaut, ainsi que La Croix-Vaibois, et - évidemment - le traître, Ch... le moujik. Morichère note que, pour ces libérations, "il y a un meeting avec banderoles, discours et chants. Les restants exhortent les partants à lutter pour la paix, les partants en prennent le ferme engagement". Je vois partir avec tristesse celui qui m'a accueilli à l'infirmerie à mon arrivée au camp, l'ami Enjalbert, mais pour le reste, en particulier des cérémonies, je n'en conserve aucun souvenir.

Quelques jours après, le camp déménage. Il est possible que, pour les Viets, ce soit un dogme après une journée de libérations - peut-être pour empêcher un repérage précis du camp. A moins que ce soit en sanction des évasions ? Toujours est-il que pour moi se clôt une période de relative stabilité, une dizaine de mois qui m'auront permis de me rétablir - plus ou moins complètement, bien sûr (j'ai déjà dit je crois le pronostic pessimiste de Max Enjalbert sur mes chances de survie, lors d'un entretien avec mon frère, lors de son retour). Permis aussi de rentrer dans ce monde très particulier du camp N° 1, avec la lutte, jour après jour, pour survivre, au prix de compromissions surréalistes sur le plan politique, incompréhensibles dans notre contexte actuel, à la limite de la crédibilité...

Finis donc le "camp du Tigre", à nous le "camp du tabac" (selon la terminologie Morichère), situé sans doute à une quinzaine de kilomètres à l'ouest, au village de Tong Pan. Quinze kilomètres, vu d'ici, ce n'est pas la mer à boire. Pour un camp de tu binh débilisés, c'est une autre affaire. Il faut tout transporter, non seulement ses maigres effets personnels, mais aussi les équipements collectifs : les touques de la cuisine, l'infirmerie (même si elle n'est guère fournie en matériel et en médicaments) - la "bibliothèque", instrument essentiel de la propagande - quelques livres, quelques journaux, essentiellement l'Humanité. Ceux qui transportent les touques des cuisines pendues à un bambou porté à deux ne sont pas les plus favorisés, car pieds nus, par

des sentiers souvent glissants, presque toujours fort escarpés, ou des pistes sinueuses dans des rochers glissants d'humidité. Certains adoptent le balancier que nous appelons "mao len", ce qui en vietnamien veut dire "vite" (il y a toujours, par derrière, un bo doï chargé d'activer le train). Mais, pour bien se servir du mao len, il faut l'expérience des femmes locales, cela leur donne un pas glissé - ou dansé. Pour le taulard moyen, ce n'est pas aussi facile, surtout dans les rochers. D'autres enfin - peut-être les plus nombreux - portent leur barda sur les épaules, dans des sacs grossiers ou des manches de pantalon, pendant en avant. Bref, ce n'est pas une partie de plaisir, ou une excursion du club vosgien.

Si je me réfère à Morichère, nous commençons par franchir le Song Gam en radeau. Je suis obligé de faire appel à lui, car, si ma mémoire retient l'aspect épuisant de ces quelques kilomètres, mes souvenirs sont quand même très confus, et j'ai même tendance à confondre ce déplacement avec le suivant, tout comme, dans mes souvenirs, les deux camps se catapultent l'un dans l'autre, sauf quelques points plus particuliers : tous les deux trajets se font vers l'ouest, en moyenne montagne avec des cols pas toujours faciles, surtout, je crois, le suivant. Et puis, pour tout compliquer, ma vue a beaucoup faibli - sans doute en raison d'une avitaminose - ce qui sera, plus tard, qualifié de névrite optique carencielle par mes camarades ophtalmo de Nancy. Malgré mes lunettes, mon acuité visuelle est limitée, et c'est ainsi que je serais bien incapable de dire si le nouveau chef de camp, celui qui remplace le "météore" (ou le "militaire"), celui que nous nommerons "Prosper" - est celui que retrouvera Desbois dans son dernier film. C'est pourtant ce que je pense, bien que je l'aie vu dans un brouillard : un individu assez grand (pour sa race), élancé, svelte, toujours sautillant - d'où son surnom de "danseur" - portant une petite sacoche (type "baise-en-ville") dont il ne se sépare guère - la marque sans doute de l'intellectuel. Mais pas trop doctrinaire au demeurant, beaucoup moins haineux que son prédécesseur, le « militaire ».

Bref, nous allons rester dans ce nouveau camp quelques trois ou quatre mois - assez pour cultiver du tabac. Qui nous a donné ces graines ? Ont-elles été trouvées par hasard, ou les Viets nous les ont-ils données ? Toujours est-il que, faisant équipe pour cette aventure pionnière avec Magerand, nous avons une des plus belles récoltes du camp : oserais-je dire que j'avais déjà la main verte ? Il est vrai que j'avais déjà l'expérience, après que j'eus récolté à Larmor, quelques années auparavant, des pommes de terre ? Le tabac local est un tabac assez doux, qui n'a pas besoin, comme le pétun français, d'une fermentation : il suffit de mettre les feuilles à sécher, et, quand elles sont bien sèches, de les rouler en carottes. Dans ma mémoire, je revois des files de feuilles alignées sur un fil, le long d'une maison au flanc d'une colline - mais, à part cela, mes souvenirs sont aussi flous que ma vue... Morichère - toujours lui, ma référence - dit que, dans ce camp, nous n'avons pas eu le temps de construire, et que nous logeons chez l'habitant. Il dit aussi que l'hiver est venu, et qu'il fait froid.

La clémence du Président Ho va encore - hélas - se manifester, sous la forme d'une campagne de vaccination. En novembre 53, dit Armstrong dans le rapport qu'il a fait à sa libération (Armstrong et Morichère, les deux piliers de ma mémoire). D'après les Viets, il s'agissait d'un vaccin d'origine russe, vietnamienne pour les autres. Antityphoïdique, antitétanique, antibacillaire : comment savoir, les étiquettes ayant été enlevées ? Sans doute pour préserver le secret, hantise continuelle chez nos geôliers. Pour savoir qui vacciner, on réunit un staff de médecins : d'abord le médecin officiel du camp - qui était-ce à l'époque ? Magerand ? André ? Assisté de Pérot et

Armstrong. Et prudence : on choisit pour cette vaccination les plus forts : une quarantaine pour Morichère, 80 pour Armstrong (ah ! la mémoire !). Etant encore plus ou moins déficient, je n'ai pas l'avantage d'être de la fête. Heureusement, car les réactions sont catastrophiques : fièvre, et surtout une douzaine d'abcès certains assez graves, qui doivent être incisés. Bracquilanges s'en tire avec un large décollement purulent du dos, et je suis préposé au lavage quotidien de sa chemise - ce dont il ne m'adressera jamais remerciement... Paix à son âme.

C'est dans ce camp, le 2 décembre 53, qu'Armstrong nous quitte. Pour une destination qu'on ne nous précise pas, ce qui nous laisse beaucoup de points d'interrogation. Libération anticipée ? Peu probable, les libérations se font le plus souvent en groupe, et en fanfare..., et Armstrong n'a jamais été un stakhanoviste en ce qui concerne la politique. En fait, nous saurons plus tard qu'il rejoint un camp de Marocains, le camp 115, en attendant de superviser la construction d'un "hôpital" pour prisonniers. Pour jouer à la grande nation civilisée ? Les Viets n'en ont pas les moyens. Pour accueillir les blessés de Dien Bien Phu ? C'est ce qui arrivera, mais à cette époque, DBP n'est qu'en pointillé, puisque l'opération Castor - celle qui conduit à l'occupation de la vallée de sinistre mémoire - ne débute que le 20 novembre, et que les premiers combats d'extermination ne commencent que le 13 mars 54 avec l'assaut sur Béatrice... Peut-être suite à certaines inspections des camps par certains « compagnons de route » des Viets : le communiste Léo Figuières, le marocain Si Marouf, lesquels n'ont pu qu'être frappés par l'état de dégradation physique des prisonniers, surtout ceux des camps de troupe.

Je me revois - autant que je me souviens - discuter de l'événement dans cette maison à flanc de vallée qui nous accueillit dans ce "camp du tabac". Mais, encore une fois, si les souvenirs que je conserve du camp du Tigre sont relativement précis (il faut dire que c'est là que j'ai repris goût à la vie), autant, pour les camps qui ont suivi, mes souvenirs sont bien flous...

Début janvier 54, nous voilà à nouveau sur les routes - plutôt sur les sentiers. Nous changeons de camp. Cette fois, pour une cinquantaine de kilomètres que, d'après Morichère, nous faisons en quatre étapes. Première étape d'une vingtaine de kilomètres, très difficile : "cela monte sans arrêt, nous sommes épuisés et devons laisser les malades et les brancardiers au pied des calcaires" (Morichère). Seconde étape : dix kilomètres "pistes de montagne très pénibles à cause de la pluie froide". Troisième étape, encore dix kilomètres "très pénibles à cause du franchissement d'un col encombré de bambous". Halte d'un jour dans un village. Dernière étape, encore dix kilomètres en suivant la vallée du Song You Ma, et arrivée à Long Vaï, à l'endroit que nous appellerons, avec Morichère, le "camp du festival".

Je vais encore, faute de souvenirs très précis, m'inspirer à de nombreuses reprises du journal de Morichère. D'après mes souvenirs, nous logeons au début chez l'habitant. En attendant de construire un campement qui, compte tenu de l'expérience du camp du Tigre, devrait comporter plusieurs bâtiments. Le village est en bordure de rizières assez dégagées, au milieu desquelles coule - comme toujours - une petite rivière, le Song Lang Giang... Il me semble que l'autre jour Magerand m'a dit que c'est dans ce camp, à l'infirmerie, que nous avons eu un malade grave, un adjudant - que nous

l'avons longtemps veillé tous les deux, et qu'il a fini par mourir, seul mort dont je me souviens pour mon séjour au camp N°1, c'est-à-dire depuis février 53.

Toujours sous la fêrule - assez légère - de Prosper, les prisonniers commencent - en mars, dit Morichère, mais je ne suis pas certain que ce ne soit pas avant - les constructions. Ils en ont l'expérience... Mais quand donc les Viets ont-ils commencé à nous parler de Dien Bien Phu ? Début mars sans doute, avant peut-être, et sûrement après la chute des premiers PA. (Béatrice tombe le 13 mars). Cette annonce de leurs victoires nous laisse perplexes : vrai ou faux ? Après Béatrice, Isabelle le 15 mars... Et quand donc nous ont rejoints les deux aviateurs ? Frantz, un Alsacien à l'accent typique, abattu avec son avion de transport - ou de bombardement ? Et Fabert, accent méridional, pilote de chasse. Je situais leur arrivée beaucoup plus tôt, au moins lors du camp précédent, Morichère situe leur arrivée en mars... De même, il parle d'arrivée de prisonniers de DBP début mars, et cela ne semble pas correspondre aux premiers assauts, de plus je ne me souviens pas d'avoir vu ces arrivées... Morichère a bien le droit de se tromper lui aussi, d'autant que, ne disposant pas de papier pour tenir son journal au jour le jour, il a dû faire appel à sa mémoire après la libération.

Deux souvenirs me sont un peu plus précis. D'abord les rassemblements sur un campus assez dégagé - la vallée devait être assez large - avec Prosper sautillant et verbeux : en fait, je le vois dans un certain brouillard à cause de ma xérophtalmie. Et surtout, les séances de cinéma qui feront appeler ce camp "camp du festival". Les écrans, ce sont de simples pièces de tissu blanc tendues entre deux bambous, et les projections sont assez approximatives. Les prisonniers sont assis d'un côté, la population civile d'un autre. Autant que j'aie pu en voir, il s'est agi d'un film chinois, et de deux films russes - le tout en VO, évidemment, sans sous-titrage, dans des langues pour nous obtuses, ce qui ne facilite évidemment pas la compréhension. Films d'ailleurs, et obligatoirement, destinés à la propagande, à l'éducation politique de la population, et des tu binh. Le film chinois devait s'intituler "La fille aux cheveux blancs" : une héroïne de la révolution dans un petit village opprimé par le propriétaire terrien. Un film russe parlait de la vie d'un kolkhoze et de l'émulation stakhanoviste. Un autre se passait dans la Marine soviétique, je ne me souviens plus du thème, je me rappelle seulement une mélodie reprise par de magnifiques chœurs russes que j'ai encore gardée dans ma mémoire... Ces séances de cinéma, même aussi sommaires, nous rapprochaient un peu de la vie civilisée, elles nous avaient mis le vague à l'âme.

A mesure que se déroule la bataille - à mesure que les Viets nous assènent leurs victoires - DBP prend pour nous plus d'importance. Au début, nous étions étonnés, voire sceptiques. Nous avions encore en mémoire les batailles "de fixation" : Hoa Binh, Na San - même la Rivière Noire - où, en définitive, sans que ce fussent des victoires, les forces françaises s'en étaient tirées, même plutôt à leur avantage. Ici, nous sommes quand même impressionnés, troublés par l'air triomphal des Viets. Cette fois, cela semble sérieux, et cela pourrait changer le cours des choses. Pour nous en particulier.

L'HOPITAL CAMP 128

Et puis, un jour, le 29 mai 54 - DBP est tombé le 7 mai, les Viets l'ont annoncé triomphalement - le 29 mai donc, un bo doi vient nous chercher, Pérot et moi. Est-ce avant notre départ du camp que l'on nous a mis au courant de la raison de ce départ ? C'est possible, voire probable, mais à vrai dire, je ne m'en souviens plus.... Toujours est-il que nous allons faire, direction sud, une centaine de kilomètres pour rejoindre Armstrong à l'hôpital-camp 128 situé à Khoum Mo. Du trajet, je n'en ai plus souvenir, pas plus que de notre date d'arrivée : entre le 2 et le 6 juin (Armstrong parle du 6 juin). Le trajet n'a pas dû être très difficile, même pieds nus - notre garde du corps n'a pas dû être très dur - nous n'avions sans doute qu'un bagage restreint. Et notre horizon nous semblait avoir tendance à s'éclaircir.

Pourquoi les Viets nous ont-ils choisis, Pérot et moi ? Ils ne devaient pas avoir la moindre idée de nos compétences particulières.... Peut-être que, ayant été fait prisonniers presque en même temps, nous étions proches sur leurs listes ? Le hasard, plus vraisemblablement. Mais cela tombait bien, nous nous connaissions bien, Pérot et moi, étant de la même promotion à l'école de Lyon, même si, à l'époque, nous nous fréquentions peu.

Ce détachement au camp 128 a marqué pour nous un véritable tournant dans la captivité, nous faisant passer de l'état de "taulard médecin" - taulard moyen, sans initiative particulière, le médecin du camp étant officiellement, je crois, Magerand - à l'état de "médecin taulard" - en somme, du passif à l'actif. Un actif d'ailleurs très relatif, car, comme nous allons le voir, l'activité était bridée, limitée. Mais quand même, c'était un certain réveil, une impression de devenir utile. Sans compter que les bruits de paix vont petit à petit grandir, s'amplifier.

L'hôpital camp 128 ? Armstrong en a beaucoup - et bien - parlé dans le rapport qu'il a fourni à sa libération. Cette idée de créer un hôpital aurait germé chez les Viets sous la pression de celui qu'ils appelaient "le délégué" marocain au Vietnam, Si Marouf. Lequel, comme le communiste Léo Figuières, un "délégué" français celui-là, aurait été effrayé par les hécatombes des camps de troupe. Et aussi pour s'aligner quelque peu sur la Convention de Genève, que les Viets jusque là rejetaient de façon véhémente - peut-être parce qu'ils n'avaient pas les moyens de l'assumer ? : avec les hécatombes des camps de la région, cela mettait les Viets, dans la perspective des libérations qui suivraient la paix, dans une situation inconfortable. Enfin, il y avait Dien Bien Phu, avec les prévisions d'un afflux de blessés et de prisonniers. Je pense que tout cela explique pourquoi les Viets vinrent puiser dans les médecins du camp N°1 : Armstrong d'abord, début décembre 53, pour la mise sur pied de l'hôpital. Il rejoint alors le camp nord-africain, le camp 124 (il donne le N°115, mais je pense que c'est le même), situé à Ninh Kiem, à une cinquantaine de kilomètres de Tuyen Quang. Armstrong va trouver auprès des Marocains le personnel pour la construction, l'entretien des baraques, la cuisine, et même les soins infirmiers les plus simples. Je dois souligner que, vis-à-vis des malades et de nous, ces Marocains ont toujours été d'une bonne volonté remarquable. Il est vrai que la rondeur bonhomme d'Armstrong, sa connaissance de l'Afrique du Nord - peut-être aussi la couleur de sa peau - simplifiaient beaucoup ses rapports avec ceux des pays "dépendants et semi-dépendants" selon la terminologie de nos maîtres en politique....

On va donc construire dans un premier temps, à quelques centaines de mètres du 124, des baraques : quatre d'abord. Deux de 25 lits, une de 15, une de 10. "Lit" est un terme plus ou moins adéquat : en fait des bat-flancs de bambou déployé, mais individuels. Il est vrai que plus tard, lors des grands afflux de malades et de blessés, certains seront couchés par terre, et c'est ainsi que je me souviens de voir agoniser à même le sol un de nos confrères de DBP. D'après le rapport d'Armstrong, il y a un noyau de personnel vietnamien, le plus souvent peu compétent - mais qui, il faut le reconnaître, nous laisse travailler : un médecin-chef (trois années de médecine) - un médecin adjoint (une à deux années de médecine) - un commissaire politique, évidemment - et six à sept autres "infirmiers". Mais, comme je l'ai dit, la gestion est faite par notre ami Georges, et les hommes de corvée viennent du camp d'à côté.

Lorsque nous arrivons, Pérot et moi, le 2 (ou le 6 ?) juin, les baraques et la cuisine sont construites, et le personnel est en place. Il y a des malades : à cette époque, surtout des chroniques, dysenteries et avitaminoses, certains d'une maigreur effrayante, maintenus en vie surtout par le régime et l'environnement psychologique, plus que par les rares médicaments - pauvres hères que l'on va s'efforcer, jour après jour, de faire durer jusqu'à la libération. Armstrong l'assène quand il le peut au « médecin-chef » vietnamien : "Pour eux un seul traitement : le bateau". Beaucoup, hélas, ne tiendront pas jusque là.

Il y a quelques médicaments, des produits de base. Des sulfamides, surtout du ganidan pour les diarrhées. Des antipalustres, essentiellement de la nivaquine. Des vitamines, surtout de la bévitine contre le bérubéri. Le régime alimentaire joue un rôle aussi important que les médicaments. Même s'il est évidemment à base de riz et de quelques légumes, on s'efforce de l'adapter aux dysenteries qui restent la pathologie de base : c'est ainsi que le riz est réduit en semoule pour en rendre l'assimilation meilleure. Et naturellement, l'eau est bouillie, avec quelques feuilles de goyavier en place de thé. C'est donc essentiellement du "nursing diététique", directement dérivé de celui que nous avons connu - et qui avait fait ses preuves - au camp N°1.

Et malgré la présence de ces squelettes ambulants - en fait peu ambulants, couchés toute la journée sur leur bat-flanc de bambou, que l'on s'efforce de faire se lever - il n'y eut, selon le rapport d'Armstrong, au cours des cinq premiers mois, pour 120 hospitalisés, "que" 13 morts, surtout par dysenterie et paludisme pernicieux.

Mais, peu après notre arrivée, l'hôpital subit la déferlante des prisonniers de DBP, tombé le 7 mai. Il faut construire d'autres baraques, la capacité en lits passe de 75 à 150, et malgré cela, on manque de places. Le nombre d'hospitalisés en juin et juillet atteint presque 500, Armstrong note qu'au 14 juillet, l'effectif est de 380. Alors, on improvise. Certains malades sont logés dans les quelques maisons civiles des alentours, malgré les réticences des nha-qués, pour qui les morts jettent un sort à la maison. On fait des tentes avec des parachutes - et souvent les malades sont à même le sol, comme je l'ai dit..

Armstrong s'occupe surtout de l'organisation, entre autres des enterrements, Pérot des médicaux, et moi plutôt des chirurgicaux.

Les convois des officiers pris à DBP nous traversent, en route vers le camp N°1 pour les valides, nous laissant au passage moribonds et blessés. Je vois certains des médecins : Alphonse Rivier, Ernest Hantz, Gindrey, Riquet Prémillieu, Verdaguët, Leude, le "petit" Vidal - j'en oublie certainement, qu'ils me pardonnent ! Ils ont connu

l'hécatombe lors des combats incessants sur les collines aux noms qui ont pu faire rêver au début, Eliane, Gabrielle, Béatrice, Dominique - mais qui sont devenues des enfers. Et, ensuite, la défaite, la captivité. Et ils ont été menés, sans rémission, tout au long de 600 kilomètres de pistes, par celui que nous avons connu comme chef de camp, celui qui avait relevé Ky Thu après les évasions du camp du Tigre : celui que nous surnommions le météore - ou le militaire - ce petit homme à la parole brève, aux yeux brillants... l'incarnation de la haine. Ils ont été menés en marches forcées, laissant en route ceux qui ne pouvaient plus suivre : blessés, dysenteries, paludisme pernicious : ceux-là ne reviendront pas. Et parmi ceux qui nous arrivent, certains sont en piètre état, physique et moral. Il y a un lieutenant de para qui a disjoncté : il est encore à DBP en train de repousser les Viets au corps-à-corps, il nous tient des propos sans suite, et nous allons nous y mettre tous les trois, Armstrong, Pérot et moi, pendant plusieurs semaines, à le calmer, le récupérer, le remettre dans le réel.... Il y a un légionnaire, Gerritz, qui a une fracture ouverte de jambe, plus ou moins immobilisée, dont j'enlèverai jour après jour les esquilles qui pointent à la peau : que faire d'autre ? J'ai su plus tard que, rapatrié, traité, il conservera sa jambe. Il y a aussi d'autres blessés, plus ou moins graves, comme ce lieutenant de para qui a quelques éclats intrathoraciques qu'il n'est naturellement pas question d'aller chercher....

Et aussi, malheureusement, ceux qui nous arrivent pour mourir, vidés par la dysenterie, ou par le paludisme. J'ai déjà parlé de notre confrère, mais il y en eut d'autres, beaucoup d'autres. Nous faisons ce que nous pouvons, avec les moyens dont nous disposons : médicaments en nombre et en quantité limités, règles diététiques simples, comme celles qui ont fait leurs preuves au camp N°1, respect le plus strict possible des règles d'hygiène. Bien sûr, ce n'est pas de la grande médecine - et j'ai lu, je ne sais plus où, que cela n'avait pas été compris par certains de nos camarades de DBP, qui sont allés de quelques mots narquois sur cet hôpital du pauvre. Comment auraient-ils compris ? Ils sortaient d'une médecine de nation civilisée, et leur captivité n'a pas été assez longue pour qu'ils se retrouvent tout nus, au propre et au figuré. Et puis, après tout, eux-mêmes n'ont-ils pas pratiqué, dans les circonstances tragiques où ils opéraient, sous la pression des événements, une chirurgie simpliste d'exérèse et d'amputation ? Je n'oublierai pas de rappeler que ces règles hygiéno-diététiques, alliées à quelques médicaments de base, ce sont elles qui ont fait qu'au camp N°1, il n'y eut quasiment pas de mort pendant les dix-huit mois que j'y ai passés, alors que, dans les camps d'hommes de troupe, la mortalité atteignit plus de 60%.

Le problème doit être, en fait, un problème de sémantique : ce n'était pas un hôpital, du moins tel que nous le concevons, avec des salles d'opération, des instruments de chirurgie, la radio, de petites infirmières en blouse blanche, etc.... Même pas un hôpital de brousse comme celui de Lambérééné, car Schweitzer avait des moyens, au moins médicaux. C'était seulement un camp spécialement destiné aux malades, avec un personnel mixte vietnamien et prisonnier, avec un peu plus de médicaments que dans les camps habituels, et une prime d'alimentation améliorée. Il fallait au mieux avec les moyens qu'on nous attribuait...

Je n'ai malheureusement pas conservé le rapport que j'ai dû faire à ma libération : de toute façon, l'état physique et psychique où je me trouvais à l'époque ne me permettaient pas une réflexion approfondie... Mais j'ai gardé par contre de cette période un petit carnet grossièrement confectionné avec ce que les Viets m'avaient donné comme papier, sur lequel j'avais relevé mes listes d'hospitalisation, même si

elles furent très incomplètes. Et c'est ainsi que je vois, du 5 juillet au 20 août, que j'ai eu dans mon "service" (quel grand mot pour une ou deux baraques) 67 entrants - 23 morts du 12-6 au 10-8 (dont notre confrère et un lieutenant).

Infirmiers et "médecins" Viets sont débordés et nous laissent toute initiative. C'est tout juste si nous les voyons. Heureusement, Armstrong s'occupe de toutes les questions administratives, avec un calme et une égalité d'humeur exemplaires, toujours souriant, voire plaisantant - mais toujours efficace. C'est encore lui qui s'occupe des tombes des décédés, avec une équipe de quelques Marocains.

DBP occupe tous nos instants de tranquillité (pour ne pas dire de liberté...). Avec les blessés et les malades, nous revivons ce qui restera comme la dernière grande bataille de la guerre. Mais quelle bataille ! Quel héroïsme dans ces combats désespérés ! Maintenant, c'est pour tous l'attente, un peu le vide. Pour moi, qui ai perdu tout contact avec la vie en France depuis près de deux ans, c'est l'occasion de me remettre un peu au courant, près de ceux qui ont quitté l'Europe depuis peu. Avec Sanselme, avec J-P Martin et le lieutenant Fournié, je vais connaître les dernières chansons d'Edith Piaf et Line Renaud, "Je ne regrette rien" et "Le petit chien dans la vitrine".... Et je me retrouve à la tête d'un peu de savon que me donne un légionnaire, et même, miracle, d'une petite boîte de fromage fondu passée hors contrôle des geôliers ! Ou peut-être figurait-elle dans les menus du camp ?

Avec tout ce travail, les jours passent plus vite, le temps s'accélère. Les Viets nous tiennent au courant des pourparlers de Genève, que nous suivons avec une anxiété mêlée d'espoir. Et puis, il y a, tout près de l'hôpital, un camp de "ralliés" selon la terminologie Viet - de déserteurs, selon la française. Il y aurait beaucoup à dire sur ces désertions, qui touchaient autant les Africains et Nord-Africains que les légionnaires. Mais, à la Légion, assez ouverte à toutes les propagandes, c'était une véritable endémie. J'en ai peut-être déjà parlé, j'aurais de quoi en parler beaucoup plus longuement.... Mon bataillon, le II/2, n'était pas épargné, et même mon infirmerie, puisqu'un de mes infirmiers, un Italien nommé Cicerchia, ne revint jamais d'une permission à Hanoi, comme je l'ai raconté. Parmi ces "ralliés", très peu combattaient dans les rangs de l'« Armée Populaire ». Les autres, les plus nombreux, les Viets les traitaient à peine mieux que les prisonniers... et ils n'étaient même pas certains d'être rapatriés à la fin de la guerre. Bref, dans ce camp de ralliés, il y avait un légionnaire de mon bataillon, nommé Rodriguez, qui venait me voir de temps en temps et nous tenait au courant des nouvelles. Et c'est par lui que nous avons appris, un jour, la signature des accords de Genève.

Mais, alors même que l'armistice est signé, qu'en principe les prisonniers vont être rendus, nous arrivent encore des malades. Certains pour mourir : je crois l'avoir dit, 27 morts en juillet et août. Pourtant, le personnel vietnamien s'étoffe, les rations alimentaires s'améliorent, il y a un peu de savon pour se laver....

23 du 12/6 au 10/8

à l'époque

LA LIBERTE

Les accords de Genève, nous le savons, ont été signés en juillet, et depuis quelque temps, il y a des signes que nous essayons d'interpréter. Le petit plateau où est installé l'hôpital 128 - et le camp de Marocains N° 114 qui le jouxte - domine une rivière, affluent de la Rivière Claire - ou la Rivière Claire elle-même ? Et nous entendons des va-et-vient, des chants : sans doute des chants révolutionnaires que les Viets font chanter aux Nord-Africains d'à côté. Il nous semble aussi entendre des bruits de bateau - à moins qu'il ne s'agisse que de fantômes, d'auto-suggestion ? Et les jours passent, plus lentement que d'habitude à notre gré.... Nous commençons à nous impatienter, à nous inquiéter, à nous demander si - et quand - les Viets rendront les officiers. Nous sommes quand même fatigués - moi autant que les autres sinon même plus, avec une dysenterie toujours présente. Nous insistons auprès du chef de camp pour savoir quand nous serons libérés, allant même jusqu'à lui dire qu'en désespoir de cause, nous irons jusqu'à nous évader....

Comment et quand avons nous su que nous allions quitter l'hôpital 128 ? Dans son rapport, Armstrong parle du 28 août. Dans mon petit carnet, la date de la dernière admission est le 22 août. Comment expliquer que j'aie à peu près complètement scotomisé cette période, comme Armstrong d'ailleurs ? Pérot l'aurait peut-être su, mais Pérot n'est plus. C'est un phénomène que je ne m'explique toujours pas à l'heure actuelle. Pour un prisonnier qui vient de vivre - vivre ? - vingt-deux mois dans des conditions ô combien difficiles, comment le moment tant attendu de la libération a-t-il pu laisser aussi peu de trace dans la mémoire ? Un jour un historien nommé Bruge nous a demandé, à Armstrong, Pérot et moi, de raconter comment nous avons vécu ces derniers jours de captivité : j'ai écrit quelque chose, un peu pour lui répondre, mais surtout pour lui dire que je ne me souvenais plus de grand chose.

Nous avons dû partir du camp avec nos malades, au moins avec ceux encore à peu près valides, les Viets ont dû évacuer les autres par la rivière, certains même par hélicoptères de l'ONU. Nous avons vraisemblablement formé trois convois séparés, car je ne me souviens pas d'avoir fait le trajet avec mes deux compagnons, et je me demande si je ne suis pas parti le dernier. Armstrong ne se souvenait pas non plus dans quelles conditions nous étions partis du camp, et de toute façon, nous n'étions pas ensemble, pas plus qu'avec Pérot. Mon état signalétique et des services situe ma libération le 2-9, date donc, en principe péremptoire. J'ai dû mettre six jours de Khoum-Mo à Viétri - une centaine de kilomètres à vol d'oiseau - combien par les routes, 120 peut-être ? Comment sommes-nous arrivés à Viétri ? Quelques kilomètres à pied, certainement. Mais surtout en Molotova : d'abord parce que nous étions malades et fatigués, et aussi parce que les Viets voulaient montrer ces nouveaux camions soviétiques. Je me souviens, devant ces véhicules, un peu comparables aux GMC américains, et pas plus confortables, de mon étonnement... pour le reste, le trou noir.

J'ai cherché de l'aide auprès d'un de nos malades avec qui je suis resté en relation, mon ami Sanselme. Et je vais reproduire ici sa réponse.

Lettre de Pierre Sanselme du 16-09-04

Cher toubib et ami

Très heureux d'avoir reçu de vos nouvelles par votre lettre du 11-09. J'ai assisté, à Pau, cette année, aux commémorations du cinquantenaire de la fin des combats à DBP, et j'ai pu conserver la mémoire des événements survenus à cette époque, du moins dans mon univers assez restreint.

Je ne peux vous dire comment s'est passée l'évacuation du 128, car en même temps que le départ du premier convoi, j'ai été expédié par brancard avec porteurs civils sur un lieu-dit en pleine forêt, dans le nord du 128, pour assister à un tribunal du peuple, suivi de l'exécution d'un propriétaire terrien, une sorte de mise en forme pour moi, et enfin d'un interrogatoire musclé par deux VM, en français, qui m'ont posé des questions sur mes origines, ma famille, mes motivations pour l'Armée, la guerre en Indochine, ma participation aux différentes opérations, bref un véritable tir de questions !

Puis les mêmes porteurs m'ont raccompagné à 128. Là, brutale transformation. Plus de bo-doi, plus de commissaires politiques, rien que des tentes avec croix rouge, des infirmières et des infirmiers, plus de prisonniers mais des membres de la Commission d'Armistice (Canadiens, Polonais, Indous) arrivés le jour même en hélicoptère. J'ai été logé dans une paillote contenant une quinzaine d'officiers. Mon voisin de lit était un certain capitaine Richard, de la coloniale, ayant été amputé d'un bras, jaune comme un citron, mais avec un moral d'acier.

Bref, l'après-midi, deux départs d'officiers en hélico ; le lendemain, en fin d'après-midi, j'ai été embarqué dans le dernier hélico, avec un médecin militaire de la colo, accompagné du professeur Huart, personnalité bien connue à l'époque, mais dont je garde un triste souvenir.

Voilà, toubib, ce que je peux vous dire du départ du 128, en ce qui me concerne. Je souhaite que cela vous permette de recadrer quelque peu vos souvenirs.

Je garde de vous le souvenir d'un toubib, dans ce monde VM, qui a contribué grandement à me maintenir en vie.

En toute amitié Pierre Sanselme

J'ai quelques souvenirs un peu plus précis du camp de transit établi par les Viets près du lieu d'échange. Là non plus, je ne suis pas avec mes deux camarades. Les Viets ont construit quelques baraques de bambou (toujours, le bambou), avec, de-ci, de-là, des arcs (je n'ose dire de triomphe) ornés de banderoles. Des jeunes Vietnamiennes, quelques cadres à chapeau de latanier type casque colonial. On me demande si, lors de ma capture, on m'a pris ma montre, et on me met en présence de vitrines où siège une collection de montres et de stylos - peut-être de bagues et de briquets. Mais, comme je l'ai dit, j'avais, avant d'être prisonnier, renvoyé en France mon Oméga qui avait opportunément trouvé bon de tomber en panne. Quant au stylo que j'avais jadis "trouvé" dans un tiroir de la fabrique DWM de Karlsruhe, il m'avait été "emprunté" par un bo-doi - vae victis - et ne se trouvait naturellement pas dans les stylos présentés.

Longues heures qui se traînent... Indifférentes au dernier repas de captivité. L'impatience occupe tout l'esprit, minute après minute, heure après heure. Et puis, enfin, nous embarquons, mes malades et moi, sur une petite embarcation de la Marine, plus petite qu'un LCT, conduite par des marins avec des bonnets à pompon. Un LCM peut-être, ou plus petit ? Autant que je me souviens, nous devons être un trentaine entassés dans l'embarcation. Pas d'officier pour nous accueillir, pas de médecin ni d'infirmière. Il faut dire que depuis longtemps nous n'avons plus d'insigne de grade, et je suis anéanti, effondré au fond du bateau.

Ce devait être en fin d'après-midi, j'ai encore dans les oreilles le bruit du moteur hors-bord quand nous avons vu s'éloigner la rive Viet. A Hanoi, nous débarquons, et nous

sommes emmenés, sans doute en sanitaire, jusqu'à l'hôpital Lanessian, là même où, trois ans plus tôt, je m'étais présenté au Directeur du Service de Santé. Cette fois, nous sommes accueillis par le Général Cogny - grande silhouette lourde appuyée sur une canne - qui, lui au moins, a fait le geste de venir nous serrer la main.

Et c'est la chambre d'hôpital, avec un lit et des draps propres, la douche, la quiétude du lendemain.... La rentrée dans un monde civilisé. Et quelques camarades qui viennent me voir. Je crois me souvenir de Riquet Prémillieu, qui, prisonnier à DBP, avait dû être libéré un peu avant - et surtout J-P Thomas, béret rouge sur la tête, postillonnant à qui mieux mieux. Ils me demandent ce qui me ferait plaisir, je leur réponds que ce dont j'avais longtemps rêvé, c'était de fumer une Craven - et ils vont me chercher une boîte ronde de 50 ! Je pensais ainsi renouer avec mes souvenirs d'Autriche... mais pourquoi donc cette première cigarette de liberté avait-elle ce goût étrange ? Était-il tellement difficile de faire le pont avec le passé ?

Nous parlons longuement de nos mois passés, de DBP....

Je n'ai pas dû rester bien longtemps à Lanessian. Quatre ou cinq jours peut-être. J'ai d'abord été examiné très rapidement - mais comment en vouloir à mes camarades du Service de Santé ? J'étais en principe valide, et il y avait sans nul doute d'autres plus malades que moi, parmi l'afflux de prisonniers qui arrivaient. Mais ce retour à la vie, à la sécurité, à la vie normale, à l'avenir n'est pas aussi éclatant que j'avais pu le rêver sur les bat-flancs du camp N°1. Je n'ai pas faim, la nourriture - nous en avons tant parlé dans les réunions de soirée ! - ne fait guère que soulever chez moi la nausée.... Jusqu'au jour où un de mes confrères m'examinant d'un peu plus près s'aperçoit que j'ai les yeux jaunes : un ictère ! Il ne manquait plus que cela !

Du coup, on m'expédie aussi vite que possible à Saigon, par un petit avion à hélice d'une capacité d'une dizaine de passagers (autant que je me souviens). C'était mon baptême de l'air. Et me voilà à l'hôpital Grall, couché sur un lit dans une salle au milieu d'autres malades. Ictère par spirochétose ? Peu probable, je n'ai pas et n'aurai jamais d'hémorragies. C'était, il est vrai, l'hypothèse gravissime, mais malheureusement possible : mon camarade Loup en était mort au début de la captivité des prisonniers de la RC4. Ictère plutôt par hépatite, dit catarrhal bénin. Mais de toute façon, cela n'affecte rien, ma fatigue est intense, et je pèse 50 kilos.... Les médecins m'entourent, je suis examiné par Chipault, le chirurgien, en ce qui concerne l'homologation de ma blessure de la cheville gauche, depuis longtemps cicatrisée. Dans mes instants de lucidité, j'enrage : dire que je comptais, comme Armstrong et Pérot, aller me reposer dans un camp de convalescence du Sud Annam, Phan Rang ou Phan Thiet, là où il y a des plages merveilleuses - et peut-être des cocotiers ?

Petite digression à propos des convalescences sous les cocotiers des plages du Sud-Vietnam. Beaucoup y sont passés. Cela allongeait leur temps de séjour, donc le décompte de campagne double. Certains y ont même perdu, une seconde fois, leur liberté, comme Pérot, qui y a connu celle qui allait être rapatriée sur le même paquebot que lui, et allait devenir sa femme. J'ai longtemps cru que c'était un acte généreux du Service de Santé, qu'on les y envoyait au soleil, au sable chaud, à la bonne nourriture pour les remettre en forme tout en leur faisant faire campagne double, avant de les renvoyer en métropole. Mais peut-être étais-je naïf : en fait, la Sécurité Militaire voulait aussi jauger leur imprégnation marxiste après ces deux

années de rééducation intensive dans la doctrine communiste ! Tout comme, un an après, lorsque j'étais à Metz à préparer l'Assistanat de Radio - que je logeais à l'époque au mess des officiers - le commandant chargé de la Sécurité m'avait avoué que je figurais sur ses listes, et qu'il gardait sur moi un œil attentif. Je l'avais rassuré.

Revenons à Saigon, et à Grall. J'ai retrouvé, par le plus grand des hasards, mon ami Robert Després, mon camarade de promotion, mon copain de chambre de janvier 45, avec qui je sortais souvent à Lyon, ou chez ses parents en Savoie. Il est stomato à Grall. Lorsque l'ictère va aller mieux, nous sortons un peu ensemble en ville. Comme je n'ai plus rien comme habit, pas plus civil que militaire, je suis allé chez les artisans du cru me faire confectionner un short et une chemise, ce qui a été fait en un temps record. Ainsi habillé, je peux traîner dans la rue Catinat, la rue chic de Saigon, avec ses merveilleuses boutiques, en particulier d'antiquaires. J'y achète mes premières porcelaines chinoises, deux belles assiettes de la Compagnie des Indes, et un pot « jaune impérial », qui vont être rapatriés par un ami du gros Robert, un aviateur.... Saigon respire toujours le luxe colonial. Quand je pense que certains de mes camarades - des coloniaux souvent - y auront fait tout leur séjour ! Des chirurgiens par exemple, pendant qu'à DBP, où il y avait quand même l'effectif d'une division, la chirurgie lourde (ô combien !) sera confiée, soit à un CAFEO - Grauwin pour ne pas le nommer - soit à des jeunes sortant de l'Ecole d'Application, envoyés au casse-pipe après quelques jours ou semaines de stage en antenne. Forfaiture du Service de Santé !

Et puis un jour - une quinzaine de jours environ après mon arrivée à Saigon - sans doute vers le 25 ou 26 septembre - je suis, à ma grande surprise, convoqué chez le Directeur Central du Service de Santé. Je ne me souviens plus de son nom, mais je revois le grand bureau, celui là même que j'avais connu quelques trois ans (ou presque) plus tôt. La conversation est brève. Il me demande tout de go : "Vous étiez bien, avant de partir, fiancé avec une infirmière ?". Je suis surpris, complètement décontenancé, par cette brutale intrusion dans ma vie privée, et je bafouille n'importe quoi : "Oui, plus ou moins, mon Général". "Comment, plus ou moins ?" rétorque-t-il. Je me lance dans une explication hasardeuse, à laquelle il coupe court, en me disant : "Votre fiancée est gravement malade, elle est hospitalisée au Val-de-Grâce. On va vous rapatrier d'urgence, en évacuation sanitaire, sur le Val".

Même maintenant - en essayant d'analyser calmement, aussi objectivement que possible - je ne comprends pas pourquoi, de mon lit d'hôpital, et après que j'eus été debout - je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas eu l'idée de m'enquérir de la santé des miens, de ma mère comme d'AM. Sans doute étais-je toujours déconnecté ? Je saurai plus tard que, voyant son état s'aggraver, les amies d'AM, assistantes sociales je crois, étaient intervenues auprès de la Direction Centrale à Paris, pour permettre de lui donner l'ultime joie de me revoir.

Le 27 septembre, je suis rapatrié en avion sanitaire - avion grossièrement équipé, brancards posés, plutôt superposés en mille-feuilles sur tringles métalliques, d'un bout à l'autre de l'avion. Je suis donc couché sur un brancard parmi d'autres brancards. Après escale technique à Karachi, je suis débarqué le 28 à Paris, pour être hospitalisé dans le service de 1ère Médecine du Val-de-Grâce - Et là, je suis vraiment pris en main par le chef de service - dénommé Bellon, je crois - et son assistant, un camarade dénommé Mesmin. Examen clinique sérieux, examens biologiques, traitement et tutti quanti. Dans un couloir, je croise deux camarades qui, reçus à

A l'assistanat de chirurgie, viennent se présenter dans les différents services : si je reconnais sans peine mon ami Maire (mon ancien coturne de Lyon) et son collègue Franck de Préaumont - notez que je n'ai pas dit mon ami - eux ont de la peine à me reconnaître... J'avais, il est vrai un peu maigri. Et, le premier ou le deuxième jour de mon hospitalisation, j'ai la visite de ma mère, accompagnée d'un ami, le général de gendarmerie Jolivet, qui s'est chargé de la piloter au Val. Je la vois encore m'embrasser dans le couloir du service, pleurant de joie.

Dès que je l'ai pu, entre deux examens - ou entre deux piqûres de testostérone que l'on m'administre "pour me remonter" - je suis allé voir AM dans le service des Tumeurs, tenu à l'époque par Hébrard, et situé en contrebas, tout au fond du Val-de-Grâce. Elle est couchée, soutenue par des oreillers, respirant avec difficulté. Elle pleure de joie. Elle est très entourée par ses deux amies, celles qui sont intervenues à la Direction Centrale pour que je sois rapatrié d'urgence - afin qu'elle puisse me revoir - une dernière fois....

Un ou deux jours après que nous nous soyons revus, le 7 octobre 1954, l'infirmière du service de médecine - une vieille infirmière militaire moustachue - un matin donc, vient me voir et me dit tout de go : « Vous aviez quelqu'un aux Tumeurs ? Elle est décédée cette nuit ».

RETOUR DU ROYAUME DES MORTS

Après.

Après, c'est la lente, très lente remontée à la surface. Une longue convalescence. Quatre mois de congé de fin de campagne, à compter du 20-10-54, dit l'état des services. J'avais été hospitalisé au Val le 29-9, j'ai dû y rester une dizaine, ou une quinzaine de jours. Ensuite, on m'a envoyé me reposer une quinzaine de jours à Agay, au soleil du midi, dans une maison de repos de l'Armée. Parmi nombre d'anciens prisonniers, j'y retrouve mon collègue François Magerand. Ma mère avait eu le droit de m'accompagner. Je récupère physiquement assez vite, et je profite de ces loisirs pour apprendre à conduire et passer mon permis : je réussis - grâce à la mansuétude de l'examineur, je dois l'avouer. Et pour rentrer à Lorient, je passe par Paris pour prendre possession de ma première voiture : une 2CV ! C'était un ami parisien, René Besnard, qui me l'avait procurée - les 2CV étaient rares à l'époque, difficiles à obtenir, et avec des délais très longs.... Quelle émotion quand, à une des portes de Paris, René Besnard m'a lâché, et que je me suis trouvé tout seul au volant, par des routes inconnues, et n'ayant jamais conduit auparavant. Mais, à l'époque, la circulation ne comportait pas autant de voitures que maintenant, et je suis arrivé à Lorient sans encombres, après m'être arrêté au Mans (où c'est l'hôtelier qui a dû faire pour moi les manœuvres de parking !).

A Lorient, ma mère a quitté l'appartement qu'elle occupait lors de mon départ, dans la villa de la rue des Marronniers. Elle habite maintenant sa maison de la rue de la Ville-en-Bois, cette maison qui n'était pas encore achevée lorsque je suis parti en Indochine. Je vais y couler des jours tranquilles. Je retrouve mon ami Hardy, maintenant marchand de chaussures. La reconstruction de Lorient est loin d'être achevée, et beaucoup de commerces sont encore en baraques. J'essaye de sortir en soirée : un peu, très peu, car le milieu féminin lorientais, assez réduit au demeurant, ne m'inspire guère - et comme je n'ai pas encore récupéré mon allant, je n'ai pas dû l'inspirer non plus....

Surtout, je commence à penser à l'avenir. J'avais toujours été attiré par la chirurgie, avec son aspect manuel qui me convenait fort bien - et j'avais beaucoup apprécié mon séjour à Feldkirch, dans le service de chirurgie de la 403e CMRG. Alors, l'assistanat militaire de chirurgie ? Mais je parle longuement avec mon frère, qui vient d'être reçu à l'assistanat de radiologie du Val-de-Grâce. La chirurgie militaire n'est pas sanctionnée par un CES civil, donc risque de ne pas offrir de débouché ultérieur. Par contre, au

de quel
Val, deux spécialités font obligatoirement un CES, la stomatologie et la radiologie. La stomato, pourquoi pas ? Mais tous les dossiers de préparation de la radio, les dossiers de mon frère sont prêts, à ma disposition, avec beaucoup de cours ronéotypés. Ma réflexion ne traîne pas, et je me décide pour la radiologie. Après tout, la radiologie, c'est aussi de la photographie - on me le dira souvent - et j'aime la photo... Alea jacta est, il y a ainsi des décisions qui engagent le reste de la vie, mais il faut prendre parti hardiment, comme disait Jeanne d'Arc.

J'envoie donc mon dossier de candidature à l'assistanat de radio du Val-de-Grâce, dossier qui est accepté par la Direction du Service de Santé des Invalides : mieux, celle-ci a la bonté de m'affecter dans le service de radio de l'Hôpital Militaire Legouest à Metz. J'y arrive le 21 février 55, et je me plonge à corps (presque) perdu dans mes dossiers. Ce qui ne m'empêche pas, les fins de semaine, de sortir avec mon ami Davidou, qui, lui, prépare l'assistanat de neurologie. Il a une 203 - j'ai laissé à Lorient la 2CV. Nous rayonnons autour de Metz, au-delà de la ceinture industrielle (Hayange, Hagondange, Algrange), et, au-delà, il y a les Ardennes, le Luxembourg. L'hiver est rude à Metz, avec de la neige et des frimas - mais la ville est loin d'être sans charmes. Je loge, comme Davidou, au mess des officiers. Un jour, je parle, au détour d'un couloir, avec un officier de la Sécurité Militaire, un commandant avec une jambe raide et une canne : il me confie que je suis dans son collimateur : comme j'ai eu le bonheur d'être rééduqué politiquement lors de mon stage en démocratie populaire, l'Armée veut savoir si j'ai été durablement contaminé.

Le service de radio, sous les ordres de Navel, est assez actif. Je vais faire les séances de scopies systématiques dans les unités et les camps de la région, et il y en a, à l'époque, un certain nombre. C'est certes une corvée, mais cela me fait voir la Lorraine. Et puis, la radio, comme je l'ai déjà dit, c'est un peu de la photo. J'ai retrouvé mon Leica. Davidou est un photographe hors pair, et nous comparons nos clichés...

J'ai la chance d'être reçu d'emblée à l'assistanat, et j'intègre le Val le 1^{er} octobre 55. Cette fois, c'est bien la rentrée dans l'atmosphère... Une nouvelle vie commence.

Et puis, c'est ma rencontre avec Michelle. Mais, cette fois, c'est elle qui va raconter cette rencontre, et toute notre vie ensuite.

Les années se sont écoulées.

Pendant tout un temps - quand j'ai été extrêmement pris par la vie familiale et professionnelle - j'ai mis de côté toute cette partie de ma vie qui a précédé ma rencontre avec Michelle. Maintenant que la vieillesse est venue, j'ai pensé qu'il fallait écrire ce que j'ai vécu, même si j'ai dû puiser au fin-fond de ma mémoire, avec les incertitudes et les remaniements obligatoires. Mais c'est sans doute une expérience qui vaut d'être méditée, même si on ne peut la recommander à quiconque.

"Pour beaucoup de ces hommes, il n'est point besoin de mémoire. Car, lorsqu'au cours de votre vie, le "cercle de l'enfer" s'est un jour refermé sur vous - même si vous en êtes sorti - sachez qu'on est toujours dedans".

BIBLIOGRAPHIE

L'Indochine a toujours passionné. Depuis que le premier Français a posé le pied sur le sol de la péninsule, le « mal jaune » a fait le lit d'une littérature considérable. Et puis sont venus les conflits : eux aussi ont fait l'objet de très nombreux livres, chacun pensant devoir apporter sa contribution...

Il n'est donc pas question pour moi de faire une bibliographie exhaustive. Tout au plus me limiter aux livres que j'ai lus - et que je pense importants pour comprendre l'ambiance dans laquelle j'ai vécu ces trois années. Et il y en a déjà beaucoup...

LES DEBUTS DE L'INDOCHINE FRANCAISE

- Georges Buis et Charles Daney, Quand les Français découvraient l'Indochine, Herscher
Albert Aveline, Parfums péninsulaires (ou les tribulations d'un Champenois en Indochine), Christian.
Charles Meyer, La vie quotidienne des Français en Indochine 1860-1910, Hachette 1985
Philippe Franchini, Saigon 1925-1945, Autrement
Thobie, Meynier, Coquery, Ageron, Histoire de la France coloniale T.1 et 2, Armand Colin.
Philippe Héduy, Histoire de l'Indochine, 1/ La conquête 1624-1885 2/ Le destin 1885-1954 SPL Henry Veyrier
Paul Rignac, Indochine les mensonges de l'anticolonialisme Indo -éditions 2007
Philippe Franchini Tonkin 1873-1954, Autrement
Docteur Hocquard Une campagne au Tonkin Arléa
Saigon 1925-1945, Autrement 1993
Histoire de la France Coloniale T.1 et 2 Armand Colin 1991
Alain Mounier-Kuhn, Les Services de Santé militaires français pendant la conquête du Tonkin et de l'Annam (1882-1896) Editions Nep 2005

LA GUERRE D'INDOCHINE

- Philippe Franchini, Les guerres d'Indochine T.1 et 2 Pygmalion Gérard Watelet 1988
Philippe Héduy, Laguerre d'Indochine 1945-1954 Société de Production Littéraire
Jacques Valette, Indochine 1940-1945 Français contre Japonais Sédès
Philippe Franchini, Les mensonges de la guerre d'Indochine France Loisirs
Thierry d'Argeblieu Chronique d'Indochine 1945-47, Albin Michel 1985
Georges Fleury La guerre en Indochine 1945-1954 Plon 1994
Jacques de Folin Indochine 1940-1955 La fin d'un rêve, Perrin 1993
Philippe Héduy, Histoire de l'Indochine, Albin Michel 1998
Erwan Bergot, Indochine 1951 l'année De Lattre, France Loisirs
André Martel, Leclerc, Albin Michel 1998
Henry Jacquin, Guerre secrète en Indochine, Olivier Orban 1979

Philippe Ferrari, Jacques Vernet, Une guerre sans fin Indochine 1945-1954, Lavauzelle
 Pierre Célerier, Menace sur le Vietnam, Imprimerie d'Extrême Orient 1950
 Bernard Fall, Indochine 1946-1962 Robert Laffont 1962
 Bernard Fall, Le Viet Minh 1945-1960, Armand Colin 1960
 Bernard Fall, Guerres d'Indochine, J'ai lu 1965
 Yannick Guiberteau, La Dévastation cuirassé de rivière, Albin Michel 1983
 Raphaël Delpart, Les rizières de la souffrance (Combattants français en Indochine), Michel Lafon
 Raoul Salan, Mémoires (Fin d'un empire), Presses de la Cité
 Maurice Gronier, Riz et pruneaux, Emile Paul 1951
 Colonel Jean Leroy, Fils de la rizière, Robert Laffont 1977
 Pierre Darcourt, Bay Vien le maître de Cholon, Hachette
 Georges Arroyo, Croisière indochinoise avec la Légion Etrangère, Mémoires témoignages 2006
 Lucien Bodard, La guerre d'Indochine, Grasset
 Jacques Doyon, Les soldats blancs de Ho Chi Minh, Fayard Paris Marabout 1986
 Alain Ruscio, Les communistes français et la guerre d'Indochine 1944-1954, Lharmattan, 1986
 Michel Tauriac, Vietnam. Le dossier noir du communisme, Plon 2001
 Pierre Labrousse, La méthode Viet Minh Indochine 1945-1954, Lavauzelle 1996

DIEN BIEN PHU

Pierre Schoendoerfer, Dien Bien Phu, Lex
 Roger Bruge, Les hommes de Dien Bien Phu, Perrin 1999
 Pierre Accoce, Médecins à Dien Bien Phu, Presses de la Cité
 Erwan Bergot, Convoi 42, Presses de la Cité 1986
 Médecin Cdt Grauwin, J'étais médecin à Dien Bien Phu, France Empire 1954
 Jean Marie Juteau, Quand les canons se taisent, DBP, Lang Vai, Cho Chu, Hanoï, 1994 Chez l'auteur 1984
 Pierre Journoud, Hugues Tertrais, Paroles de Dien Bien Phu - les survivants témoignent, Taillandier, 2004

LES CAMPS DE PRISONNIERS EN INDOCHINE

Robert Bonnefous, Les prisonniers de guerre du CEFEO dans les camps Viet Minh 1945-1954, Thèse Montpellier Editions des écrivains 1999
 Jean Pouget, Le manifeste du camp N°1, Fayard 1969
 Louis Stien, Les soldats oubliés, Albin Michel 1993
 Jean-Jacques Beucler, Quatre années chez les Viets, Lettres du Monde. 1977
 J-J Beucler, Mémoires, France Empire 1991
 Amédée Thévenet, J'ai survécu à l'enfer des camps Viet Minh, France Empire 2006
 Mgr Paul Seitz, Le temps des chiens muets, Flammarion
 Albert Stilhé, Le prêtre et le commissaire, Grasset 1971 Lavauzelle 2003
 Paul Jeandel, Soutane noire et béret rouge, Pensée Moderne 1957

René Moreau, Huit ans otage chez les Viets, Pymalion Watelet 1982
 ANAPI, Les soldats perdus, prisonniers en Indochine 1945-1954, Indo-éditions 2006
 Norbert Héry, Tu Binh, 1945 jours au camp N° 1, Lavauzelle 1994
 Colonel Pierre Chartou, RC 4. La tragédie de Cao Bang, Albatros 1975
 Marc Dem, Mourir pour Cao Bang, Albin Michel 2004
 Marc Charuel, L'affaire Boudarel, Ed. du Rocher 1991
 Yves Daoudal, Le dossier Boudarel, Rémi Perrin 2002
 Ky Thu, Refermer le passé douloureux, Ed. Culturelles Hanoï 1995
 ANAPI, Notre histoire, Atlante
 Pierre Richard, Cinq ans prisonnier des Viets, Nouvelles éditions latines 1975

L'INDOCHINE EN LITTÉRATURE

Henri Copin, L'Indochine dans la littérature française des années 1920-1954, Lharmattan
 Loti, Farrère, Wild, Jean d'Esme.... Indochine, un rêve d'Asie, Omnibus 1995
 Pierre Schoendoerffer, Le crabe tambour, Grasset 1977.
 Michel Tauriac, La tunique de soie Julliard 1993
 Jean-Pierre Dannaud, Fleuve Rouge, de Fallois 1992
 Claude Dulong, La dernière pagode, Grasset 1989
 Erwan Bergot, les marches vers la gloire, Presses de la Cité 1993
 Jean d'Esme, Thi Ba fille d'Annam, Haussmann 1956
 Myriam Harry, Les petites épouses, Calmann Lévy
 Pierre Schoendoerffer l'adieu au roi, Grasset 1978
 Jules Boissière, Fumeurs d'opium, Kailash 1993
 Claude Farrère, Fumées d'opium, Flammarion
 Edouard Axelrad, Au fil du fleuve, Presses de la Cité 1994
 Patrick Laude, Exotisme indochinois en poésie, Sudestasie
 Hélié de Saint Marc, Les sentinelles du soir, Les Arènes 1999
 Claude Farrère, Les civilisés Ateliers du Livre
 Albert de Pouvourville, L'Annam sanglant, Kailash
 Georges Grolier, Le retour à l'argile, Kailash
 Jean Hougron, La nuit indochinoise, Bouquins Robert Laffont
 Pierre Schoendoerffer, Là haut, Grasset 1981
 Jean Lartéguy, Les Centurions, Presses de la Cité
 Graham Greene, Un Américain bien tranquille, Robert Laffont
 Duyen Anh, Les enfants de Thai Binh, Fayard